NESTOR URÉCHIA

DANS LES CARPATHES ROUMAINES

(LES BUCÉGI)

Troisième édition



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1906

DANS LES
CARPATHES ROUMAINES
(LES BUCÉGI)

NESTOR URÉCHIA

DANS LES

CARPATHES ROUMAINES

(LES BUCÉGI)



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1906

Published 19 September 1906.

A

ANDRÉ THEURIET

Au maître écrivain

Chanteur des bois, des fleurs et des doux sentiments.

DANS LES
CARPATHES ROUMAINES

PREMIÈRE PARTIE

AUTOMNE

I

C'était dans les premiers jours d'automne de l'année 1872.

Le jeune Mircéa Trestianu, frais émoulu bachelier de la session de juin, revenait de Transylvanie où il avait passé l'été.

Pour récompenser ses succès scolaires, le père de Mircéa, gros commerçant de Bucarest, lui avait payé un voyage de vacances; l'étudiant avait jugé bon de passer la saison dans une station balnéaire transylvaine des environs de la

frontière roumaine. En cela, il ne faisait qu'imiter ses compatriotes qui trouvaient « bon genre » de fuir les chaleurs tropicales des villes de la plaine roumaine, pour aller respirer un air frelaté, mais qui ne fût pas l'air roumain. Le jeune homme, pris par la nouveauté des choses et des gens, s'amusa pendant quelque temps; puis il s'ennuya ferme : cette éternelle promenade en rond dans l'allée exiguë, la vue de ces collines mesquines décorées du nom de montagnes, et par-dessus tout, une certaine grossièreté qui planait et enveloppait, tout cela avait fini par l'excéder horriblement.

Ce fut avec un gros soupir de soulagement que, par une belle matinée de septembre, Mircéa posa le pied sur le territoire roumain, à Prédéal.

— Mais c'est bien plus beau ici, pensa-t-il naïvement. Et puis... c'est mon pays. Comme ces montagnes ont l'air de me dire bonjour amicalement! Amicalement?... Cela me rappelle que j'ai un devoir d'amitié à remplir. Je vais tâcher de faire la commission de mon père, si possible... Allons aux informations.

Là-dessus, notre voyageur se dirigea vers une longue bâtisse mi-auberge, mi-cabaret, qui bordait la route nationale, et dont l'immense cour, en partie herbue, en partie pavée de gros madriers, était encombrée de gens affairés et de véhicules de toutes sortes.

Il entra dans la grande salle du milieu, dont les tables en bois blanc étaient occupées par des consommateurs divers : négociants, garde-frontières, douaniers, paysans, rouliers.

Le patron, derrière son comptoir grillagé, rinçait des fioles de *tuica*(1) dans un seille en bois, tout en causant avec un homme qui tournait le dos à la porte. Mircéa lui souhaita le bonjour, puis.

— Dites-moi, demanda-t-il, est-ce que vous ne connaîtriez pas un homme du nom d'André Genépéanu qui doit habiter dans les environs?

— Si je connais Genépéanu? Qui est-ce qui ne connaît pas André? Ma foi, si vous avez quelque chose à lui dire, vous n'aurez pas beaucoup de dérangement, puisque le voilà.

L'aubergiste désignait son interlocuteur qui s'était retourné.

C'était un homme entre deux âges, haut, bien découplé, pourvu d'une barbe blonde fournie et d'une chevelure abondante. Son regard était limpide et doux. Il portait une veste de chasseur, un

(1) Eau-de-vie de prunes.

chapeau de feutre à larges bords, et des bottes très montantes.

— André Genépéanu, c'est moi, dit-il d'une voix grave. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— J'ai une communication à vous faire.

— Eh bien! monsieur, si vous voulez, nous allons nous asseoir, là-bas, à cette table du coin, nous y serons plus à l'aise pour causer. Vasilé, mon garçon, sers-nous deux *tuici*.

— Je suis chargé par mon père de vous saluer de sa part.

— Bien honoré, monsieur, mais... pourrais-je savoir...

— Le nom de mon père? Radu Trestianu, négociant à Bucarest.

— Radu Trestianu ? Trestianu ? Hum ! Ou bien mon existence d'homme des bois m'a ôté de la mémoire les noms de mes connaissances, ou, plutôt, il y a erreur.

— Il n'y a pas d'erreur et je dissiperai vos doutes, en vous remettant la lettre que voici.

André prit la missive, la décacheta et, courant à la signature, s'exclama, tout ému :

— Raduco! Raduco (1), votre père?

(1) Diminutif de Radu-Rodolphe.

— Mon père s'appelle Radu, en effet.

— C'est ce nom de Trestianu, qui m'a dérouté d'abord. Comment, c'est l'ami chéri de mon enfance, mon inséparable compagnon d'il y a plus de vingt ans, qui m'écrit là? Et c'est vous son fils ? Permettez-moi de vous serrer dans mes bras comme un père, puisque vous êtes le fils de mon ancien camarade.

Et Genépéanu, donnant tendrement l'accolade au jeune voyageur, se mit en devoir de lire l'épître qui lui était adressée.

« Ami André,

« Le porteur de cette lettre est Mircéa, le garçon que Dieu m'a donné. Je te l'envoie en messager; peut-être réussira-t-il à t'amener chez nous où tu seras accueilli comme un frère.

« Plusieurs fois, par l'entremise de charretiers ou voituriers, je t'ai fait cette invitation; mais, à chaque fois, tu as répondu que Bucarest était bien trop loin de la montagne. Tous les deux nous nous sommes obstinés, toi à ne pas vouloir descendre à la plaine, moi en évitant de revoir ces lieux où mes pauvres parents furent lâchement assassinés. Et, de la sorte, tant d'années se sont

écoulées, sans que nous puissions nous serrer la main... Mais, je porte dans la lumière (1) de mes yeux, ton image et peut-être, retrouveras-tu ton Raduco, dans le beau gars, aux joues roses, que je t'ai envoyé.

« Témoigne-lui un peu de l'amitié et de l'affection qui attachaient nos cœurs, il y a plus de vingt ans. Montre-lui les lieux où je suis né, où j'ai passé une enfance heureuse, en ta compagnie, jusqu'au jour où les fauves moscovites (2) ont tué mes parents et où je dus m'enfuir. Conduis Mircéa dans les vallées profondes, sur les hauts plateaux infinis, escaladez ensemble les fiers pics des Bucégi. Fais apprécier à mon fils les beautés de ces montagnes, apprends-lui, surtout, à aimer son pays, ce pays si beau, des Carpathes au Danube... Ma pensée sera avec vous : il me semblera voir les deux compagnons d'autrefois, suivant les crêtes, chantant à tue-tête dans les combes, errant parmi les pins rampants des hautes chaumes, deux amis insouciants, gais, le cœur chaud, l'âme pure.

« Allons, vieux copain, je te dis au revoir (car j'espère toujours te presser sur mon cœur, un

(1) Expression roumaine pour prunelle.
(2) Les Russes.

jour ou l'autre) et je charge mon fils de te serrer dans ses bras, à ma place.

« Radu Trestianu (Raduco). »

C'est avec une émotion visible qu'André termina sa lecture. La tête entre ses deux mains, le regard rivé sur le papier qu'il avait déployé sur la table, il se tint immobile, pendant quelques minutes, puis, se redressant, il jeta un regard affectueux au jeune homme et, lui prenant les deux mains, il s'écria :

— Nous allons être une bonne paire d'amis, Mircéa, si vous voulez passer quelque temps avec moi. Si vous aimez la nature, vous aurez en partage de bien agréables heures... Vous ne sauriez imaginer combien cette lettre de votre père me touche. — Il ne fait du commerce que depuis tant d'années et pourtant l'ancien chasseur de chamois, l'audacieux grimpeur de rochers, perce à travers ces lignes. Il a gardé l'amour de la montagne dans un profond repli du cœur... Quel monde de souvenirs évoque cette lettre, mon cher Mircéa... C'est toute mon enfance, toute ma jeunesse qui passent... Mais ce n'est pas le moment de rêver, ajouta André, en secouant la tête,

comme pour chasser ses souvenirs, il faut agir. Voyons, nous allons dresser un programme et, qui plus est, tâcher de l'exécuter. Il est entendu que vous m'appartenez pour un certain temps ?

— Mon cher monsieur Genépéanu...

— D'abord, faites-moi le plaisir de m'appeler André tout court.

— Eh bien ! mon cher André, voilà : nous sommes à la mi-septembre, mon temps est assez limité. Il me faut rentrer à Bucarest, boucler mes paquets et partir à Paris où je vais faire mes études de droit.

— Enfin, je vous retiendrai tout de même quelques jours. Sur ce, mon enfant, nous allons nous diriger vers ma résidence.

— Ce n'est donc pas à Prédéal que vous demeurez?

—Non, c'est à Busteni : et encore, quand je dis à Busteni, c'est plutôt dans les environs, à une bonne heure de distance, dans la vallée du Cerf (1). Mon ami, le patron de cette auberge, nous prêtera bien sa voiturette pour nous transporter à Busteni, car je suppose que douze kilomètres à pied, pour commencer, ne vous souriraient pas trop?

(1) En roumain : *Valéa Cerbului*.

— Ma foi, pour commencer...

— Et puis, il y a vos bagages.

Les deux nouveaux amis quittaient bientô Prédéal et leur voiture s'engageait sur la rout nationale qui courait le long de la *Prahovita* (1) La vallée qu'ils parcouraient était plutôt étroite encaissée entre deux files de montagnes, au pentes immédiatement raides, couvertes de sapins d'épicéas et de hêtres. Par moments, les talu s'adoucissaient et, aux débouchés de quelque vallons secondaires, apparaissaient de gracieuse clairières.

Parfois, le lit de la petite rivière s'abaissait e se reculait pour permettre à des plateaux herbu de s'étendre mollement en terrasses.

— Pas méchantes ces montagnes, s'exclam Mircéa. C'est romantique et tranquille...

— La tendresse des Carpathes s'épanche ici mais patience, mon jeune ami, vous verrez tou à l'heure un tableau qui est plus que joli ou gra cieux. Ce que je déplore, c'est que je vous fass les honneurs de « mes » montagnes en cett saison, où la parure florale des prés a été fauchée ou est grillée par la sécheresse... Tenez, nou

(1) L'un des ruisseaux qui forment plus bas la Prahova.

voici arrivés à *Intré-Prahové;* voyez, comme la vallée s'élargit. La rivière d'Azuga coule à notre gauche, la Prahovita à droite ; nous sommes entre deux eaux.

— Quelles belles prairies !...

— Si vous les voyiez au commencement de l'été, vous seriez émerveillé ; on dirait une vaste nappe de fleurs bordée par deux rubans d'argent liquide.

Les voyageurs arrivaient au pont de pierre jeté à la confluence des deux rivières formant la Prahova.

Les branches d'un alisier, qui avait poussé entre les pierres disjointes d'une culée, leur fouettèrent le visage. Quelques alises tombèrent dans la voiture comme autant de grains de corail.

— Dire que j'ai connu cet alisier tout petit, timide, osant à peine dresser sa tige frêle au-dessous de la voûte... Comment la graine avait-elle pu se loger dans un trou de la maçonnerie ? Par quel miracle de ténacité le petit arbre a poussé, au point de se rappeler aux passants d'une manière quelque peu brusque ? Qu'est la volonté humaine auprès de cette persévérance végétale, muette et inlassable ? Mais attention, Mircéa ! Voyez cet étroit passage entre ce rocher

et la Prahova, qui roule à une bonne profondeur au-dessous. Nous sommes à l'endroit le plus dangereux de la route, à la *Génuné* (1). Nous allons tourner et passer du domaine du gracieux dans celui du majestueux. Les Bucégi que vous avez déjà vus à votre précédent passage vers Prédéal, vont apparaître.

— Je ne les ai pas vus, puisque c'était la nuit.

— Dans ce cas, faites-moi le plaisir de fermer les yeux et de ne les rouvrir que lorsque je vous le dirai...

Mircéa obéit et lorsque, au commandement de son compagnon, il rouvrit les yeux, il poussa un cri :

— Oh ! comme c'est beau !

— Oui, c'est beau, c'est superbe... Oui, c'est unique au monde !

La vallée s'était élargie démesurément ; à gauche, la file des montagnes continuait ses courbes brisées, le long de la Prahova. Mais à droite, dans le fond, quel spectacle !... Une muraille gigantesque s'élevait, toute en rocs abrupts, nus et déchiquetés. Cette muraille se

(1) Mot qui veut dire, en roumain, endroit dangereux, abîme.

déployait sur une longueur de plusieurs lieues (1), elle s'abaissait dans le sud lointain, s'estompant, en les voiles violets épandus au-dessus de Sinaïa.

— C'est un coup de théâtre, n'est-ce pas? Mais nous contemplerons mieux le tableau un autre jour, si vous voulez. Pour le moment, il me tarde de vous conduire chez moi. —

Les deux amis longeaient le *Clabucétul Baiului* (2), au pied duquel la Trestia (3), en contrebas de la route, étalait ses bas-fonds marécageux.

Bientôt, ils arrivèrent au tournant du Clabucet.

La *vallée du Cerf* s'ouvrait, se dirigeant de l'est au nord-ouest, entre le Clabucet et le *Munticélu* (4), dernier contrefort de la *Costila* (5).

— Nous allons descendre, mon cher enfant, car nous ne pourrions nous engager dans la vallée du Cerf, où il n'y a pas encore de route carrossable, et j'espère qu'il n'y en aura pas tant que je vivrai.

— Petit, ajouta André, en s'adressant au garçon

(1) A peu près 16 kilomètres.
(2) Montagne à Busteni.
(3) L'Ajonnée.
(4) Littéralement : Montagnette.
(5) Montagne de la grande chaîne des Bucégi.

de Prédéal qui les avait accompagnés, tu peux t'en retourner, tu m'enverras les bagages par le garçon d'écurie du père Siméon, l'aubergiste de Busteni. Nous voici à l'entrée de la vallée, au fond de laquelle j'habite, comme un vieil ours dans sa tanière. Nous en avons pour une bonne heure.

— Tant mieux, cela me dégourdira les jambes.

— Alors, en route.

Ils traversèrent les bas-prés que le ruisseau du Cerf (1) baignait. C'était une série de minuscules clairières parsemées, comme autant d'îlots de lumière et de chaleur, parmi l'aulnaie épaisse.

André conduisait Mircéa, tantôt sur les traces d'un sentier, dont les sinuosités étaient coupées par le lit, d'un parcours capricieux, du ruisseau, tantôt il évoluait autour des colonnades d'aulnes rouges qui, rassemblés en bouquets, semblaient tenir quelque mystérieux et fraternel conseil.

Ils foulaient au pied, parfois, un cailloutis éparpillé dans un désordre attestant la force des eaux en crue ; le plus souvent, ils marchaient sur

(1) Très souvent, en roumain, on désigne les ruisseaux par le nom de la vallée qu'ils parcourent. Ainsi l'on dit : « La vallée du Cerf », au lieu de : « Ruisseau de la vallée du Cerf », en employant le nom du contenant pour indiquer le contenu.

un sol feutré de mousse ou de détritus végétaux que les siècles avaient transformés en humus.

Ils passèrent par la *clairière aux Aulnes,* tapis lumineux recouvrant une avancée du Clabucet; ils traversèrent plusieurs fois le ruisseau, sautant de pierre en pierre, ou bien avançant, avec prudence, sur des troncs d'aulnes tombés en travers de l'eau.

Sur les versants des deux montagnes encadrant la vallée du Cerf, des hêtres puissants élevaient leurs ramures déployées. Des combes étroites s'ouvraient de temps en temps dans les flancs de ces montagnes.

— Pas une goutte d'eau dans ces combes, s'exclama Mircéa.

— Au printemps, l'eau ne manque pas, je vous le certifie! Mais nous voici en automne et l'été a été particulièrement sec.

— Je ne vois pas de fleurs...

— En voici une, répondit André en se baissant pour la cueillir, une fleur bien vivante et, hélas! bien symbolique.

— Elle est jolie...

— Oui, elle a de l'élégance, l'ivoire de ses pétales est finement strié. Pourquoi faut-il que son apparition annonce la fin de l'été? Toutes les

fois que je la retrouve, je me demande si je dois l'aimer pour sa distinction ingénue ou détester son rôle de messagère de l'automne?

— Nous ne pouvons rien contre le retour des saisons!

— Aussi je ne peux lui en vouloir, à la *Parnassie.* La nature l'a chargée de présager la rouille des feuilles et elle n'a pas manqué cette année à sa tâche.

— Elle est fleur et elle ne tâtonne pas comme nous, les hommes!

— Et puis elle partage son rôle de prophète avec des camarades de visages fort différents, ajouta André, en se baissant pour détacher une nouvelle fleur.

C'était une pelote duveteuse, bordée de pétales d'argent en forme de lance, défendus en dessous par des feuilles aux épines acérées.

Elle était piquée dans l'herbe courte et grillée par le soleil, sur le rebord d'un plissement de terrain.

— La Carline, mon ami, l'étoile de messire Automne, son sourire...

Ils débouchaient, à ce moment, dans une vaste clairière en forme de cercle, composée de deux terrasses, dont celle de gauche était bordée

d'un ourlet d'épicéas, tandis que celle de droite, en contre-bas, était sillonnée d'une multitude de ruisselets qui, formant de minuscules et adorables criques et de liliputiennes et charmantes chutes, allaient rejoindre le ruisseau du Cerf.

Au centre de la terrasse supérieure, un arbre, un unique hêtre, étendait ses frondaisons rougissantes.

— Nous allons nous reposer sous ce vieux pontife, dit André, et vous aurez le temps, tout en grignotant quelques faînes dont le sol est parsemé, de contempler le mont de la Costila, qu'on voit si bien d'ici.

— Dites-moi, ajouta Genépéanu, aussitôt qu'ils furent installés au pied de l'arbre séculaire, avez-vous jamais pensé à la poésie intense que dégage un arbre puissant et chargé d'ans qui se dresse, isolé, au centre d'une belle clairière?

— On dirait une sentinelle qui monte la garde.

— Et qui ne faillit jamais à son devoir. Pour moi, cet arbre, dont j'ai fait la connaissance il y a plus de quarante ans, est un être à part, un grave bonhomme, que je ne manque pas de saluer toutes les fois que je passe dans son voisinage. Je l'aime bien, car c'est à l'abri de ses

ramures chargées de faînes, que de douces paroles et de tendres aveux ont été échangés entre mes parents.

— Comment?

— Oui, c'est là, dans cette clairière *Staneica,* que mon père, le comte de Genépin, émigré français, se fiança à ma mère, pauvre petite paysanne roumaine.

— Je sais que vous êtes d'origine française, mon père m'en a touché un mot. Mais ce que je ne m'explique pas c'est ce nom que vous portez qui, bien que roumain, a une physionomie bizarre.

— Oh! c'est bien simple. Les paysans roumains qui ont connu mon père ont changé son nom de Genépin en Genépéanu en le roumanisant, par un phénomène d'assonance dont ils sont coutumiers. De plus, sachez que Genep ou Genépén est le nom du pin nain ou rampant qui pousse sur les hauteurs des Bucégi.

— Ah! je comprends maintenant... Mais par quel extraordinaire concours de circonstances votre père, noble français, a-t-il échoué en ces lieux sauvages?

— Je vous raconterai un jour ma vie, si cela peut vous intéresser; quant à celle de mon père, il ne pourra vous la décrire lui-même puisque

voilà bientôt vingt-cinq ans qu'il repose sur la crête du Diham (1), mais je vous ferai lire ses mémoires...

— Nous continuons notre route?

— Mais oui, dans une demi-heure nous serons rendus à la maison... Descendons sur la terrasse inférieure...

— Oh! Regardez, là-bas, fit Mircéa, ces flammes violettes qui surgissent de l'herbe, comme c'est joli...

— Encore un avertissement que la mauvaise saison approche à grands pas : ce sont les *colchiques,* que l'on appelle *veilleuses* à la campagne en France, tandis que les paysans roumains les nomment *ghicitorï,* devineuses, leur attribuant le pouvoir de deviner la venue de l'hiver. On dirait, n'est-ce pas, les premières lampes que l'automne allume dans les prés, avant-courrières de celle qui, par les nuits d'hiver, éclaire la table familiale... Bientôt, les bûches de hêtre pétilleront dans l'âtre et les Bucégi s'habilleront de blanc virginal...

Ainsi devisant, les deux amis allaient par la Valéa Cerbului.

(1) Montagne au fond de la vallée du Cerf.

Jamais le jeune Trestianu, citadin, ignorant les merveilleux aspects de la nature, n'avait éprouvé un contentement pareil.

La pureté de l'air, le silence, la grâce fruste de cette vallée ravissaient son âme jeune; et de sentir à ses côtés ce compagnon qui lui témoignait une affection paternelle et dont il devinait l'âme d'élite, cela comblait son cœur d'une douce confiance.

Ils marchaient toujours sous bois, longeant souvent les bords de l'eau, traversant, parfois, des clairières, dont André signalait les noms à son ami : *la clairière des pinsons,* rendez-vous favori de ces gentils oiseaux; *la clairière aux corydales* (1), dont le tapis vert se couvre, au printemps, de ces charmantes fleurs aux trois couleurs; *la clairière aux blocs de pierre,* toute parsemée de grosses pierres levées, dont les unes affectaient des formes de menhirs.

Soudain, le rideau de hêtres et de sapins s'écarta et les premières pentes d'une montagne barrant la vallée apparurent.

— Voici le Diham, la montagne bonne et

(1) En roumain, *Brébéneï,* charmante fleur de printemps, de la famille des papavéracées, répandue en Roumanie dans les forêts, jusque dans les régions sous-alpines.

secourable, où mon gîte est niché, expliqua Genépéanu.

— Ainsi donc, c'est là le fond de la vallée du Cerf.

— Nenni! Regardez : ici, au pied du Diham, nous avons la confluence du ruisseau qui prend sa source entre le Diham et le Clabucet, à droite, et le torrent qui arrive de gauche, après avoir roulé ses eaux agitées dans la vraie vallée du Cerf, celle qui s'ouvre entre les deux hautes montagnes qui font partie de la chaîne des Bucégi : le *Morar* (1) et la *Costila*... Maintenant, nous allons gravir le versant du Diham.

La montée, assez rude, était compensée par une série de paliers et de terrasses. Ils suivaient une ravine profonde dont les hauts bords étaient garnis de deux rangées d'arbres plantés avec une certaine régularité ou aménagés en vue d'un ordre ou d'une diversité agréables à l'œil; les érables aux feuilles dentelées alternaient avec les mélèzes aux feuilles en bouquets vaporeux, les épicéas élevaient leurs pyramides à côté des tiges sèches et cassantes des sureaux à grappes rouges. Nos amis parcouraient des terrasses herbues,

(1) Meunier, en roumain.

traversant des ronds-points cerclés de bouquets d'églantiers, ornés de fourrés d'aubépines.

Par endroits, la flamme verte de quelque jeune sapin surgissait à travers le corail des fruits d'un sorbier...

— L'homme a aidé la nature en ces lieux, murmura André.

— C'est mon père qui discrètement, car il avait horreur du ratissé et de l'apprêté, a, un tantinet, corrigé les fantaisies parfois tortueuses ou trop envahissantes de la végétation, mais il en a respecté l'harmonie naturelle... Mon cher Mircéa, levez les yeux, nous voici arrivés.

Au-dessus des deux grimpeurs, au milieu d'un plateau plus étendu, s'élevait la maison d'André. Un rez-de-chaussée, couvert de *sindrile* (1) dont la patine jetait des reflets d'ardoise; les murs tout blancs, d'un blanc laiteux de chaux.

(1) Bardeaux, plaquettes en bois de sapin servant à la couverture des maisons dans les régions montagneuses, en Roumanie. La *sindrila* est rectangulaire, de 30 centimètres sur 10 centimètres; le long côté de gauche est aminci, celui de droite est pourvu d'une rainure dans laquelle s'introduit le long côté aminci de la sindrila voisine. Chaque rangée est couverte par la rangée supérieure sur une certaine largeur et couvre elle-même, partiellement, la rangée inférieure. C'est un excellent genre de toiture, très durable et s'harmonisant bien avec le paysage.

Par devant, courait une galerie, *prispa,* ouverte, dont la toiture était soutenue par des poteaux en bois équarri, sur lesquels s'arc-boutaient des planches découpées, présentant une courbe inférieure, de style mauresque, qui était d'un effet artistique. Au milieu de la façade, la galerie faisait ressaut, présentait une avancée, à laquelle on accédait par trois marches de pierre, posées sur un des petits côtés. Un garde-fou en croisillons était assemblé sur la poutre de fondation reposant sur un socle en pierre.

— Comme elle est jolie, votre maison, s'écria Mircéa !

— C'est la modeste habitation d'un paysan roumain de la montagne et c'est l'idéal comme abri dans ces parages(1). Mais nous voici devant la porte, nous allons entrer.

(1) Construite toute en billes de bois de sapin grossièrement équarries, recouvertes de lattes, les interstices bourrés de mortier et de gravier, crépie et blanchie à la chaux, couverte de sindrila, la maison du paysan roumain de la montagne défie les rigueurs des saisons, fraîche en plein été, chaude au cœur de l'hiver. Elle est plus durable qu'on ne pourrait l'imaginer à première vue. La maîtresse du logis en blanchit à la chaux les murs extérieurs à chaque saison et l'intérieur presque tous les mois, suivant instinctivement une excellente prescription d'hygiène. De plus, ces maisonnettes toutes blanches, tapies dans la verdure, accrochées aux flancs des collines ou fixées sur certains pics, sont extrêmement gracieuses. Elles prêtent aux hameaux de la montagne roumaine ce

C'était une porte haute, à deux battants ; deux poteaux soutenaient une toiture à deux pentes, offrant un abri passager contre la pluie ou les rayons du soleil.

Elle disparaissait sous les enlacements des tiges et des feuilles de la gracieuse clématite alpine.

La clôture, toute en branches tressées autour de quelques pieux, était cachée par une haie vive d'épicéas qui, tondus à deux mètres du sol, avaient formé, au cours des années, une barrière impénétrable.

— Lisez, dit André en indiquant à son compagnon un côté de l'un des poteaux où, à certain endroit, la clématite était écartée.

Mircéa épela ce quatrain gravé en lettres cyrilliques (1).

Faca lumea cé va facé
Noï traïm aci in pacé
In fundul vaeï Cerbuluï
Pe poalélé Dihamuluï (2).

sourire bienveillant qui frappe les étrangers. Quelle différence avec ces habitations en pierre de l'Occident, qui ont l'aspect lugubre d'une réunion de tombeaux et qui évoquent l'indigence !

(1) Ancien alphabet slave introduit en pays roumain en même temps que le christianisme et employé jusqu'à l'introduction des caractères latins.

(2) Fasse le monde ce qu'il voudra faire.
Nous vivons ici en paix,
Au fond de la vallée du Cerf,
Sur les flancs du Diham.

— C'est le vieil ermite qui recueillit mon père qui de la pointe de son couteau grava sur la porte ces vers naïfs...

— Mais pleins de philosophie...

— Entrons, dit André, en poussant la petite porte basse aménagée dans la grande. Nous voilà dans mon domaine. — Soyez le bienvenu, Mircéa, chez l'ami d'enfance de votre père. Voici mes deux sentinelles qui nous disent bonjour.

Genépéanu désignait deux vieux arbres qui étendaient leurs branches de chaque côté de la porte, en gestes protecteurs, à droite un hêtre robuste, à gauche un sapin dont la vigueur attestait le bonheur de vivre.

— Ils sont beaux n'est-ce pas? Remarquez le curieux phénomène que présente le sapin de gauche : il a permis à un hêtre, son ennemi pourtant, de puiser sa force au même carré de terre; voyez comme deux troncs du hêtre ont poussé tout autour du sapin, s'enlaçant comme deux serpents...

— Ceci doit avoir une explication?

— Oui, les deux sentinelles ont été plantées par mon père, l'année qu'il s'est réfugié dans ces parages, en 1794, il y a donc exactement soixante-dix-huit ans de cela. Vingt ans plus tard, le jour de son mariage, mon père planta un hêtre, au pied même du sapin, qui, contre toute prévision, poussa et prospéra, prenant comme tuteur le conifère.

C'est une étrange confraternité végétale, mais vraie, sincère, et sans parade de vains mots.

— Ces arbres sont symboliques?

— En effet, ils représentent la vie de mon père dans les Bucégi et la mienne aussi, ce sont de vieux amis fidèles. Ils ont recueilli et gardé bien de nos confidences et leur persévérance à vivre et à se développer nous a réconfortés... Mais il est temps que je vous fasse les honneurs de mon rustique palais...

Le jeune étudiant, ayant gravi les marches de pierre, s'arrêta sur l'avancée du milieu de la galerie, espèce de véranda, d'où l'on jouissait d'un beau spectacle. La vue plongeait dans la vallée du Cerf jusqu'à son débouché dans celle de la Prahova, où scintillait la blancheur des rares maisons de paysans, bâties au pied du mont Zamura. A gauche les croupes boisées du Clabucet, à droite les escarpements nus de la chaîne des Bucégi, projetant des profils d'aiguilles, de lances et de tourelles sur le bleu limpide du ciel. Derrière la maison s'étageait la forêt du Diham qui, à

certaine hauteur, s'interrompait brusquement, pour faire place aux hautes chaumes herbues.

— Votre habitation doit avoir une orientation parfaite!

— En effet, elle regarde le Midi et est baignée par le soleil toute la journée. La montagne même la protège, au Nord, des fureurs de l'aquilon. Si vous voulez vous remettre en mémoire la seizième épître d'Horace, celle qu'il adressa à Quinctius, lisez ceci...

Mircéa lut les vers suivants, tracés à l'aide d'un clou rougi au feu, sur un vantail de la porte d'entrée :

Continui montes, nisi dissocientur opaca
Valle : sed ut veniens dextrum latus adspiciat sol,
Lævum discedens curru fugiente vaporet;
Temperiem laudes.

« Une chaîne de montagnes rompue par une vallée profonde, dont la droite reçoit les rayons du soleil quand il se lève et la gauche ceux qu'il lance quand il descend vers l'horizon. C'est une exposition très saine. »

— C'est exactement cela, s'exclama Mircéa.

— Voici, sur l'autre vantail, les vers de la sixième satire du divin Horace que mon père

grava aussi à chaud. Ils vous expliquent, mieux que je ne pourrais le faire, quel homme il fut.

Le jeune homme lut :

Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus
Hortus ubi et tecto vicinus jugis aquæ fons
Et paulum silvæ super his foret. Auctius atque
Dî melius fecere : Bene est. Nihil amplius oro
Maia nate, nisi ut propria hæc mihi munera faxis.

Ce que Mircéa traduisit à peu près par : « Voilà ce que j'avais toujours désiré : une terre d'une étendue médiocre, où il y eût un peu de jardin et une source d'eau vive à côté du logis, avec un petit bois. Les dieux ont fait plus pour moi; mes désirs sont remplis. Je ne leur demande plus rien si ce n'est que de jouir longtemps de ce qu'ils m'ont donné. »

— Voyez, remarqua André, l'enclos est de médiocre étendue ; à gauche, un jardin potager, à droite, un de fleurs, dans un coin duquel j'ai réservé un carré pour la flore des Bucégi. Derrière, un petit bois. A côté, cette ravine bordée de bouleaux et de saules, au fond de laquelle coule la source fraîche et intarissable. Mon père a eu là ce qu'il avait désiré. Mais la Providence nous a comblés, mon père et moi : elle nous a permis de jouir de ce tableau incomparable des

Bucégi, de cette paix profonde de la vallée du Cerf. Et, pour ma part, je ne demande plus rien, si ce n'est de finir mes jours ici, de même que mon père.

— C'est la paraphrase des vers d'Horace que vous faites là.

— C'est la vérité…

II

— Suivez-moi de près, Mircéa, sans cela vous buterez souvent contre des souches et des blocs de pierre.

La tache blanche que projetait la lanterne dont s'était muni André dansait devant les matinals promeneurs, éclairant fantastiquement le sentier.

— J'ai du remords, mon pauvre ami, ajouta Genépéanu, de vous faire faire cette course en pleine nuit noire, mais c'est vous qui l'avez voulu !

— Il le fallait bien pour pouvoir surprendre le lever du soleil.

— Vous ne vous en repentirez pas, allez, tout à l'heure. Du courage, nous serons bientôt rendus sur les plateaux de *Zamura*.

— Marchons…

Lorsque les amis, ayant traversé la Prahova sur une poutrelle branlante, foulèrent les tapis du

mont Zamura, sur la rive gauche de la rivière, une pâle lueur faisait son apparition par delà la *Valéa Fétei* (vallée de la Fille), à l'est.

— Attention ! le soleil va nous prodiguer ses effets de lumière. Asseyons-nous, face aux Bucégi, et regardons de tous nos yeux.

Le voile de la nuit se repliait peu à peu. La masse cyclopéenne des montagnes se dessinait de plus en plus nette.

Soudain, les crêtes s'allumèrent, les pics flambèrent.

— C'est l'*heure rouge,* mon ami, l'*heure rubis*.

La chaîne des Bucégi était embrasée par les rayons obliques du soleil levant. Les dentelles de la crête étaient en feu ; les pics, en flammes, menaçaient le ciel, comme surgissant d'un immense brasier attisé sans cesse.

Mais, peu à peu, l'incandescence perdait de son éclat et, bientôt, les flancs des Bucégi s'enveloppèrent d'une mousseline d'un rose tendre, vaporeux.

— L'heure rose (1). L'heure subtile et fugitive

(1) A défaut d'une définition plus adéquate, André nomme « heures » les durées de ces jeux de lumière, qui, le plus souvent, ne persistent que quelques minutes. Ainsi l'*heure rose*.

des légendes, l'heure féerique. Encore quelques minutes et nous aurons un changement à vue...

Les ténèbres des derniers contreforts et des parties basses de la vallée se dissipaient.

Le voile rose s'estompait.

Les Bucégi apparurent baignés d'or liquide.

— L'heure dorée, Mircéa ! l'heure de la lumière crue qui frappe tout droit, aveuglante. Et maintenant, contemplez ! N'est-ce pas le plus splendide tableau que les monts aient jamais offert à la vue de l'homme ? Il y a là tout ce qui peut réjouir et faire vibrer l'âme d'un poète ou d'un simple amant de la nature.

C'est un panorama unique au monde !

Il se dégage de cet ensemble de la grâce et du joli, de la force et du sévère, du terrible et de la majesté.

La vallée de la Prahova à partir de l'étranglement de Génuné, s'est subitement élargie, et la rivière se tient à l'écart, par respect pour ces géants qui s'appellent les Bucégi. Au-dessus de son lit s'étendent ces terrasses, qui, au plus fort de

Ajoutons que ces magnifiques phénomènes n'auraient évidemment pas lieu si la chaîne des Bucégi était orientée autrement que du nord au sud, si elle ne présentait ses flancs escarpés au soleil levant.

l'été, s'habillent d'une flore merveilleuse de nuances. Cela est gracieux et joli.

Plus loin, à l'ouest, les derniers contreforts des Bucégi s'élèvent doucement pour, bientôt, esquisser d'énormes bosses toutes boisées, dont les pentes, brisées par des vallonnements, viennent mourir sur les plateaux de la Prahova ou bien se fondre dans les eaux des vallons secondaires.

Ces prolongements de la grande chaîne revêtent un manteau qui, du bleuâtre des aulnes passe au roux des hêtres, pour se parer plus haut encore de la verdure éternelle du sapin austère. Il y a là de la force et du sévère.

Mais le plus merveilleux élément de ce tableau roumain c'est l'écran, qui, au fond, arrête le regard, cache l'horizon. C'est cette muraille gigantesque(1), cette flambée de pierre montant au ciel, dans un élan superbe. Comment rendre l'effet de grandeur de cette masse titanique de rochers nus qui s'entassent, reculant et avançant, en surplomb, qui se heurtent comme dans un emportement colère? C'est la sauvagerie des temps préhistoriques pour

(1) De 1,500 à 1,600 mètres de hauteur. — La vallée de la Prahova à Busteni est à 900 mètres d'altitude au-dessus de la mer Noire, et les crêtes des Bucégi de 2,300 jusqu'à 2,500 mètres.

lesquels tous les qualificatifs sont mesquins. C'est le triomphe du terrible et du majestueux.

L'homme se sent écrasé devant ces parois colossales, il n'y a pas de malsaine vanité qui puisse résister à cette vue.

— Et l'on est noblement ému en face des Bucégi. Aussi, quel magnifique don de la Providence que de vivre ici !

— Oui, pour peu que son cœur ait conservé une seule étincelle de ce feu divin qui provoque les belles actions et attise les plus nobles vertus, l'habitant des Bucégi sera heureux. Rien de mesquin ni de louche ne traîne dans ce paysage. Il émane de ces montagnes les deux qualités essentielles de la nature roumaine : la *beauté* et la *bonté !*

— Comme vous les aimez ces Bucégi, s'écria Mircéa ému.

— Je les aime de toute mon âme, parce qu'ils sont beaux et aussi parce qu'ils ont été secourables à la détresse de mon père, parce qu'ils furent pitoyables à mes faiblesses, parce qu'ils m'ont bercé de leur chanson, la chanson des Bucégi, chanson de couleurs et de sons, de parfums et de formes…

— Il y a là une touchante communion entre vous et cette nature grandiose…

— Comment ne m'entendrais-je pas avec ces montagnes que je connais depuis ma plus tendre enfance, ces montagnes qui ne m'ont jamais déçu dans mes aspirations, qui n'ont jamais brisé mes rêves et dans la fréquentation desquelles je n'ai gagné aucune blessure morale, ces Bucégi qui ont éloigné de mes lèvres la coupe d'amertume qui s'échange dans le commerce de nos semblables? Il ne se passe de jour que je ne les enveloppe d'un tendre regard. Le soir, lorsque, ma tâche accomplie, je me prépare à dormir, je ne manque jamais d'examiner leur silhouette. Au matin, ma première pensée est toujours pour ces montagnes : je cours à la fenêtre, pour m'assurer de leur existence, dont je ne pourrais me passer. Aux heures de loisir, la plus pure jouissance pour moi est de m'asseoir en face des Bucégi et de les regarder. Je m'oublie des heures à cette contemplation muette et toujours émue. Pour qui ne les a regardées que d'un œil indifférent ou passager, ils ne représentent qu'un empilement cyclopéen de rochers... Pour moi, c'est différent, chacune des montagnes de cette chaîne est à mes yeux un être à part, avec son individualité propre et ses effets particuliers.

De la *Costila* (1) je distingue ce profil romain, fixant le ciel, que dessine sa crête et que mon père a nommé le profil de l'empereur Trajan. Je devine, cachée par la *Gâlma-Maré* (grande bosse) la *Poiana-Costilei* (la clairière de Costila), cette clairière digne d'être chantée par les plus grands poètes. Au bout de la Costila, voyez-vous ce rocher qui lance au ciel sa flèche épointée? C'est la *Sentinelle,* qui garde jalousement la grande brèche du Cerf qui mène au sommet le plus élevé des Bucégi: *l'Omul* (2) (l'homme). Voici, toujours sur la Costila, ces pentes raides gazonnées nommées *les Galbinari* (3), par suite des tons jaune roux dont l'herbe s'y revêt à l'automne; au-dessus de ces Galbinari s'élève cet escarpement absolument vertical (4) et à côté la *Cuvette des géants*, dont la silhouette est formée par un autre escarpement considérable tracé en demi-cercle. Puis j'aperçois la *Valéa Alba* (vallée Blanche) qui sépare la Costila du *Caraiman*. Le *Caraiman!* C'est lui

(1) Première des montagnes de la chaîne que l'on voit de Busteni. — Il y a encore, plus au nord, le *Morar* et le *Bucsoï*.

(2) L'Omul est à une altitude de 2,511 mètres, mais comme il se trouve placé derrière la chaîne il n'est pas vu de Busteni.

(3) Littéralement : les jauneries.

(4) D'au moins 300 mètres de hauteur.

qu'on voit le mieux de la chaîne, puisque le hameau est bâti à son pied et qu'il offre son flanc franchement de face. Le Caraïman n'a-t-il pas une allure toute particulière ? Au lieu d'éparpiller ses rocs, il est ramassé sur lui-même et formidable. Il élève son peuple de rochers, surgissant de terre, d'un coup de ses reins de géant. Sa crête n'a pas la fantaisie de sa voisine la Costila, elle ne découpe sur le ciel que peu de ressauts, elle n'a qu'une retombée à gauche, pour, ensuite, se relever en pointe et cacher la vallée des Jépi. Il est là, ce Caraïman comme un grand pontife sévère et imposant, inébranlable gardien des traditions. Les *Jépi* qui suivent, petits et grands, ont un tout autre caractère. A une hauteur moindre que celle du Caraïman, dont ils sont séparés par la *Valéa-Jépi*, les petits Jépi présentent une cime qui court en ligne presque droite, partant à l'arrière de leur puissant voisin. Cette cime s'élève doucement, tout le long d'une muraille qui s'appuie sur des flancs vêtus de pins rampants, elle se dirige obliquement sur la vallée de la Prahova, puis, brusquement, le pied lui manque, un grand V se dessine entre l'escarpement avancé des petits Jépi et de la *Claia-Maré* (grande Meule). N'est-il pas le bien dénommé, ce pic isolé de la chaîne

dont la base, plus rapprochée de la terrasse de Busteni, s'amincit en montant pour figurer une meule ou un pain de sucre à la pointe paraissant inaccessible ? *La petite Meule,* que sépare une véritable cheminée, la *Valéa-Séca* (vallée Sèche) de la grande Meule, dresse, à droite, ses pitons déchiquetés, montrant en son milieu une brèche profonde où l'œil ne peut sonder les gouffres. Les *Meulettes* surgissent, ainsi que des enfants, de la robe de sapins de leur mère. Et si la Costila et le Caraïman représentent la force et la majesté, les Jépi sont la fantaisie, la bizarrerie des Bucégi. A gauche, la crête des grands Jépi *(Jépi-Mari)* se projette en ligne peu ondulée, avançant aussi vers la Prahova ; un amphithéâtre est creusé en dessous, offrant au regard des pentes herbues accessibles au pied de l'ascensionniste et d'une aménité dont ne se parent pas les étroits plateaux raides des montagnes précédentes. Il y a, au bout de la crête des grands Jépi, un plateau qui penche vers Busteni, couvert par places de pins rampants et dont la verdure piquée de plaques rouges de rhododendrons est, au cours de l'été, d'un effet charmant. Soudain cette pelouse, que le regard peut caresser, sans se blesser à des saillies tranchantes, s'interrompt et une cascade de pics et de pitons

se précipite vers la grande vallée de la Prahova. C'est une ruée de pointes acérées, alternant avec une multitude de cuvettes en forme de petits v; on dirait les vagues d'un torrent gigantesque, surprises par quelque géologique gel qui les a pétrifiées. Cette suite de pics forme une crête qui s'infléchit plus bas, perdant sa silhouette heurtée et se transforme en une ligne qui ondule, dont la courbure s'amollit, pour se fondre au bord de la rivière. Au-delà de la *Valéa-Babei* (vallée de la Vieille) qui succède, s'élève une autre crête, celle de *Piatra-Arsa* (pierre brûlée) presque semblable à celle des grands Jépi, mais dont l'éloignement nous empêche de distinguer la diversité de formes et d'aspects. Puis, la *Valéa-Pélèsului* (vallée du Pélès) et enfin, s'estompant dans une brume violette, la *Furnica* (la Fourmi) avec ses pentes douces, toutes gazonnées, au pied de laquelle repose le monastère de *Sinaïa*. La superbe chaîne se termine par les pics tourmentés et effroyablement escarpés du *Vârful-Coudor* (le pic au Désir) et du *Vânturis*, dernière expression de l'indomptable sauvagerie de ces Bucégi qui ont assumé le rôle de médiateurs entre le ciel et la terre...

— Voyez, André, s'écria Mircéa, lorsque Genépéanu eut terminé cette description des

Bucégi qu'il faisait avec une chaleur communicative, voyez, l'or disparaît...

— Oui, il prend une teinte verdâtre très fugitive. L'*heure réelle* va apparaître, la montagne reprend son vêtement naturel. Tenez, cela commence...

Peu à peu, les nuances des différentes parties de la chaîne regagnaient leurs véritables valeurs. Le gris, tonalité dominante de ces pierres calcaires, en couvrait la surface. Les taches blanches des cassures récentes dues à la désagrégation des roches exagéraient le noir des cheminées et couloirs parcourus par les eaux d'orage. Les pins rampants piquaient d'îlots verts la teinte neutre de la pierre. L'herbe accrochée aux anfractuosités, ou reposant sur des pentes moins rapides, projetait des plaques de rousseur jaunâtre sur l'ensemble.

— Et cela dure jusqu'à ce que le soleil ait dépassé midi. Puis, le tableau change encore, l'*heure du velours* arrive.

— Le velours?

— C'est une heure qu'on peut observer surtout en plein été. Le soleil, ayant accompli la moitié de sa course, parcourt son trajet déclinant. Ses rayons obliques prennent à revers les flancs

des Bucégi et en détachent les moindres saillies, les plus insignifiants « à plombs ». Le Caraïman qui, sous l'aveuglante clarté du soleil matinal, semble un bloc compact et net, se peuple d'innombrables rocs dont l'individualité était inconnue à l'œil quelques heures plus tôt. C'est un entassement chaotique de pierres, la lutte des pénombres et des clartés...

— Mais alors le velours?

— C'est là justement l'étrangeté du phénomène. Toutes ces arêtes, tous ces ressauts ne tranchent pas sur le fond, il n'y a pas de crudité dans cette diversité de formes tourmentées; on les dirait tamisées à travers des milliers de cils. Il n'y a pas heurt et cela vous donne l'impression d'une étoffe de velours qu'on voudrait caresser de la main et du regard. Mais c'est encore un des aspects rapidement changeants de la montagne... Le dernier jeu de lumière remplace le velours et l'*heure mauve* déploie ses effets. Les rayons de plus en plus obliques du soleil déclinant ne touchent plus les parties basses de la chaîne, le noir monte, mais un noir violet qui bientôt se répand sur toute la muraille. Le soleil disparaît derrière la crête; par la profonde brèche de la vallée des Jépi, il envoie des faisceaux de rayons qui donnent à la grande Meule et aux pics du versant sud du Caraïman des formes rigides, rectilignes, que l'on sent artificielles. La pénombre s'accuse, le voile violet noircit. Tout au-dessus de la Costila un incendie s'allume dans le ciel, qui bientôt s'éteint. Le crépuscule tombe; c'est l'heure angoissante de l'indécis, du trouble. Une étoile brille soudain au-dessus du Caraïman, puis une autre, et toute la coupole s'illumine. La masse noire des Bucégi se précise, imposante. Leur crête trace sur le ciel une broderie harmonieuse. Et si la lune paraît, elle enveloppe d'une clarté laiteuse la grande chaîne qui apparaît puissante, farouche et mystérieuse.

— C'est donc une féerie perpétuelle à laquelle vous assistez, s'exclama Mircéa.

— Je me suis efforcé de vous décrire ce qui se passe par une belle journée d'été. Mais les mots sont impuissants à rendre la poésie de ces jeux de lumière, dont les phases intermédiaires sont multiples. Aujourd'hui, par exemple, ajouta André, en examinant le ciel, nous ne verrons rien de tout cela.

— Pourquoi donc?

— Voyez-vous tous ces nuages qui s'élèvent?

— Il n'y en avait pas trace dans le ciel tout à l'heure.

— C'est là une des milles surprises de la montagne.

— Il faisait si beau ce matin !

— C'est à la montagne surtout que le dicton roumain : « Bonne journée s'annonce dès le matin » est souvent en défaut. Oh ! mais cela va se gâter bientôt...

Les nuages entraient en scène; des nappes de vapeurs montaient de la base des Bucégi. Arrivées à une certaine hauteur, elles se divisaient, décrivant des volutes, enserrant la chaîne de rubans blancs. D'autres arrivaient précipitamment du Diham, par-dessus la cime, s'éparpillaient et s'accrochaient, telles d'énormes pelotes d'ouate, qui à la pointe de la grande Meule, qui à différents pitons. Leur blancheur se salissait; de grosses couches noires, menaçantes, se superposaient.

— Dépêchons-nous de rentrer, fit André, ou sinon l'orage va nous surprendre et nous tremper jusqu'aux os...

III

— Ce n'est pas possible, s'exclama Mircéa qui, réveillé de bonne heure, avait couru à la fenêtre. Je n'ai pas la berlue, que diable !

— Qu'y a-t-il? demanda André.

— Regardez vous-même !

— Il n'y a plus de montagnes? Eh bien ! nous voici en plein « Mille et une Nuits ». C'est le grand sorcier *Nébulus* qui, cette nuit, nous a transportés en quelque lointain pays, Nébulus, le grand fabricant de nuages. Il a déplié son vaste rideau et nous a dérobé les Bucégi. C'est, tout simplement, l'automne qui a pris ses quartiers en montagne. Vous ne voyez rien devant vous, pour la bonne raison que nous baignons dans un océan de brouillards. C'est ce que je nomme l'*encalottement*, car une véritable calotte de nuages descend du ciel pour enlever tout l'horizon.

— Comme c'est triste ! On se croirait en prison...

— Une prison bien humide et peu éclairée, pour être dans la tradition. L'espace n'en est pas mesuré toutefois et je ne vous condamnerai pas à fabriquer des chaussons de lisière.

— Et moi qui comptais « excursionner » en votre compagnie, murmura, avec dépit, Mircéa.

— Partie remise, voilà tout...

— Pour combien de temps?

— Pour deux heures, deux jours, deux semaines; qui peut savoir?

— Mais, alors...

— Vous en aller? Oh! en montagne il ne faut pas jeter le manche après la cognée avec précipitation. Vous n'allez pas me quitter comme cela, mon cher Mircéa. Du reste, j'ai là de quoi calmer votre impatience et vous faire passer le temps.

Ce disant, André enleva d'un tiroir un cahier aux feuilles jaunies et, le mettant sous les yeux de son jeune ami :

— Je vous avais promis, continua-t-il, de vous faire connaître la vie de mon père. La voici, racontée tout au long par lui-même, dans ces mémoires qu'il me confia, un jour de décembre de l'année 1849, en me disant :

« Cher fils, j'ai accompli aujourd'hui quatre-vingts ans; je me sens plein de vigueur et mes

pensées sont claires. Mais à cet âge le fardeau des ans peut être le jouet d'une goutte d'eau froide ou d'un rayon de soleil un peu chaud; la grande Faucheuse me guette, je puis disparaître d'un moment à l'autre. Tu n'ignores pas mon origine de Français noble, mais je ne t'ai jamais raconté par suite de quel concours de circonstances je me suis réfugié dans ces parages, comment j'y ai vécu, de quelle façon j'ai connu ta mère. Voici un cahier dans lequel j'ai consigné, à ton intention, les événements de mon existence. Tu le liras après ma mort. »

Très ému, je pris le cahier et le cachai soigneusement. Je le lus après la mort de mon père, comme il me l'avait recommandé. A votre tour de le lire, Mircéa...

Au dehors, la pluie commençait à tomber, lentement, mais avec persévérance. Les sindriles de la toiture, tantôt distillaient les gouttes, tantôt rejetaient l'eau par paquets.

On entendait, dans la vallée du Cerf, le chant sourd et monotone de la pluie.

Il faisait bon dans la maison d'André; la loyale figure de Genépéanu souriait affectueusement. Mircéa s'assit et lut.

DEUXIÈME PARTIE

MÉMOIRES DE GENÉPIN

I

Je suis né en 1769, dans le hameau d'Entre-deux-Eaux, dépendant de la commune de Fraize, dans les Vosges.

Mon père, le comte Gérard-Marie de Genépin, était le descendant d'une vieille noblesse champenoise.

A la suite de quelles dissipations ou de mauvaises gestions la fortune des Genépin était à tel point réduite qu'il n'était échu à mon père que quelques lopins de terre labourable, ainsi qu'un espèce de pavillon-chalet situé dans les bois, à une portée de fusil du hameau, et que les paysans

appelaient la Gentilhommière, je ne saurais l'expliquer.

Le comte de Genépin était un original sans pareil : grand coureur de bois, enragé chasseur, franc parleur aux gestes vifs, excellent compagnon, bruyant et brouillon, nature insouciante, le cœur sur la main.

Ma mère était la fille de Jacques Colin et de dame Catherine, son épouse, bons bourgeois du bourg de Fraize.

Un beau jour, — mon père avait atteint ses trente ans, — il était allé renouveler à Fraize sa provision de poudre de chasse, et sur la place centrale il avait rencontré la jeune Sylvie Colin. Elle était belle, d'une beauté frêle de liseron des haies.

Mon père en tomba sur-le-champ amoureux, et comme ce n'était pas l'homme des tergiversations, il ne tarda pas à aller demander aux parents la main de la jeune fille.

Les Colin, encore qu'interloqués par la brusquerie du prétendant, ne pouvaient qu'être flattés de la demande.

La jeune fille, charmée par la cour assidue que lui faisait ce beau garçon, séduisant par son esprit et ses manières, que la vie des bois n'avait pu rendre ordinaires, et de plus, n'ayant

d'autre volonté que celle de ses parents, ne fit aucune opposition au projet d'union et le mariage eut lieu sans retard.

Tout un mois, mon père fut aux petits soins avec sa jeune femme; il la comblait d'attentions, de prévenances; il l'adorait.

Son amour tout en dehors, bruyant, gesticulant, effarait ma mère, personne timide, d'un naturel tranquille, âme encline aux douces rêveries.

Elle témoigna à son mari une affection profonde, mais placide et réservée.

Le caractère de mon père ne tarda pas à reprendre le dessus; aussi redevint-il l'impénitent chasseur, l'irréductible coureur de bois qu'il était, par atavisme, bien certainement.

Grisé par les plaisirs de la chasse, il oubliait, pendant des jours et des jours, le chemin de son logis, où une jeune femme dévouée l'attendait.

Quand, enfin, la mémoire de son nouvel état lui revenait, il s'empressait d'accourir, se répandant en invectives contre les amis qui lui avaient fait négliger ses devoirs de mari. Ma mère l'accueillait toujours le sourire aux lèvres, sans lui adresser de reproches. Elle aimait tendrement ce grand enfant brouillon et câlin.

— Quel couple bizarre et charmant cela faisait, m'expliquait Firmin, notre vieux serviteur, de qui je tins ces détails, lorsque, ayant l'âge de raison, je l'interrogeai au sujet de ma mère. M. le comte un géant, Mme la comtesse une mauviette ; et ils s'aimaient, chacun à sa manière...

Ma naissance fut accueillie comme celle de l'héritier d'un illustre trône ; ma mère se consacra à conserver la santé du petit être qu'elle chérissait, mais elle ne jouit pas longtemps de ce bonheur, car elle nous quitta pour toujours peu de temps après.

Pauvre mère ! Si c'est de mon père que je tins, au début de ma vie, l'amour des aventures, l'humeur vagabonde (que l'âge a assagi maintenant), cette excellente et noble femme me transmit l'amour de la nature et cette pitié pour l'humanité souffrante qui m'a poussé à risquer ma vie à certains moments.

N'ayant pas de mère qui enveloppât mon enfance de tendresse et qui guidât mes premiers pas, je poussai comme une plante sauvage, à la diable, entre Firmin auquel, évidemment, manquait le savoir nécessaire aux bonnes d'enfants, et mon père qui, à ses rares apparitions, m'oc-

troyait quelques gros baisers en me faisant sauter sur ses genoux.

Sitôt que j'eus sept ans sonnés, mon père me mit un fusil sur l'épaule et m'emmena prendre part à ses prouesses cynégétiques et « sylvestres ».

— Je veux en faire un chasseur consommé, déclarait-il à Firmin, et aussi un infatigable grimpeur de rochers.

Il y arriva, mais quelle vie en perpétuel mouvement je menais !

Nous étions dans un pays de forêts et de montagnes propice aux courses sans fin et aux grimpades folles. Je connus bientôt dans tous ses détails la chaîne des Vosges : je gravis, avec facilité, tous ses ballons, je dévalais prestement dans ses cols, j'appris à nommer ses *gouttes,* ses *feignes,* ses *rupts* et ses *sauts* (1).

Nous couchions, la plupart du temps, à la belle étoile, là où notre course nous avait menés au crépuscule, ou bien dans quelques scieries où les bons *sagars* (2) nous accueillaient.

(1) Expressions employées dans les Vosges pour désigner les ruisselets, les sources ou marécages qui leur donnent naissance, les ruisseaux qu'ils forment plus bas et leurs chutes.
(2) Scieurs.

D'autres fois, nous partagions la couche rude des charbonniers, sous les huttes que nous découvrions dans les profondeurs des forêts.

Lorsque nous parcourions les hautes chaumes, c'était toujours un grand plaisir de nous arrêter aux marcaireries (1), pour entamer un brin de causette avec les marcaires, braves gens au parler dur.

Souvent, nous rendions visite aux nombreuses abbayes qui se trouvaient dans la région; mon père avait de bons amis parmi les moines, qui savaient accorder les devoirs de leur état avec les plaisirs honnêtes de la chasse et des courses au grand air.

De loin en loin, nous rentrions à la Gentilhommière, où Firmin nous recevait, les bras levés au ciel, en signe de la respectueuse commisération qu'il gardait pour ses maîtres vagabonds.

Au plus fort de l'hiver, on se tranquillisait un peu; moi, je prenais mes quartiers chez mon oncle, le frère cadet de mon père, moine du monastère de Tartainx, situé dans le bois du même nom, dans le voisinage du hameau d'Entre-deux-Eaux.

(1) Chalets où les *marcaires* ou fromagers préparent les fromages connus sous les noms de *géromés* et *munster*.

Mon oncle, en religion le Père Anselme, ressemblait, physiquement, beaucoup à son frère, mais il y avait une violente dissemblance dans leurs mentalités.

Le comte de Genépin n'avait jamais rien compris à l'importance de la *chose écrite,* tandis que son frère, le Père Anselme, en avait le plus profond respect.

Mon père ne voulait lire que dans le livre de la nature, et il y lisait merveilleusement; mon oncle n'appréciait que la pensée imprimée et, pour lui, l'érudition était le plus bel ornement du roi de la création.

Ils se considéraient l'un l'autre avec une pointe de dédain, ce qui ne les empêchaient pas de s'aimer, car dans le domaine de la morale, ils étaient faits pour s'entendre complètement. Mon oncle se chargea de mon instruction, tâche dont il s'acquitta avec une persévérance qui ne se démentit pas une seule de ces journées d'hiver que je passais à ses côtés. Et cela explique que je ne sois pas resté le plus avéré des ignorants.

Mon adolescence se passa entre ces deux maîtres si différents mais qui, dans mon âme prête à recevoir la bonne empreinte, s'accordaient et se complétaient.

Le 1er septembre de l'année 1791 j'atteignis l'âge de 21 ans ; j'étais un beau et fort gas, comme me l'attestait le Père Anselme, et je sentais la vie bouillonner dans mes veines.

Dans la matinée de ce jour qui décida du reste de ma vie, je rêvassais, plongé dans un demi-sommeil, quand je fus réveillé, en sursaut, par l'entrée bruyante de mon père.

— Bonjour, mon fieu ! me jeta-t-il de sa voix claironnante.

— Bonjour, père, répondis-je mollement, les yeux encore pleins de sommeil.

— Parce que tu me vois tout harnaché pour la chasse, ne crois pas que c'est pour t'emmener battre les taillis que j'ai envahi ton boudoir. C'est une bonne nouvelle que je t'apporte.

— Je vous écoute, mon père, dis-je tout à fait réveillé.

— Nous héritons...

— C'est, en effet, une bonne nouvelle !

— Palsambleu oui, mon garçon... Maintenant, dis-moi, as-tu jamais ouï parler d'une certaine demoiselle Euphrasie ?

— Si je ne me trompe, c'est ma tante, dont vous parliez l'autre jour avec le Père Anselme en termes un peu...

— Aigres, oui, c'est cela... Astringente, désagréable et rugueuse, telle fut ma sœur Euphrasie. Elle était mon aînée de plusieurs couples d'années, lorsque, mes parents ayant pris le chemin d'un monde meilleur, nous fûmes confiés, ton oncle et moi, à ses bons soins.

Ah ! je te réponds que cela ne fut pas long. Nos tempéraments s'accordaient très mal, pour ne pas dire plus, avec le sien. Euphrasie abandonna rapidement la partie et s'en fut, nous laissant à la garde de ce brave Firmin qui aujourd'hui n'est pas loin de tomber en enfance.

— Et que devint ma tante Euphrasie ?

— Elle se réfugia au couvent des Ursulines, à Paris, où elle se confit en dévotion, voilà quarante années de cela, laps de temps pendant lequel je ne la revis pas plus que le merle blanc. Enfin, elle est allée bousculer aussi ce bon saint Pierre, à la porte du Paradis...

— Ah ! elle est morte !...

— Oui, et c'est là que je voulais en venir. Le piéton vient de m'apporter une missive de Me Crochart, notaire à Paris, qui m'annonce le décès de ma noble sœur et m'apprend la chose la plus étonnante de ce siècle qui n'a plus que quelques miettes d'années à se mettre sous la

dent, notamment que, demoiselle Euphrasie s'étant toujours obstinée à ne pas faire un testament, qui aurait dédommagé ces bonnes Ursulines de leurs soins dévoués, nous sommes ses héritiers.

— Nous voilà donc riches ?

— Grosse illusion qu'il te faudra dissiper, mon fils. Euphrasie ne possédait en particulier qu'une maigre terre dans le Poitou qui lui est revenue, tandis que, ton oncle et moi, nous eûmes, pour notre part, ce pavillon que nous habitons.

— Alors ?

— Alors, voilà : tu vas me faire le plaisir d'acheminer tes pas de jouvenceau vers la capitale. Tu y dénicheras le sympathique Crochart, au nº 6 de la rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, et tu t'entendras avec lui pour le règlement de cette succession. J'ajouterai, pour ta gouverne, que, ni ton oncle, ni moi, nous ne toucherons un sol de cet héritage qui te reviendra entièrement.

— Mais, père, protestai-je...

— Il n'y a pas de mais... Ton oncle n'a que faire de ce petit avoir, il t'abandonne la moitié à laquelle il aurait droit. Quant à moi, qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, des deniers de ta tante ? Aller me pavaner à la cour, y faire la roue et

débiter des fadaises à ces gentes dames ? Non, non, j'ai fait mon nid de hibou dans cette solitude et c'est d'ici que je tiens à partir vers les rivages célestes, comme dirait le Père Anselme.

Toi, c'est différent. Te voilà près d'être un homme et le moment est venu de faire ton entrée dans le monde, car je suppose que tu ne te piques pas de chausser mes bottes de chasseur enragé ou de te terrer dans la tanière d'ours de ton sauvage de père ? Non, non, cette somme tu l'emploieras comme bon te semblera.

— Eh bien ! mon père, il sera fait comme vous le désirez.

Je partis à Paris. Le notaire fit diligence pour réaliser l'héritage. Il en résulta quelques mille livres, qui me furent remises.

Mon père, auquel j'avais écrit, pour lui demander conseil sur l'emploi de cet argent, me répondit, en substance, que, puisque j'étouffais dans les rues de Paris, le mieux pour moi était de quitter la grande ville. Mon oncle ajoutait que je ferais preuve d'intelligence, en entreprenant un voyage à travers l'Europe. Il m'engageait beaucoup à visiter l'Orient, la Grèce et l'Italie. Mon humeur vagabonde accueillit avec enthousiasme un pareil projet.

II

Je partis de Paris le 5 octobre 1791 (1). Je brûlai Liège et passai rapidement par Bonn et Coblentz, pour arriver à Francfort le 10 octobre et assister au couronnement d'un empereur. Je me rappelle très bien les postillons à livrée jaune et leurs petits cornets à bouquin que j'entendis durant plusieurs centaines de lieues de France et qui m'auraient assez diverti, s'ils ne

(1) Afin de se documenter avec exactitude, l'auteur a dû consulter un certain nombre de relations de voyageurs étrangers qui passèrent par la Roumanie dans la seconde moitié du dix-huitième siècle et les premières années du dix-neuvième. Il a trouvé, entre autres, à la bibliothèque de l'Académie roumaine, la description du voyage qu'entreprit « le comte Charles de Salaberry » en 1790. Le titre complet de l'ouvrage de ce noble français est le suivant : *Voyage à Constantinople, en Italie et aux îles de l'Archipel, par l'Allemagne et la Hongrie*. Paris, chez Maradan, libraire, rue Pavée-André-des-Arcs, n° 16, an VII.

L'auteur du présent livre a trouvé dans la relation de voyage du comte de Salaberry quelques détails circonstanciés qu'il a utilisés. Par moments même, il a transcrit les réflexions de Salaberry, en gardant la saveur de leur style.

m'avaient écorché les oreilles. J'étais alors loin de me douter que je découvrirais, bientôt, dans un pays réputé sauvage, les plus pittoresques et les plus habiles postillons de l'Europe. En Allemagne les postes (1) étaient longues et chères, et la multiplicité des barrières était bien désagréable. Je vis à Francfort, à l'occasion du couronnement de l'archiduc Léopold, comme empereur d'Allemagne, succédant à son frère Joseph II, un déploiement de faste, dont je conserve, à travers près de soixante ans passés, le souvenir précis. Si le successeur de Charlemagne, dans sa simplicité voulue, portait un habit uni à boutons d'acier, il n'en était pas de même de son entourage, qui étalait, à profusion, broderies, pierreries, panaches. Tous les électeurs ne cherchaient qu'a s'éclipser les uns les autres par un luxe criard et outré. Les trois électeurs ecclésiastiques rivalisaient de faste. Celui de Mayence, notamment, avait vingt-sept voitures à lui seul. Dans les rues de Francfort on ne rencontrait que des livrées rouges et des roues d'argent, couleurs

(1) Les postes y étaient possédées par la maison de Tour et Taxis, à titre de fief princier et, ajoute Salaberry, le nom du surintendant des postes était aussi respecté sur toutes les routes que le nom de l'Empereur.

de Mayence; 95,000 aunes de galons tapissaient ses litières, ses appartements et quinze cents personnes de sa suite.

Combien toute cette vanité humaine, me fait sourire à l'heure où j'écris ces notes, dans notre chaumière du Diham, d'où je puis admirer le faste des couleurs, la fête de la lumière, la prodigalité de formes qu'offrent mes chers Bucégi!

Quoique jeune et sans expérience, j'eus alors l'intuition de la pauvreté d'idées, de la mesquinerie de sentiments, que cachait ce luxe effréné; je ne m'attardai pas à Francfort... Je passai par Ratisbonne, traversai la Bavière et entrai en Autriche.

J'arrivai à Vienne le 30 octobre. Muni de mes recommandations, je fus accueilli avec cordialité par notre ambassadeur qui m'entraîna, à mon corps défendant, dans bon nombre de soirées de l'aristocratie viennoise, où je fus reçu avec une faveur que je ne pus attribuer qu'à ma qualité de Français noble, présenté par un ambassadeur très respecté.

Au commencement d'avril, j'étais à Bude, la première ville du monde selon les Hongrois, à peu près comme le plus grand château de la Westphalie était celui de M. le baron Thunder-

ten-Trunck, suivant une plaisanterie prussienne (1). Le 15 avril j'arrivai, par d'exécrables chemins, à *Orsova,* à la frontière de la terre roumaine (2). Le général autrichien qui commandait dans cette ville, me donna une ordonnance, un Hongrois qui parlait l'allemand et le roumain, pour me faire alimenter et me guider dans le nouveau pays que je devais parcourir.

Le lendemain, j'étais à *Cerneti*, première bourgade roumaine. Mon caporal Magyar, que la médaille attachée à la boutonnière n'empêchait pas d'être, plus souvent qu'à son heure, le plus ivre des caporaux, me conduisit chez un *nobliau* roumain qu'il condamnait à me loger.

Tout avait fui à l'aspect de mon introducteur. Le valet du boyard qui lui tomba sous la main reçut, en moins de rien, une volée de coups de bâton, pour n'avoir pas paru sur-le-champ, et autant pour ma chambre, pour mon feu et ma nourriture.

L'esclave n'en fut ni plus triste, ni plus prompt,

(1) Rapporté par Salaberry, qui ne fit pas beaucoup de frais d'observation pour constater la suffisance des Hongrois.

(2) En employant le terme « roumain », l'auteur fait un anachronisme pour éviter les expressions : Valaque, Valachie, sous lesquelles les étrangers désignaient, *mal,* les Românii et la *Téra romănesca* (une des Provinces danubiennes).

et il n'aurait, certainement, rien compris à l'indignation qui soulevait mon cœur à la vue de ce traitement barbare, si je lui en avais fait part.

J'ai été témoin de bien d'autres brutalités depuis, dans ce malheureux pays !

Le lendemain, je m'empressai de faire dire à mon hôte combien j'étais fâché du dérangement que je lui avais occasionné.

Il ne tarda pas à arriver dans ma chambre, pour me faire, par la voix du caporal interprète, ses excuses, pour le peu de commodités qu'il m'avait offertes.

— Votre Seigneurie est officier allemand? demanda-t-il.

— Mais pas du tout.

— Je l'aurais cru à la brusquerie de votre arrivée. Votre Seigneurie n'est donc pas Allemand? insista-t-il.

— Je suis Français...

Mon interlocuteur resta court. Il savait que le précepteur du fils du Ban (1) de Craïova était Français; ses notions sur la France s'arrêtaient là.

(1) Nom donné au gouverneur de l'Olténie, province de la Téra Românesca.

Sur ce, il me fit monter sur sa véranda où il me donna à fumer, me fit prendre des confitures et du café (1). Il donna des ordres pour qu'on m'approvisionnât de volaille.

Pour répondre à ses prévenances, je continuai la conversation et je commençai par lui demander comment il s'accommodait de l'occupation autrichienne, et si ses préférences n'étaient pas pour une occupation russe ou turque.

Il me répondit que le pays se passerait fort bien de ces maîtres divers, qu'il devait subir, mais qu'il avait été écrit, sans doute, dans le ciel, que les Roumains devaient toujours subir quelque domination étrangère.

Quant à la question de préférence, question insidieuse que je lui avais posée, il y répondit par une autre question : « Qu'aimeriez-vous davantage, être sucé franchement par une forte sangsue qui, une fois repue, vous laisse tranquille, ou recevoir la visite d'un chacal qui s'introduit chez vous sous la forme d'un bon chien de garde, endort votre méfiance par des paroles mielleuses, vous donne quelques coups de crocs

(1) Habitude orientale, qui est restée en Roumanie, d'offrir aux visiteurs une tasse de café turc et une cuillerée de confitures avec un verre d'eau.

amicaux de temps à autre, dans votre propre intérêt, affirme-t-il, puis vous enlève des lambeaux de chair, vous déchire à belles dents et, enfin, s'acharne sur votre cadavre ? »

Il ajouta que les médecins turcs savaient fort proprement appliquer les sangsues et que la patrie des chacals était la Russie.

Je compris l'apologue, mais quant à obtenir l'opinion de mon hôte sur les Autrichiens, il fallut que j'y renonce ; le caporal interprète le gênait visiblement.

Un serviteur vint annoncer que la *carutsa postéï*, c'est-à-dire la voiture qui devait me transporter, attendait mon bon plaisir. Je tendis alors la main à mon hôte, pour lui dire adieu, et fus touché du geste par lequel il mit ma main sur son cœur.

Je descendis dans la cour et cherchai des yeux le coche où je devais prendre place. A mon grand ébahissement, je n'aperçus qu'une espèce de boîte en bois sans couvercle, haute de trente pouces, large de deux pieds, longue de trois, encastrée dans quatre roues, d'une seule pièce chacune, arrondies au hachereau, montées sur deux essieux de bois, le tout sans qu'on y ait employé un seul clou en fer. Un peu plus qu'une

brouette... une espèce d'auge. C'était là la fameuse *carutsa postéï*, la *charrette* de poste roumaine ! Des harnais de corde, deux traits et un collier de sangle attachaient dix chevaux au timon encore paré de son écorce. Ils étaient dix, ces chevaux, mais petits, les côtes saillantes, et n'eût été leur nombre, je pensai que de pareilles bêtes étiques ne pourraient me traîner sans s'abattre au premier tournant.

Trois postillons, chapeau bas, entouraient l'étrange véhicule, attendant très respectueusement mon installation. Sans nul doute, mon ordonnance avait dû s'étendre, avec complaisance, sur les éminentes qualités de l'Excellence qu'on devait transporter par ordre supérieur. Ce qui me frappa à l'aspect de ces hommes, ce fut leur mâle prestance, un air de dignité grave et leur pittoresque costume blanc, originalement brodé en couleurs.

Je me coulai, aussi dextrement que possible, dans la boîte et m'accroupis, tant bien que mal, sur le lit de foin fermenté, qui en garnissait le fond, en guise de siège. Les trois gars aux visages bronzés enfourchèrent trois des chevaux de gauche, à poil, et attendirent, avec un calme tout oriental, le fouet à la main, que je sois prêt ; mon ordon-

nance aussi était bravement monté à cheval (1).

Je donnai le signal du départ. Alors ce fut épique! Les trois *surugii* poussèrent, à tour de de rôle, des cris stridents, ils firent voltiger leurs longs fouets comme des frondes et nous partîmes à fond de train. Mon auge faisait des bonds désordonnés sur les gros cailloux parsemés au milieu de la chaussée boueuse de l'unique rue de Cerneti; sans appui de nulle part, je me cramponnai aux rebords de ma boîte roulante. Ah! si ces belles dames de Paris et de Vienne, habituées aux

(1) Pour obvier aux innombrables difficultés que l'état déplorable des chemins opposait aux voyageurs, les gouvernements des deux Principautés romaines prirent le parti de créer de toutes pièces un *service de transports* rapide qui permît de séjourner le moins de temps possible sur ces routes primitives. De là, la création des « postes valaques et moldaves » qui sont restées légendaires et dont l'institution remonte, selon toutes probabilités, presque aux origines des Principautés.

Tous les voyageurs étrangers se répandent en éloges sur les postes roumaines : l'originalité de la « charrette » les enchante, ils apprécient l'endurance et la vélocité des chevaux roumains (qui, longtemps, jouirent d'une juste renommée), ils admirent l'habileté et le pittoresque des postillons.

Ajoutons ici un petit tableau qui n'est pas dénué d'intérêt; nous y mettons en parallèle la vitesse des voyages, en France et en Roumanie, dans le passé :

PAR HEURE	XVII[e] siècle.	XVIII[e] siècle.	1830.	1857.
En France...	2km.200	4km.300	6km.500	14-15 km.
Dans les Principautés roumaines.....	5-6 km.	5-7 km.	8-11 km.	11-13 km.

carrosses dorés et aux élégantes chaises à porteurs, avaient pu m'apercevoir dans ce primitif équipage et cette posture recroquevillée, elles m'auraient trouvé grotesque et seraient parties d'un fou rire!

La barrière passée, notre course devint folle; les trois surugii lancèrent leurs plus belles notes de tête, en accompagnant leur bruyante musique de gestes furibonds, de coups de fouet sifflants et d'évolutions de jambes effrénées.

Malgré le mauvais chemin, l'ardeur de l'attelage ne se ralentit pas un instant, grâce à l'entrain indescriptible des conducteurs. C'était une course vertigineuse qui me remettait en mémoire la fuite fantastique des génies dans certaines ballades allemandes, que m'avait racontées mon oncle, lorsqu'il m'enseignait l'allemand.

Sous le soleil de fin d'avril, réchauffant timidement la terre, je volais, je volais, je buvais l'air pur des champs, tandis que le vent me fouettait le visage; c'était une délicieuse griserie...

Mon véhicule roulait ou sautait par soubresauts à travers champs. Certaines fois, nous suivions des ornières, des *frayés*, qui avaient la prétention de représenter la grande route; les chocs étaient alors violents, mais ils n'embarrassaient pas

mes postillons, qui n'en criaient que plus fort.

Au bout de deux heures de cette course échevelée, l'attelage s'arrêta net. Devant nous s'étalait la plus belle boue que j'aie jamais pu voir. De la terre glaise détrempée, très gluante, dans laquelle on enfonçait jusqu'au-dessus des genoux.

Quant à passer à droite ou à gauche, il ne fallait pas y songer, car on traversait justement un bois marécageux.

Mon caporal et les surugii partirent à la recherche de renfort; nous avions aperçu, un moment auparavant, quelques paysans, mais ils s'enfuirent aussitôt dans les bois. Mes hommes durent organiser une véritable battue pour en amener une demi-douzaine. Quand les fuyards virent que je ne maltraitais pas leurs camarades, qui poussaient à la roue pour faire avancer la voiture, ils nous joignirent peu à peu et j'en ai compté une quinzaine qui soulevaient sur leurs épaules la carutsa. Ils s'animaient mutuellement par de grands cris.

Rien ne me toucha comme l'intérêt que ces pauvres paysans roumains prenaient à des gens dont ils avaient commencé par se méfier.

Je vois encore un vieillard qui, pour pousser la voiture, avait trouvé le moyen de placer au

milieu de tous ces bras le bâton qui l'aidait à marcher.

C'est là que je pus, pour la première fois, apprécier le caractère de ces bons Roumains.

Quelles réflexions me fit faire cette inoubliable scène... Je transcris ici ces réflexions que je retrouve dans le cahier où je consignais mes observations et notes au jour le jour :

« Un caporal revêtu de l'uniforme autrichien fait fuir ou rassembler, comme de timides troupeaux, des hommes dont l'extérieur révélerait la force et qui auraient l'air d'enfants de la liberté si leurs yeux ne décelaient leur asservissement... Combien cette pusillanimité contraste avec cette mâle figure, cette hache qui pend à leur ceinture, cette peau de mouton qui, jetée sur leur épaule gauche, rappelle leur origine romaine. Et leurs chaussures, ces *opinci* grossières attachées autour des chevilles par des cordes croisées, attestent leur noblesse déchue, quel que loin qu'il y ait de l'opinca du paysan roumain à la sandale d'un agréable de la cour d'Auguste... (1). »

Enfin, nous pûmes traverser cet océan de boue et reprîmes notre train d'enfer.

(1) Ce sont presque les termes du texte de Salaberry.

Nous relayâmes quatre fois et, dans la soirée, je débarquai pour passer la nuit, dans un de ces relais de poste établis le long de la soi-disant route. C'était un parfait taudis, une cahute en planches mal jointes. Le long des murs se tenaient, en équilibre instable, des planches sur des chevalets, et cela représentait des lits.

En ma qualité de chasseur, habitué à la dure, et, de plus, rompu comme j'étais par les cahotements de mon rudimentaire véhicule, je m'abandonnai, sur ces planches, au plus lourd des sommeils que l'on puisse imaginer.

Le lendemain matin, je m'aperçus que j'avais eu pour compagnons de nuit, en plus du maître de poste, de ses palefreniers et de ma suite, toute une famille de porcs dont les soies ne m'inspirèrent pas de poétiques pensées.

Mais... baste! ce n'était pas le moment de faire le dégoûté, et je continuai gaiement mon pittoresque voyage.

Durant toute la journée précédente, je n'avais aperçu aucun village sur notre trajet; j'en demandai l'explication à mon ordonnance.

— Eh! que voulez-vous, Excellence, que les villages fassent sur la grand'route, me répondit, avec une pointe d'ironie, le caporal.

Je ne compris pas sur l'heure, mais je ne compris que trop, plus tard, quand je connus davantage ce pays!

Les quelques villages qui s'étaient trouvés sur les côtés de la route avaient été désertés par les habitants, qui fuyaient les exactions sans nombre des suppôts du gouvernement, les mauvais traitements des courriers du prince ou des voyageurs de marque, les déprédations et les cruautés des armées étrangères envahissant le pays à tout propos, pour se battre.

A une portée de fusil du relais que nous venions de quitter, voici enfin un village : de pauvres chaumières basses, en torchis, cachées derrière un rideau d'arbres...

Pas âme qui vive, un silence de mort y plane; la guerre entre Autrichiens, Russes et Turcs a chassé les habitants de ce village. Ils se sont réfugiés dans les forêts et montagnes.

Tout est à l'abandon dans ce gros hameau, cela vous serre le cœur douloureusement. Nous côtoyons des haies d'aubépine en fleurs, des cerisiers étendent par-dessus les haies leurs bras blanchis par le renouveau.

Tout autour du puits à bascule, dont le levier raie l'horizon d'une ligne oblique, et où l'on s'ar-

rête pour abreuver les chevaux, des saules et un peuplier blanc inclinent leurs chatons. Le printemps adoucit de son sourire la tristesse de ce paysage...

La journée ne se passa pas sans accident.

Un gros bloc de pierre, posé en travers de la route, endommagea gravement ma charrette.

Pour se tirer de cette mésaventure, mes gens procédèrent, avec une ingénieuse simplicité, qui me révéla l'intelligence de ces paysans latins, à la conception claire et à l'exécution rapide : l'un d'eux retira de sa ceinture un coutelas, à l'aide duquel il se mit en mesure de tailler quelques grosses branches à un arbre voisin; les autres nouaient des bouts de corde qu'ils avaient tirés du fond de ma boîte roulante.

Pas besoin ni de forgerons, ni de charrons. En quelques minutes le dégât était réparé et nous galopions de plus belle.

Mais, pour m'exprimer comme ces habitants fatalistes, il était écrit que cette journée serait fertile en incidents, que dans mon insouciance juvénile et mon habitude de coureur de bois, je considérais comme très amusants.

Quand nous arrivâmes sur les bords de la grande rivière « l'Oltu », la nuit tombait, il était

trop tard pour employer le bac. Une brume pénétrante nous transperçait.

Je me proposais, très philosophiquement, de passer la nuit dans mon véhicule, sous le ciel qui n'était nullement étoilé, lorsque mon interprète, auquel un des postillons avait parlé, me pria de le suivre, en m'indiquant les légères volutes d'un filet de fumée qui semblait sortir de terre.

Nous découvrîmes, dissimulée par d'épaisses ronces, l'entrée d'un « bordéï », misérable hutte enfouie dans la terre. On devait presque ramper pour y entrer.

A notre vue, une pauvre femme toute déguenillée, se leva d'un affreux grabat, donnant les signes d'une indicible frayeur.

Mon caporal la rassura et m'invita à m'asseoir.

Comme je ne voyais aucun meuble qui pût me servir de siège, je m'accroupis dans le coin le plus éloigné du foyer; il m'eût été difficile de me tenir debout, tant la fumée, qui s'échappait laborieusement à travers une fente ménagée dans le toit de branchages, était suffocante. Puis, mon précieux introducteur disparut, pour reparaître, tenant d'une main une torche enflammée et de l'autre le dernier des poulets dus à la munificence de mon hôte de Cerneti. Il jeta le volatile

tout plumé dans une marmite pleine d'eau (seul ustensile de cette tanière), qu'il suspendit à un crochet au-dessus du feu attisé.

Je ne tardai pas à savourer ce mets : c'était exécrable et c'était excellent, car j'avais un appétit de vingt ans, férocement aiguisé par la folle course de la journée.

A la lueur trouble de la torche que tenait très gravement mon guide, je remarquai la fixité du regard de mon hôtesse qui suivait mon manège de dîneur avec un intérêt soutenu, tandis qu'elle flattait de la main les loques de son grabat qui remuaient.

Je lui tendis une aile de poulet; aussitôt elle souleva la couverture, qui n'abritait pas quelque petit chat, comme je me l'étais figuré, mais un petit enfant, tout nu, qui se jeta avec avidité sur le morceau que lui offrait sa mère.

Le cœur me manque, quand je me rappelle cette scène. Infortunés habitants d'un pays accablé par tous les maux qui font cortège aux guerres; de pauvres petits être innocents, vos enfants, devaient connaître les tortures de la faim !

Je mis encore deux jours pour parcourir l'interminable désert qui me séparait de Bucarest. J'y arrivai à la nuit tombante et fus hébergé chez

un colonel autrichien auquel j'avais été chaudement recommandé.

Le lendemain, je me présentai au général Ensemberg, commandant les troupes autrichiennes qui avaient occupé le pays. Il me reçut parfaitement, grâce aux lettres d'introduction que je lui remis, de la part du prince de Ligne et du comte Philippe de Cobentzel que j'avais connus à Vienne. Je dus alors prendre part aux brillantes soirées et aux fêtes interminables que ces messieurs de l'armée autrichienne donnaient en l'honneur de tous les saints du calendrier et cela, aux frais du pays, bien entendu.

J'y connus, entre autres, un Français commerçant qui brassait d'importantes affaires entre l'orient et l'occident de l'Europe. Depuis de longues années il séjournait dans les Principautés danubiennes, centre de son commerce.

Très instruit, c'était de plus un homme de cœur; il avait pris en affection la race et les pays roumains.

De lui j'appris les principaux événements de l'histoire des Roumains et il me fit apprécier quelques beautés de leur langue latine. Il s'apitoyait sur leurs souffrances, mais il prophétisait pour eux une brillante destinée.

Comme je marquais un vif intérêt pour le sujet sur lequel il m'entretenait, il me conjura de ne pas m'en tenir là, et, une fois rentré en France, de faire connaître à nos compatriotes ce peuple roumain, frère en latinité, qui s'ignorait lui-même, et dont on ne connaissait l'existence que dans les milieux diplomatiques. Il me fournit des notes et quelques livres pour mon instruction roumaine.

Bucarest m'enchanta par son originalité.

Bâtie très irrégulièrement sur les bords de la Dambovitza, humble rivière, la capitale de la *Téra românesca* éparpillait ses maisons sur une énorme surface. La plupart de ses constructions étaient comme perdues dans de vastes cours et vergers, séparées aussi par d'immenses terrains vagues.

Le printemps précoce de cette année avait enguirlandé la ville du rose et du blanc des fleurs de ses innombrables arbres fruitiers ; c'était d'un effet charmant. Quant aux rues, je remarquai la voie principale (1), celle que je parcourais en carrosse de la maison de mon hôte au siège du commandement.

(1) C'est actuellement la *Caléa Victoriéi*, rue de la Victoire. Elle a changé de genre de pavage depuis !

Cette manière si originale de planchéier en madriers une rue, au lieu de la paver, me frappa.

Je faillis payer cher la tentative que je fis un matin de me rendre à pied chez mon compatriote, le commerçant. Il avait plu dans la nuit et la gymnastique effrénée à laquelle je me livrai pour sauter d'une poutre pourrie sur une poutre gauchie ne m'empêcha pas de m'aplatir dans le fossé qui, au milieu de la chaussée, recevait toutes les boues et ordures de la voie.

Je me retirai de cet égout, écœuré et honteux, sous les regards de mépris que me jetèrent les boïers qui passaient dans leurs beaux carrosses viennois. La racaille, seule, allait à pied à Bucarest !

Au bout de dix jours, je partis de nouveau en charrette de poste dans la direction du Danube.

Arrivé à *Zimnicéa,* sur les bords du grand fleuve, je fus accueilli d'une façon charmante par un major du régiment du prince Eugène de Savoie qui portait sur sa nuque la plus belle queue qui fût dans l'armée autrichienne.

Il me battit à une partie d'échecs et m'offrit un dîner copieux et succulent. J'aperçus sur la table un pot de moutarde de Maille de la rue des Arcs,

ce qui me remit en mémoire le grave visage du brave notaire Crochart.

Je me rappelai que j'avais encore bien des pays à voir, aussi, le lendemain, je passai le Danube et débarquai à Sistov, en pleine terre du Turc.

Je quittais un pays qui, dès l'abord, m'avait inspiré de l'intérêt, un peuple aux misères duquel je compatissais vivement; je ne me doutais pas alors combien ce pays et ce peuple me seraient bientôt chers!

Je ne détaillerai pas ici mes séjours en Turquie, en Grèce et en Italie, car je t'ai décrit de vive voix les merveilles de l'art et de la nature que j'ai vues à Constantinople, dans l'Archipel, à Naples, à Pompéi.

III

Je débarquai à Marseille le 15 août de l'année 1792, ayant fait un voyage de près d'un an, trop court à mon gré.

Je crus débarquer sur un volcan ; la révolution grondait en France. La nouvelle du détrônement du roi était parvenue à Marseille.

Je partis en hâte pour les Vosges, l'âme pleine d'une mortelle inquiétude.

Mes craintes étaient, hélas! fondées.

Je ne trouvai à la maison que le vieux Firmin qui me remit une lettre de mon père. Il m'annonçait, en termes brefs, son départ à Paris où, disait-il, il voulait partager le sort de son roi. Il m'invitait à l'y suivre et me donnait l'adresse d'un logeur de la rue du Bac.

Firmin m'expliqua que mon père était parti à la suite d'un conciliabule qui avait eu lieu dans notre pavillon entre le comte et des personnages mystérieux venus de Paris. Ainsi, mon père avait

renoncé à la paix de ces lieux qui lui étaient si chers, pour prêter son concours à une entreprise hasardeuse !

Comme je voulais aller à Tartainx, chercher de plus amples informations auprès de mon oncle, notre vieux serviteur m'en empêcha : il me raconta que les moines s'étaient dispersés et que le Père Anselme était passé en Allemagne.

A Paris, une série de déconvenues angoissantes m'attendaient. Depuis trois jours mon père n'était pas rentré chez le logeur de la rue du Bac où je venais de descendre. Je ne retrouvai ni le brave notaire qui m'avait si honnêtement prêté ses bons offices un an auparavant, ni quelques amis de notre famille qui m'avaient piloté lors de mon premier voyage à Paris.

Ils avaient passé la frontière ou étaient arrêtés, m'expliqua-t-on.

J'errai comme une âme en peine, par les rues de Paris, en quête de mon père.

Le 2 septembre au soir, mon logeur, un compatriote, natif de Saint-Dié, vint, tremblant, me raconter que, pas loin de notre rue, à la prison de l'Abbaye, le peuple avait massacré, dans la journée, les prisonniers qui, après un simulacre de jugement, étaient poussés dans la rue.

La tombée de la nuit, seule, avait interrompu la sinistre besogne de ces assassins qu'on intitulait *travailleurs*.

Je pensais à mon père qui, peut-être incarcéré dans un de ces ignobles cachots, attendait une horrible fin et je passai une nuit affreuse.

Le lendemain, malgré les supplications de mon logeur qui craignait pour ma vie, je sortis et me laissai porter par le flot du peuple qui se rendait à l'Abbaye, pour assister au drame ou y prendre part.

Ce que je vis là me glaça le sang d'horreur.

A de courts intervalles, par la grande porte de la prison, entre-bâillée, passait un malheureux qui, aussitôt, était saisi, taillé, dépecé par les « travailleurs ». Gourdins, sabres, haches, piques, tout servait d'armes à ces brutes. Des têtes roulaient, des membres se détachaient, le sang giclait...

Pétrifié d'épouvante, j'assistai, debout, sur le seuil élevé d'une boutique, à ce spectacle hideux, ne pouvant m'en détacher ; du reste, la poussée des forcenés qui applaudissaient et vociféraient m'aurait empêché de me frayer un chemin pour fuir.

A un moment, par la porte toute grande ouverte, s'écoula un flot de prisonniers.

Je reconnus parmi ces martyrs... mon père!

Oui, c'était lui, cet être si bon, qui allait tomber sous les coups répétés des massacreurs! Je voulus crier, ma gorge se contracta affreusement et, dans un sanglot, je pus à peine murmurer : mon père! J'entendis une voix apeurée me glisser dans l'oreille : Taisez-vous, malheureux! Puis, tout tourna autour de moi...

Quand je revins à moi, j'étais étendu au fond de la boutique du seuil de laquelle j'avais assisté, en spectateur impuissant et terrifié, aux abominables forfaits des septembriseurs.

Une jeune femme, dont j'avais aperçu le visage à travers un voile de larmes, avant de perdre connaissance, était penchée sur moi.

— Eh bien! mon ami, cela va-t-il mieux? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Oh! madame, dites-moi que c'est un épouvantable cauchemar; ce n'est pas vrai, mon père ne se trouvait pas parmi ces malheureux prisonniers qu'on égorgeait.

— Pauvre enfant! soupira la jeune femme. Je vous ai sauvé en vous poussant dans cette boutique de fruiterie qui est mon gagne-pain. Quant

à votre père, si vous l'avez vu, livré aux citoyens travailleurs, vous ne trouverez même plus son corps.

Ainsi, cher fils, je n'eus même pas la consolation de donner une digne sépulture aux restes de mon père bien-aimé...

IV

A la faveur d'un déguisement, je pus gagner la frontière.

Pendant plus d'un an, j'errai en Allemagne, à la recherche de mon oncle, menant une vie de privations.

Au printemps de 1794 j'arrivai à Vienne, dans un état de dénûment complet. Je fis taire les susceptibilités de mon amour-propre et allai frapper à la porte d'un des jeunes gens de la noblesse viennoise, avec lequel j'avais mené la vie joyeuse, pendant mon séjour précédent à Vienne. Par son entremise, j'obtins une place de précepteur dans une famille noble hongroise des environs de *Fagaras*, dans le sud de la Transylvanie ; j'étais chargé de l'éducation du fils cadet de la famille.

Dès mon arrivée, une certaine grossièreté de manières de ces gens me déplut.

Je refrénai cependant, soigneusement, les révoltes de ma fierté ; je devais surtout me contenir

devant le fils aîné, dont la suffisance m'exaspérait.

Ce qui me soutint pendant les trois mois d'été que je vécus dans cette famille, ce fut l'amitié que je liai avec le vieux prêtre roumain du village, un homme de bien qui m'inspira, dès que je fis sa connaissance, la plus grande vénération. J'appris de lui la conduite héroïque des paysans roumains de Transylvanie qui, en se révoltant quelques années auparavant, avaient secoué le joug du servage; je frémis au récit des atrocités dont le gouvernement transylvain, sous la pression de la noblesse hongroise, se rendit coupable, pour réduire la légitime révolte des Roumains.

Mes visites au digne prêtre ne tardèrent pas à être remarquées. On y fit des allusions tout d'abord voilées ; le fils aîné ne manquait jamais l'occasion de lancer quelques quolibets à l'adresse des Roumains.

Cela ne pouvait durer et l'orage éclata un jour de fin d'août que je revenais de chez mon nouvel ami. Je rencontrai l'irascible jeune Hongrois; il venait vers moi, à pas rapides, et me dit d'un ton impérieux :

— Où êtes-vous allé?

J'aurais pu lui répondre que cela ne le regar-

dait en aucune façon ; je me contins, cependant, et lui répliquai d'une voix fort calme :

— J'avais terminé la leçon de français, mon élève m'a demandé la liberté pour le reste de la journée. J'en ai profité pour aller me promener un peu.

— Ce n'est pas vrai, vociféra-t-il. Vous êtes encore allé chez ce prêtre de malheur qui vous farcit la tête de toutes espèces d'inepties.

— Je vous ferai remarquer que, dans mes moments de loisirs, j'ai le droit d'aller où bon me semble et écouter ce qui me plaît...

— Je vous défends de remettre les pieds chez le prêtre roumain.

— Vous me défendez, vous? et à quel titre? repartis-je ironiquement.

— Et puis, sachez que ces Roumains, pour lesquels vous professez tant d'admiration, ne sont que des brutes...

Il me cherchait évidemment querelle à tout prix. Je tâchai toujours d'éviter un éclat et murmurai :

— Nous n'avons pas les mêmes idées là-dessus, voilà tout!

— Quant à leur chef *Horia,* ce fut le plus abominable des bandits, le plus vil des scélérats!

— Vous en avez menti! lui jetai-je, poussé à

bout. Horia fut un héros, et vous n'êtes qu'un lâche calomniateur!...

Il devint blême de fureur, et je m'apprêtais à me défendre, au cas où il tenterait de me frapper, mais il ne fit que crier :

— Pour cette insulte, je m'en vais vous faire fustiger par nos gens.

— Vous pouvez le faire, puisque vous avez la force pour vous. Mais, si quelques gouttes de sang noble coulent en vérité dans vos veines, vous préférerez que nous réglions ce différend, comme il sied entre gentilshommes, car, je vous le rappelle, puisque vous semblez l'avoir oublié, que je suis un émigré français dont la noblesse est au moins aussi authentique que la vôtre, et mon épée est là pour se mesurer avec la vôtre...

Le duel eut lieu sur l'heure et sans témoins dans un endroit écarté d'un bois voisin.

Au premier engagement, mon adversaire me blessa au bras gauche. Je ne voulus pas, toutefois, interrompre le combat; après plusieurs attaques, il tomba. Je lui avais transpercé le flanc.

C'est lorsque je vis le jeune Hongrois, gisant inanimé, que la folie de mon acte m'apparut clairement.

Qu'allais-je devenir? s'il était mort, qui pour-

rait témoigner que le duel, quoique irrégulier, puisque sans témoins, avait eu lieu loyalement? C'était le bagne pour moi !...

En proie aux plus noires pensées, je jetai mon épée et rentrai dans ma chambre où je pansai, tant bien que mal, ma blessure. Je glissai dans ma poche deux petits pains qui m'étaient restés du déjeuner du matin et, sans plus réfléchir, je quittai cette maison inhospitalière, que je devais fuir.

Je pris le premier chemin que je rencontrai et marchai toute la nuit, sans relâche, comme un fou.

Dans la matinée j'étais en vue d'un gros village; je le reconnus, pour m'y être rendu en promenade, avec mon élève, quelque temps auparavant.

C'était *Râsnov*... Donc les montagnes qui barraient l'horizon au sud étaient les *Carpathes*, au delà desquels se trouvait la terre roumaine.

Là était mon salut.

J'évitai le bourg et m'engageai dans une vallée qui se dirigeait en droite ligne vers la chaîne de montagnes libératrices.

Je marchais depuis quinze heures, sans interruption, je me sentais las ! bien las !

Je dus m'arrêter, pour prendre un peu de repos, et dévorai en un instant, l'un des petits pains que j'avais emportés. Mais, sous peine d'être atteint par les gendarmes, qui, à la requête des parents de mon adversaire, me poursuivaient peut-être, il fallait continuer mon chemin !...

Dans l'après-midi, n'ayant rencontré âme qui vive, j'arrivai sur la croupe d'une montagne d'où l'on découvrait Râsnov, la plaine transylvaine et, dans un lointain vaporeux, les monts du Fagaras. Un large fossé courait sur la crête du Diham sur lequel je me trouvai alors, sans m'en douter. Ce devait être le fossé de frontière, je le franchis... je me trouvai en terre roumaine.

Je m'assis sur l'herbe roussie, exténué, brisé. Je ne pus m'empêcher de songer, amèrement, au caractère versatile du destin qui avait décrété que je foulerais en proscrit, en fuyard, en homme mourant de faim et de fatigue, le sol de la province danubienne que j'avais parcouru, trois ans plus tôt, en voyageur amateur que l'on traitait en excellence et qui dépensait largement pour son plaisir.

Que me réservait maintenant ce pays et ce peuple, dont j'avais déploré les malheurs et auxquels je souhaitais un meilleur sort ?

— Allons, pensai-je, c'est, peut-être, une nouvelle vie qui va commencer pour moi...

Je m'éloignai du fossé de frontière, car les quelques pas qui m'en séparaient ne suffisaient pas à me mettre à l'abri des poursuites.

J'apaisai un peu la faim cruelle qui me torturait, en mangeant abondamment avec mon second petit pain, des framboises et des baies d'airelles que je trouvai en descendant la pente sud de la montagne. L'airelle-myrtille ! Combien de fois dans mes courses folles à travers les forêts des Vosges, je m'arrêtais devant cet arbrisseau raisin des bois, aux baies bleues couvertes de pruine grisâtre, qui m'invitaient aux longs grapillages... Toute une enfance heureuse se déroula devant mes yeux et je pleurai comme un enfant !

Ma blessure me faisait bien souffrir; je la lavai à l'eau fraîche d'une source ; puis je m'allongeai sur l'herbe et m'endormis.

Ce fut un sommeil court et très agité, qui ne répara pas mes forces, ainsi que je l'espérais. Un horrible cauchemar me réveilla en sursaut.

Le soleil descendait vers les Bucégi qu'il m'était donné de contempler pour la première fois.

Il me fallait prendre un parti : je ne pouvais me passer du secours de mes semblables. Je me dirigeai vers la grande vallée que j'apercevais au sud. La descente ne se fit pas aussi rapidement que je l'avais espéré : j'étais très affaibli par cette marche forcée, par le manque de nourriture et, de plus, en proie à la fièvre produite par ma blessure. Il y avait une heure que je descendais la côte, quand tout à coup j'aperçus la fumée d'une cheminée, puis un enclos, enfin une maison. Je me trouvais à la porte de la clôture.

A ce moment, il me sembla que tout le sang s'en allait de mon corps et je tombai évanoui. Quand je me réveillai, j'étais étendu sur un lit. Un vieillard à grande barbe blanche, dont le visage éclairé par de bons yeux bleus, inspirait la plus entière confiance, me regardait.

C'était André, l'ermite du Diham.

Il m'avait trouvé à sa porte, privé de connaissance et il m'avait transporté dans sa chaumière. Les soins qu'il m'avait prodigués ne m'avaient pas réveillé ; je dormis quinze heures de suite.

En un roumain encore hésitant, je lui racontai brièvement ma vie, ce qui l'intéressa plus que je n'aurais pu l'imaginer.

Le bon ermite m'assura que je n'aurais rien à

craindre, tant que je resterais caché chez lui. Il me gardait, ajouta-t-il, pour soigner ma blessure jusqu'à complète guérison...

Il me garda bien plus, le saint homme! Je restai à ses côtés durant le reste de sa vie et c'est moi qui lui ai fermé les yeux, lorsque Dieu le rappela à lui.

V

L'automne de 1794 et l'hiver de 1795 je les passai, pour ainsi dire, cloîtré dans la chaumière de l'ermite du Diham.

Je ne fus nullement inquiété et j'appris, quelques années plus tard, indirectement, à *Brasov*, que la blessure de mon adversaire ne lui avait pas été funeste.

Au printemps, je fis mes premières courses. Ce fut une série d'enchantements.

J'allai d'abord à Prédéal; arrivé sur les prés de Intré-Prahové, je crus rêver : j'avais devant mes yeux le site d'*Entre-deux-Eaux*. La ressemblance entre ces lieux était frappante, il ne manquait que les quelques maisons du hameau qui m'avait vu naître.

A mesure que j'avançais vers Prédéal je retrouvais les « Ballons » des Vosges (1).

(1) Très expressivement appelés, en roumain, *Clabucéturi*, série de bulles, *bullées*.

Autre surprise : la flore que je trouvais là était identique à celle des Vosges.

De population, je n'en découvris pour ainsi dire pas : à cinq lieues au sud de Prédéal le monastère de *Sinaïa* et, le long du soi-disant chemin qui côtoyait la Prahova, parsemées à de grandes distances, de primitives auberges, pour le refuge des paysans qui transportaient, à dos de cheval, les marchandises de où à Brasov.

De véritables forêts vierges recouvraient les versants des montagnes; les cerfs, les chevreuils, les chamois y vivaient en grande paix.

Ce n'étaient que de vastes solitudes où le silence de l'éternité régnait en maître incontesté...

J'eus là de quoi satisfaire, amplement, mes instincts de chasseur et je pus m'y livrer, sans nulle retenue. Une jouissance que l'altitude médiocre des Vosges n'avait pu me procurer me fut libéralement accordée par les Bucégi, que je m'empressai d'escalader, malgré les difficultés opposées aux ascensions.

Bientôt je me créai de précieuses amitiés parmi les bergers que je trouvai sur les hautes chaumes, gardant leurs troupeaux de brebis.

Ces bergers, pour la plupart Roumains de Transylvanie, étaient des gens simples et braves,

et d'une intelligence qui dénotait une race supérieure.

J'aimais assister à leurs travaux; au besoin, je leur donnais un coup de main et quelques conseils quand je les trouvais en train de fabriquer les fromages et autres produits de laitage.

Il y en avait un, entre autres, nommé Vasilé Sécéloïu, que j'affectionnai dès la première heure. C'était un beau et grand gars, comme on en trouve dans les villages roumains purs de Transylvanie.

Il avait de magnifiques yeux noirs et un doux sourire. Toujours de bonne humeur, il était spirituel en diable et les Hongrois faisaient toujours les frais de ses saillies.

Partageant ma vie entre la chasse, la pêche, les soins que je prodiguais à l'excellent vieillard qui m'avait recueilli, les pérégrinations à travers les montagnes et les travaux auxquels le père André m'avait initié et qui me rapportaient les quelques sous nécessaires à mon très modeste entretien, je passai douze ans dans ces lieux enchanteurs, qui furent les plus heureux de ma vie.

Le cœur saignant au souvenir de l'assassinat de mon père, — crime odieux s'il en fut, — l'âme

enfiellée par les amertumes dont j'avais été abreuvé pendant mes deux années d'exil, je ne demandais qu'à éteindre, dans l'oubli, la haine que m'inspiraient mes semblables du monde dit civilisé. Je m'efforçai de ne rien connaître des événements extérieurs.

Et ce fut ici, dans le sein de cette nature incomparablement belle, que je goûtai les jouissances d'une paix profonde.

Durant les premières années de mon séjour dans la vallée du Cerf, mon existence fut ignorée des *vataf de plai*, sous-préfets qui se succédaient à l'administration du plaï, arrondissement de Prahova. Il vint cependant un jour où je ne pus céler davantage ma présence dans ces parages.

Les sous-préfects ne me molestèrent jamais; ils savaient que je pouvais, au besoin, exciper de ma qualité de sujet français. — Mais je ne le fis jamais non plus et l'autorité m'accorda sa protection pour une cause assez singulière qui vaut la peine d'être rapportée ici.

Tous les ans la Sublime Porte recevait des Provinces danubiennes, en plus du tribut et de ses accessoires, un certain nombre de faucons que le grand veneur du sultan exigeait pour les besoins des chasses impériales.

C'était, à chaque retour de printemps, un sujet de grand souci pour les sous-préfets des arrondissements de montagne qui devaient fournir ces oiseaux de proie, sous peine de graves châtiments, car le prince régnant n'admettait aucune excuse.

L'arrondissement de Prahova devait envoyer deux faucons à Bucarest et cela au plus tard dans les premiers jours de juin.

Mon entrée en scène se fit, la première fois que, de mon propre gré, je portai au sous-préfet deux faucons femelles. Je fus chaleureusement reçu, car le malheureux fonctionnaire ne savait plus à quel saint se vouer, ses gens ne lui ayant pas apporté les deux oiseaux requis.

Dès lors, je devins le grand fournisseur de S. M. Impériale pour mon plaï. Ce fut une manière originale de payer mes impôts.

Du reste, cela m'a donné beaucoup plus de mal qu'on ne pourrait le croire. Mais la Providence avait permis que je connusse dans ma jeunesse un fauconnier émérite qui m'enseigna son art, sans cela je ne serais jamais venu à bout de cette entreprise.

Je prenais les « nïais », c'est-à-dire les fauconneaux, au dénichage, après avoir recherché, au

printemps, les aires où ils nichaient, qui, toujours étaient dissimulées le long des parois rocheuses à peu près inaccessibles. Pour y arriver je devais déployer les qualités du parfait escaladeur de rochers : sang-froid, adresse, ruse. Et cela allait très bien à mon caractère aventureux.

Je me piquai même d'apprivoiser des adultes que je capturais au piégeage.

Et lorsque j'en portais de tout dressés au « vataf de plaï », celui-ci ne savait comment me prouver sa reconnaissance, car cela lui valait d'être très bien vu du gouvernement qui récompensait, aussitôt, son zèle par une grosse gratification...

Dans les premiers jours de l'année 1807, le père André, qui allait bientôt atteindre ses cent ans, tomba malade pour ne plus se relever.

A son lit de mort, il m'apprit qu'il avait fait le nécessaire, pour que je pusse vivre tranquille dans sa chaumière du Diham.

Il m'expliqua que c'était sa propriété par droit d'héritage. Ses ancêtres, les *Udristi*, dans le courant du quinzième siècle, avaient légué la montagne du Diham à l'Église roumaine de Râsnov, sous la condition qu'il serait permis à leurs descendants d'utiliser du versant de la vallée du Cerf,

autant d'espace qu'ils jugeraient convenable pour leurs besoins.

Ce droit me fut transmis par le père André qui m'adopta, et à ton tour, mon fils, tu en jouiras, quand je ne serai plus là.

Je fermai pieusement les yeux au généreux vieillard, grâce auquel j'avais pu vivre au fond de la vallée du Cerf tranquille et heureux, et je le pleurai.

Après sa mort, je ne devais plus connaître cette quiétude complète, absolue, dont j'avais joui de son vivant.

Les Russes avaient occupé le pays, amenant avec eux le cortège d'horreurs qui les entouraient toutes les fois qu'ils envahissaient les pays roumains.

C'est en vain que, l'été de l'année 1807, j'attendis l'arrivée des brebis ; il n'en vint pas un seul troupeau. En revanche, des patrouilles de Cosaques firent leur apparition, poussant des pointes jusqu'à la frontière. Seul, mon vieil ami Sécéloïu vint me demander asile. Il me raconta ce qu'il avait vu : les campagnes dévastées, les villages mis à sac, la population massacrée ou réduite en esclavage, partout des ruines, des cadavres et du sang ; le choléra et la peste se

partageant leurs victimes, parmi ceux qui avaient échappé à la cruauté des Cosaques, à la misère, à la famine; l'épouvante enveloppant d'un linceul taché de sang tout notre malheureux pays...

Quant à ce pauvre Vasilé, ils avaient commencé par lui faire payer, par deux fois, l'impôt sur les brebis, ensuite ils lui avaient enlevé son troupeau, sans autre forme de procès, pour les besoins de leur ravitaillement. Il avait dû fuir la plaine pour, au moins, sauver sa vie, et il avait marché vers la montagne, comme dans un mauvais rêve, sans son troupeau aimé que tant de fois il avait conduit, l'âme en joie!...

Cette année 1807, je l'ai nommée « l'année du trésor » ; voici pourquoi :

A la mi-mai, ce fut pendant quelques jours, dans la vallée de la Prahova, un défilé de gens qui s'efforçaient de passer à l'étranger, afin de se mettre en sûreté, eux et leurs familles et sauver une partie de leur avoir.

Je me trouvais, un après-midi de fin de mai, dans la *Valéa Urlatoréi* (1), entre les grands et les petits Jépi, où je m'étais rendu à l'affût du chamois.

(1) Vallée de la Hurlante. La *Urlatoréa* forme une belle cascade, but d'excursion devenu classique aujourd'hui.

Accroupi dans une niche secrète que tu appelas, plus tard, le « Four de Raduco » , du nom de ton ami, le chasseur de chamois, je rêvassais, en attendant l'heure où mon gibier devait venir s'abreuver à la source du bas, lorsqu'un bruit de voix attira mon attention.

Tapi sur la petite plate-forme qui donnait accès à la niche et bien dissimulé derrière des branchages d'aulnes verts, j'assistai à une scène dont le souvenir m'est resté précis.

Débouchant d'une cépée de hêtres, deux hommes apparurent, marchant avec précaution sur la côte dont le talus raide aboutissait au basfond où coulait la petite source.

Arrivés au pied du talus, ils s'arrêtèrent.

Le premier que, d'après son costume, je jugeai être un boïer, dit au suivant, un arnaute (1) :

— Voici un endroit propice, qu'en dis-tu?

— Oui, seigneur, sous ces aulnes verts, la cachette sera introuvable.

Le boïer, tendant au serviteur une cassette qu'il tenait dissimulée sous son long vêtement :

— Alors, dépêchons, dit-il.

(1) Serviteur albanais.

L'arnaute, retirant un long coutelas de sa ceinture et écartant le buisson, se mit en devoir de creuser un trou; il y enfouit la cassette, rejeta la terre dessus, y ajouta une grosse pierre, puis le maître donna la liberté aux rameaux et l'enchevêtrement des branches reprit sa forme.

— Deux mille ducats, Manaf! murmura, songeur, le boïer. Si Dieu veut que de meilleurs temps reviennent et que nous puissions rentrer de l'étranger, nous retrouverons cet or, et tu auras pour ta part cent ducats.

— Je baise les pieds de Votre Excellence, répondit humblement l'arnaute.

— Retrouveras-tu l'endroit?

— Entre mille autres. Voyez ces aulnes disposés en croix, la source plus bas et ce roc gris en face qui a figure humaine.

— Eh bien! retournons à l'auberge. Ce soir nous partons à Brasov.

— Dieu nous aide!...

Comment décrire les sentiments contradictoires qui m'agitèrent sur l'heure?

J'étais en possession d'un secret que j'avais surpris bien malgré moi. Il y avait là une fortune, mais avais-je le droit d'en disposer sans commettre un vol?

Je revins à la maison où je trouvai Sécéloïu plus sombre, plus abattu que jamais.

Il me fit un nouveau récit des abominations dont il avait été le témoin.

Il prophétisa les maux innombrables qui s'abattraient sur le pays, si la guerre et l'occupation étrangère duraient.

Je vis le paysan bafoué, battu, dépouillé, torturé, exécuté, ce paysan roumain qui, dans l'asservissement d'idole où il était plongé, conservait une noblesse de caractère que j'avais tant de fois appréciée.

Je fis taire tout scrupule, ma décision fut prise à l'instant.

Je n'avais pas le droit de laisser cet argent enfoui inutilement, cet argent qui n'était certainement pas la récompense d'un travail honnête, mais le produit des exactions auxquelles se livraient les boïers exploiteurs, qui pressuraient les malheureux paysans abandonnés à leur merci.

Le lendemain même, je retirais de la cassette une poignée de ducats que j'offrais à Vasilé ahuri, auquel je dus conter une histoire d'héritage pour expliquer la provenance de cet or. Ainsi, mon ami put reconstituer un petit troupeau et je fis un heureux.

Mais ce trésor, je l'employai, dans la suite, à soulager bien des infortunes; je n'en ai gardé pour moi la moindre parcelle.

Je n'ai éprouvé aucun remords de mon action, et je crois encore, aujourd'hui, avoir bien agi.

VI

Par une splendide matinée de premier mai de l'année 1808, je parcourais la vallée du Cerf me dirigeant vers la Prahova, lorsque, à quelque distance de la clairière Staneïca, j'entendis les sons grêles qu'une voix féminine lançait à toute volée. C'était une de ces « doïné » roumaines si caractéristiques, évoquant un monde de désirs et de souffrances.

Qui s'était permis de troubler la paix de cette vallée que je considérais comme mienne ?

Je m'apprêtais à chasser l'intruse. C'était une petite paysanne, une enfant presque, qui, adossée au vieux hêtre isolé au centre de la clairière, les bras croisés sous la nuque, chantait de tout son cœur.

— Que viens-tu faire en cet endroit, fillette ?

Elle arrêta son chant et me fixant d'un regard étonné, mais non point intimidé, elle répondit .

— Tu vois bien, je garde les vaches.

— A qui es-tu (1)?

— Je suis la petite-fille de Salomé.

— Et tes parents ?

— Ils sont morts. Mon père, fusilier-garde du monastère de Sinaïa, a été tué en poursuivant les brigands ; ma mère en est morte de chagrin et moi j'ai été recueillie par grand'mère Salomé.

— Et la mère Salomé ?

— Elle bâtit sa maison à l'entrée de la vallée du Cerf. Et toi, qui es-tu ? demanda la fillette avec curiosité.

— Moi ? Tu n'as donc pas entendu parler de Jean Genépéanu, le chasseur qui habite au fond de cette vallée, sur la côte du Diham ?

Ainsi je fis connaissance d'Ilinca (2), la petite-fille de la vieille Salomé.

Je trouvai cette dernière en train de construire sa chaumière avec l'aide de deux charpentiers prêtés par le monastère de Sinaïa.

Quoique sexagénaire, elle donnait de sa personne, vaillante, infatigable.

C'était une femme très originale, la mère Salomé. Très industrieuse, elle savait façonner de ses mains qui ne tremblaient pas, mille choses

(1) Pour dire : Qui sont tes parents ?
(2) Diminutif d'Hélène.

utiles. Elle était quelque peu rebouteuse, elle connaissait les vertus des simples, aussi elle exerçait la médecine avec succès parmi les habitants de la vallée de la Prahova, jusqu'au-delà de *Breaza* (1) ou sa renommée l'avait précédée. J'ajouterai qu'elle était un tantinet sorcière.

Pour dire la vérité, je ne l'ai jamais aperçue au clair de lune, chevauchant sur quelque satanique balai, mais je puis affirmer qu'elle avait à sa disposition tout un arsenal d'exorcismes pour chasser le démon.

Elle savait prononcer un nombre considérables de paroles magiques — bien naïves — mais qui, au dire de ses clients, avaient le pouvoir de détruire l'effet très nuisible du *mauvais œil,* ou de rapprocher deux cœurs qui s'ignoraient, ou de guérir de la fièvre maligne.

Je t'avouerai que je tiens beaucoup de petits secrets de la vie pratique de cette brave vieille qui eut pour moi de l'amitié, dès que nous nous connûmes. Cette amitié se transforma en affection, un an plus tard, dans les circonstances que je vais raconter.

C'était en plein août; je me promenais sur la

(1) Gros village à 38 kilomètres au sud de Busteni.

côte du Diham, qui fait face au Morar, dont la forêt a gardé encore sa sauvagerie.

Je flânais, fusil à l'épaule, lorsque je fus cloué sur place par un tableau terrifiant : la mère Salomé, étendue face contre terre, ne donnant pas signe de vie ; un gros ours penché sur le corps, alternativement reniflant et bavant dessus. A quelques pas de là, la petite Ilinca pétrifiée.

J'épaulai soigneusement, je visai la bête féroce au cœur et l'animal tomba foudroyé.

Comme par enchantement, Salomé se releva.

— Que Dieu vous donne la santé ! s'exclama-t-elle, vous êtes arrivé à temps. Malheureuse, ajouta-t-elle en apercevant la jeune fille, que faisais-tu là, ne t'avais-je pas crié de t'enfuir ?

— Et vous, qu'est-ce que vous faisiez là, par terre ?

— Je vais vous dire : nous étions en train de cueillir des framboises, quand cette maudite bête vint à nous. Je ne perdis pas la tête : je m'aplatis par terre pour arrêter la bête féroce. Ilinca, à qui j'avais crié de fuir, prendrait, pendant ce temps, de la distance. Et moi je ferais la morte. Ma mère m'avait appris que les ours ne touchaient pas aux morts. Ma petite-fille hors de danger, j'aurais

peut-être la chance de ne pas tenter l'appétit de l'ours.

— Ma foi, il n'a pas eu l'air de vous trouver à son goût, à preuve que vous voilà toute blanche de sa bave. Et puis, il devait être gavé de framboises.

— N'empêche que votre coup de fusil a été le bienvenu ; vous nous avez sauvé la vie !

Depuis ce jour, la mère Salomé me traita en fils : elle me prodiguait les bons conseils, me confiait toutes espèces de recettes, m'accueillait d'une bonne parole, lorsque j'allais la voir et me suivait d'un regard attendri quand je m'en allais.

Entre temps, Ilinca grandissait.

Étrange fille ! Elle me déconcertait par ses sautes d'humeur, dont je ne discernais pas les causes.

A mes questions, tantôt elle donnait de vives réponses, hardies et pleines d'à-propos, tantôt elle se renfermait dans un mutisme boudeur.

Une fois, je la vis plongée dans une profonde méditation, tandis que, tenant d'une main une tige de pissenlit ornée de sa grosse boule plumeuse, elle suivait les pérégrinations d'une fourmi qu'elle avait recueillie sur la paume de l'autre main.

— Sais-tu, Jean, pourquoi on appelle cela la *Lanterne de la Fourmi?* me demanda-t-elle, quand elle m'aperçut.

— On appelle ainsi le fruit du pissenlit?

— Regarde donc! il est mille fois plus gros qu'une pauvre fourmi... On devrait l'appeler plutôt le soleil de cette bestiole... Petite, va te cacher dans l'herbe; ce soleil ne t'aveuglera pas, je m'en vais en disperser les aigrettes en soufflant dessus. Tu as bien mérité que je t'épargne, tes sœurs m'ont prédit le bonheur.

— Comment cela? questionnai-je.

— C'est bien simple... Ce matin, j'ai vu l'âtre noir de fourmis (1).

Un jour d'été de l'année suivante j'entrais dans la cour de Salomé. Ilinca filait sur la pelouse. Soudain, d'un buisson de coudriers, s'élança un serpent qui, avant que je pusse me garer, s'enroula sur une de mes jambes et me mordit à la cheville. Je vis bondir la jeune fille, courir à la maison, en revenir avec une *donita* (2) qu'elle remplit à un minuscule ruisselet, en contre-bas de la cour.

Dans cette eau « *non entamée* », elle jeta des

(1) Superstition populaire.
(2) Broc en bois.

bourgeons des noisetiers voisins, puis, armée d'une baguette des mêmes arbustes, avec laquelle elle traçait en l'air des courbes mystérieuses, elle prononça des paroles magiques; enfin elle lava avec cette eau la partie mordue.

L'auteur du méfait était une vulgaire et inoffensive couleuvre, mais je me gardai bien de détromper Ilinca sur l'effet mortel de la morsure et l'immédiate efficacité de sa formule d'incantation. Elle paraissait si heureuse de mettre en pratique, pour moi, sa science guérisseuse!

— Tu n'as rien à craindre maintenant. Ça sera un peu enflé, et puis ça se passera.

Ce disant, son frais visage s'éclaira d'un tendre sourire.

— Tu sais, ajouta-t-elle gravement, le noisetier est excellent pour beaucoup de choses. Ainsi, avec une baguette de noisetier qui a poussé en un an, je puis chasser les nuages, pourvu qu'avec cette verge, j'aie frappé un serpent qui était en train de sucer le sang à une grenouille. Pour que les nuages obéissent, il faut de plus que le serpent et la grenouille continuent à vivre en bonne santé.

— Et tu as déjà essayé?

— Pas encore, il m'a toujours manqué le serpent suçant la grenouille.

Le lendemain, la jeune fille atteignit ses seize ans; je la vis qui parcourait les prés, non encore fauchés. Elle s'arrêtait, de temps en temps, et examinait certaines fleurs hautes sur tige que je reconnus être des bouillons-blancs.

— Que fais-tu là?

— Je suis très occupée...

— Vraiment! et à quoi donc, mon Dieu?

— J'examine tous ces bouillons-blancs pour m'assurer s'ils sauront faire leur devoir de cierges du Seigneur (1), au grand jour.

— Quel grand jour?

— Celui de mon mariage, murmura Ilinca en baissant les yeux.

— Et avec qui donc, s'il te plaît?

— Avec le Caraïman, pardine! jeta la jeune fille et, éclatant de rire, elle s'enfuit.

Drôle de petite personne! Elle commençait à m'intéresser. Candide et coquette, naïve et maligne, impétueuse et retenue, elle était la contradiction faite femme. Femme en effet, et belle; grande, élancée, son visage aux traits accentués, mais très réguliers, était éclairé par les flammes de deux grands yeux noirs, d'une étrange profondeur.

(1) Le bouillon-blanc s'appelle en roumain, *Luminarica Domnului*, la petite lumière du Seigneur.

Son ignorance me choqua; je lui proposai de lui donner quelque instruction, elle accepta avec empressement.

J'ai gardé un doux souvenir de ces soirées passées dans la chaumière de la vieille Salomé, à enseigner la lecture, l'écriture et le calcul à Ilinca. Ce fut une élève zélée et attentionnée pour son maître.

La curiosité qu'avait éveillée en moi cette jeune fille se transformait peu à peu en affection.

Elle, de son côté, me témoignait une amitié nuancée de respect. Elle ne me tutoyait plus.

Notre entente était complète en ce qui concernait les fleurs. Moi, je raisonnais sur les charmes de ces sourires de la terre, elle les aimait naturellement, sans réflexion; elle s'en parait, leur attribuait mille vertus, leur prêtait à chacune des figures différentes et des rôles qui en faisaient des êtres de légendes. Un jour elle m'apporta une fiole pleine de l'eau qu'elle avait recueillie, goutte à goutte, dans les petites cuvettes formées par les feuilles des chardons. Elle avait disputé cette eau aux oiseaux.

— C'est, dit-elle en manière d'explication, souverain pour les maux d'yeux et, surtout, cela

a le pouvoir d'embellir *davantage* celui qui s'en lave le visage.

— Eh bien! mais humecte tes yeux avec, ils deviendront plus beaux...

— A quoi bon, répondit-elle, tout en poussant un très profond soupir.

Cin' me védé
Nu me crédé (1).

— Pourtant, il y a un certain jeune berger de la vallée d'Azuga que tes beaux yeux, me semble-t-il, attirent dans ces parages.

— Vous vous moquez de moi, vous êtes bien méchant! répliqua-t-elle en me lançant un regard indigné; elle me tourna le dos et s'en alla.

Pendant quelques jours, je ne la rencontrai pas; elle m'évitait.

Enfin, je la croisai sur le sentier qui, de la Trestia, conduit à la vallée Fétéi.

Elle était toute courbée sous une grosse charge de bois mort. Je l'arrêtai, l'obligeai à s'asseoir sur un talus et lui dit :

— Eh bien! on est toujours fâchée?

— Qui ça fâchée, moi? Dieu préserve!

(1) Qui me voi
Point ne me cro !

— Qu'est-ce que ce chardon que tu as planté dans tes cheveux?

— C'est une belle fleur.

— Oh! oh! fis-je avec un air de doute.

— C'est une belle fleur, insista-t-elle; elle a un peu l'air méchant, mais combien de personnes ont l'air bon et font de la peine...

— Aux petites filles, n'est-ce pas? Tu penses encore à ma plaisanterie de l'autre jour? Allons, donne-moi ta patte et renouons notre amitié.

Elle me donna sa main, que je gardai un instant; elle tremblait légèrement.

— Et comment l'appelles-tu, cette belle fleur?

— C'est « le tamis des fées » .

— Joli nom... Il doit avoir une histoire, ce tamis; veux-tu me la raconter?

— Je ne sais si je dois, car si vous vous moquez, la reine des fées pourrait vous punir, répondit-elle malicieusement.

— J'ai le plus grand respect pour ces dames les fées et pour leur reine surtout.

— Eh bien, voilà : Les fées de notre pays se réunissaient autrefois, tous les automnes, en un endroit que je ne saurais vous montrer, mais qui pourrait bien être la clairière aux Aulnes, dans la vallée du Cerf. Là, sous la garde de leur reine,

elles tamisaient à travers ce chardon les pensées des hommes. Il y en avait de bonnes et de mauvaises; les bonnes seules passaient.

— Et qu'arrivait-il?

— Il arrivait que les bonnes pensées formaient des tas bien petits, bien petits, tandis que les mauvaises s'amassaient en monceaux, et les monceaux devenaient meules, et les meules grossissaient et prenaient des airs de petites montagnes, puis les petites montagnes finissaient par faire de grandes montagnes. Voyez-vous ces pics de nos Bucégi, qui trouent le ciel? Ils sont faits des méchantes pensées des hommes.

— Et les bonnes pensées, que sont-elles devenues?

— Les bonnes, elles ont fait la guerre aux mauvaises, et malgré leur petit nombre, elles ont vaincu, puisque la bonté est toujours plus forte que la méchanceté. Et elles ont recouvert leurs ennemies!

— Comment cela?

— Vous ne les voyez donc pas, partout, tout autour de nous : les arbres, les fleurs et tout là-haut, l'herbe des *plaiuri*... (1)

(1) Hautes chaumes.

— C'est vrai, pensai-je. Il y a échange perpétuel de bonnes pensées entre les sommets et les vallées... Et mes bonnes pensées où sont-elles, fillette?

— Ne les connaissez-vous pas? Qui nous a sauvées des griffes de l'ours, grand'mère et moi? Qui a appris « le livre (1) » à une pauvre petite paysanne? Qui est l'ami secourable des bergers et des paysans?

Ilinca était en proie à une émotion qui me gagnait. Une mauvaise honte me raidit et je ne trouvai que cette réplique :

— J'en ai de mauvaises aussi.

— Celles-là je ne vous les dirai pas. Vous en avez toujours une...

— Laquelle donc ?

— Celle de tourmenter ceux qui vous veulent du bien.

Là-dessus, voilà mon Ilinca qui se sauve comme une voleuse, avec sa charge de bois.

Je restai sur place, tout pensif. Décidément, il se passait quelque chose d'insolite dans le cœur de cette enfant. Je n'osais sonder le mien.

Pourquoi cette petite paysanne me troublait?

(1) Expression roumaine pour : instruction.

Longtemps je demeurai là, plongé dans mes réflexions... Je me dirigeais vers mon habitation, lorsque, à l'entrée de la vallée du Cerf, je m'entendis appeler. La mère Salomé me faisait signe d'aller à elle.

— Jean, mon fils, quel malheur!

— Quoi donc, mère Salomé, demandai-je horriblement inquiet, Ilinca?

— Ilinca est rentrée avec son bois; il ne s'agit pas d'elle, mais de mon pauvre neveu *Nica,* le fils de ma sœur *Balasa,* qui demeure à Bréaza.

— Que lui est-il arrivé?

— Je viens d'apprendre de Constantin, le transporteur, que les gens du *Cazanit* (1), sont arrivés à Bréaza. Les pruniers n'ont pas donné depuis deux ans, pas de *tuica!* Les paysans ne peuvent payer l'impôt. Le fermier du cazanit est un grec enrichi par l'usure et le vol, un sans-cœur qui sait enlever dix peaux sur un pauvre homme. Il a demandé l'aide du préfet, pour se faire payer par la force. Oh! Jean, Jean, quelles

(1) Impôt sur l'eau-de-vie de prunes (*tuica*). Ce fut un des nombreux impôts que les princes, dans leur fertile imagination, inventaient pour extorquer le plus d'argent possible aux habitants des Principautés danubiennes.

horribles choses (1) vont se passer à Bréaza. Je crains pour la vie de mon neveu.

— Mère Salomé, je te baise les mains et m'en vais tout droit à Bréaza. Nica paiera.

— Comment fera-t-il pour payer, s'il n'a pas le sou?

— J'en fais mon affaire, il ne sera pas touché à un seul de ses cheveux.

— Que Dieu t'entende mon fils, ce sera une grande charité de ta part.

J'allai tout droit dans la vallée Urlatoréï, et je puisai largement dans la cassette du trésor.

Grâce à cet or, il ne se passa pas cette fois-ci d'atrocités à Bréaza. *Nica al Batasei* (2) et les plus besogneux du village eurent de quoi satisfaire la rapacité du grec.

A mon retour, je trouvai le sentier qui aboutissait à ma porte tout couvert de fleurs de *mélilot.*

(1) La plus inoffensive des tortures imposées au débiteur qui se trouvait dans l'impossibilité de payer, était la question de l'*ardeï* (piment rouge). On enfermait le misérable dans sa chaumière, on bouchait toutes les ouvertures, ainsi que celle de la cheminée avec du foin mouillé, on y mettait un réchaud allumé couvert de piment. Lorsque la victime criait grâce et qu'on lui ouvrait, tous ces sbires de l'impôt se pâmaient de rire à la voir les yeux hors de la tête et rouges de sang, la poitrine haletante, le visage violet. (Voir à ce sujet : VAILLANT, *la Romanie*.)

(2) Nicolas à la Blanche (fils de Blanche).

Les suppositions que je fis sur la personne, qui devait être passée par là, ne s'égarèrent pas trop loin.

Je demandai, peu de jours après, l'explication du symbole à Salomé qui me dit, sentencieusement :

— Si tu trouves, sur le chemin de ta maison, du mélilot répandu, c'est qu'il y a un cœur qui voudrait vivre des battements du tien.

C'était transparent, mais cela devint tout à fait clair l'été suivant.

Par un bel après-midi, j'étais descendu au pied du Diham, et, accablé par la chaleur, je m'étais allongé derrière un buisson de sureau à grappes rouges. Ma rêverie fut interrompue par le bruit des pas d'Ilinca qui arrivait, sautant de bloc en bloc, pour traverser le torrent du Cerf. Elle s'arrêta, examina, l'air pensif, la côte du Diham puis cueillit des pissenlits. Elle soufflait sur les aigrettes et chantait, tout doucement, une mélopée de son invention :

Petites âmes ailées
Portez mes pensées.
Allez en troupe, allez en nombre
Que mon bien-aimé vous écoute.
Allez par centaines, par mille
Papillons de pissenlit !

Portez le désir de la jeune fille
Parmi les épicéas géants
Et que ce Diham apprenne
Que je n'ai plus de repos.

Elle recommença le manège plusieurs fois, puis jetant un dernier long regard à la montagne, elle s'en alla d'un pas lent et comme à regret.

Ainsi donc plus de doute, la petite Hélène m'aimait. Et moi-même, est-ce que...? Mais cela me paraissait tellement extravagant... Et... cependant...

Le lendemain, je passais devant la maison de Salomé ; la bonne vieille était sur le pas de sa porte, elle m'appela.

— Vous ne savez pas ce qui est arrivé cette nuit à Intré-Prahové?

— Ma foi, non...

— Des brigands ont forcé la porte de l'auberge et ont dévalisé les voyageurs. Ils ont dû faire un beau butin, puisqu'il était arrivé hier soir, à l'auberge, le grand *Vistier* (1) qui allait à l'étranger, suivi de vingt chevaux tout chargés.

— Oh ! oh ! Le grand Vistier, dépouillé par les voleurs, c'est grave. On va dépêcher le guet à leurs trousses.

(1) Ministre des finances.

— C'est bien fâcheux que ces lieux si tranquilles, jadis, servent maintenant, d'abri aux voleurs.

— Mère Salomé, je suis certain que ce sont des *haïducs* dont de pauvres gens, comme nous, n'ont rien à craindre. N'empêche qu'il faudra que j'ouvre l'œil et pour vous et pour moi.

Les haïducs ne tardèrent pas à me donner de leurs nouvelles.

Dans l'après-midi du même jour, j'étais dans mon atelier, très paisiblement occupé à ranger, dans des boîtes, des fleurs que j'avais cueillies, pour en faire des tisanes et des baumes, lorsque la porte de la véranda s'ouvrit avec fracas et une troupe d'hommes fit irruption dans l'atelier.

Ils avaient des mines peu rassurantes et étaient armés jusqu'aux dents.

Je n'avais qu'un bond à faire pour décrocher mon fusil qui pendait au mur, mais je n'eus pas le temps de m'en saisir, car deux de ces hommes me barrèrent le passage.

— Que me voulez-vous? criai-je, furieux.

— Nous voulons ton or, déclara celui qui les conduisait, une espèce de géant, aux traits féroces.

— Quel or?

— Celui que tu as amassé...

— Vous êtes fous ? Quel or voulez-vous trouver chez un simple paysan comme moi ?

— Tu mens, tu n'es pas un paysan, nous le savons bien, où caches-tu ton or ?

— Cherchez et si vous en trouvez, vous m'en donnerez aussi, cela me fera plaisir...

— Assez de plaisanterie, tu vas nous montrer de suite ta cachette, ou sinon, je te brûle la cervelle avec le pistolet que voici. Je te donne le temps de réciter trois *pater noster* pour te décider.

J'étais dans une position très peu enviable. Que faire ? Je décidai de ruser.

— Allons, le temps que je t'ai accordé pour réfléchir est passé. Encore une fois, veux-tu nous montrer ta fortune ?

— Écoute, répondis-je...

Soudain, coup de théâtre. Deux nouveaux arrivants se précipitent dans la chambre. D'abord Ilinca qui entre en coup de vent et se jette sur moi en un geste de défense.

Dans la bousculade, le pistolet, braqué sur moi, part et blesse la jeune fille qui tombe dans mes bras.

Celui qui suit Ilinca je le reconnais immédiatement : c'est Nica al Balaseï. Il est au comble de

la fureur, il apostrophe les envahisseurs de ma maison.

— Arrière, misérables, lâches, vils pourceaux ! Comment avez-vous osé attaquer cet *homme du bon Dieu* sans mon ordre ? Nous sommes des haïducs, entendez-vous, nous ne sommes pas des brigands, nous n'en voulons qu'aux sangsues boïeresques et les chrétiens humbles et pauvres n'ont rien à redouter de nous. Savez-vous, triples brutes, qui vous alliez lâchement assassiner ? Cet homme, qui est la charité même, est mon bienfaiteur, cet homme je l'aime...

Frère, pardonne-leur, pardonne-moi, ajouta Nica, en s'agenouillant à côté de moi.

Pendant que Nica invectivait ses hommes, mon cœur battant à se rompre, j'avais constaté que la balle n'avait fait que traverser les chairs du bras gauche d'Ilinca.

— Dieu soit loué, m'écriai-je, en guise de réponse à l'adjuration de Nica, la petite n'est blessée qu'au bras et pas gravement...

— Ma pauvre nièce, ma pauvre Ilinca !

— Ce ne sera rien, j'ai de quoi la panser et je vais préparer un certain baume de mon invention qui guérira vite la plaie.

— Oh ! comme j'ai eu peur, murmura la jeune fille en ouvrant les yeux.

— Tu as vu passer la mort ?

— Non, j'ai eu peur pour vous, murmura-t-elle en me regardant avec une tendresse infinie, et elle reperdit connaissance...

— M'expliqueras-tu, demandai-je à Nica, lorsque les haïducs furent éloignés, comment, de paysan *tuicar* (1), te voilà devenu haïduc !

— C'est bien simple. Grâce à votre inattendu secours l'an passé, je pus payer l'impôt sur la tuïca et ne fus point inquiété. Cette année-ci, lorsque je m'aperçus que les fleurs des pruniers avaient été brûlées par un soleil de feu, suivant une gelée blanche et que, de nouveau, je ne pourrais satisfaire les bourreaux du cazanit, je ne m'attardai pas aux lamentations ; je mis le feu au verger et, en compagnie de quelques voisins désespérés comme moi, je me jetai dans la forêt, décidé à faire une guerre sans merci à toutes les bêtes féroces à visages d'homme qui, pour s'engraisser, enlèvent des lambeaux de chair vivante au pauvre monde...

Le lendemain, une petite troupe composée de

(1) Fabricant d'eau-de-vie de prunes.

gardes du monastère de Sinaïa et de *plaësi* du département, arrivait à Busteni, sous le commandement d'un capitaine, pour capturer les haïducs. Mais, dans la nuit, Nica et ses hommes, sur mes instances, avaient quitté, pour toujours, les Bucégi. Ilinca qui ne savait comment prouver à son oncle sa reconnaissance de ce qu'il m'avait sauvé la vie en arrivant à temps pour empêcher mon assassinat, lui promit de lui procurer la fameuse *Iarba férélor,* l'herbe aux fers, grâce à laquelle il pourrait ouvrir toutes les serrures et briser toutes les chaînes (1).

Les jours suivants, je soignai la jeune fille que j'avais installée dans l'atelier, sous la garde de sa grand'mère.

(1) C'est une asclépiadée : le *Vincetoxicum officinale*, vulgairement appelée le *dompte-venin;* cette plante, loin de dompter le venin, comme le semble indiquer son nom, est, au contraire, vénéneuse En France, elle est réputée, parmi les gens de la campagne, comme remède contre l'hydropisie, les affections de la peau, les scrofules et les morsures des serpents. Dans les pays roumains, du temps des haïducs, le peuple attribuait à cette plante la vertu d'ouvrir toutes les serrures, de briser tous les fers. Les haïducs la portaient à la ceinture ou au petit doigt de la main gauche. — Pour la trouver, il suffisait, dans la nuit de la Saint-Jean, à minuit, de traîner dans l'herbe un cadenas attaché à une ficelle. Le cadenas s'ouvrait aussitôt que l'herbe aux fers se trouvait dans son voisinage. Il est bon de savoir que le hérisson porte, dans la même nuit de la Saint-Jean, cette plante dans son terrier où on peut la prendre.

Le jour où je déclarai qu'Ilinca pouvait rentrer chez elle, puisque la fièvre était passée et la plaie se refermait, la mère Salomé me prit à part et me dit :

— Tu sais qu'Ilinca ne pense pas du tout sortir de ta maison.

— Qu'elle y reste, autant que vous le jugerez bon vous-même, répondis-je. Il se pourrait, en effet, que la plaie se rouvrit...

— Grand enfant, qui ne veut pas comprendre, qui ne veut ni entendre, ni voir... Allons, il faut que je te dise les choses sans détours ; ma petite-fille brûle d'amour pour toi !

— Vous voulez plaisanter, mère Salomé !

— Je ne plaisante pas du tout. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me suis aperçue de la chose. Sais-tu qu'elle n'a jamais voulu aller au hameau d'Izvor, pour danser la *hora* avec les jouvenceaux de son âge ! Comprends-tu qu'elle n'avait pas d'autre idée que de se trouver sur ton chemin ? Et Jean par-ci, et Jean par-là, et où est-il ? et que fait-il ? pourvu qu'il n'ait pas rencontré d'ours à la chasse, et patati et patata... Oui va, fais des yeux ronds... ensorceleur !

— Mais, mère Salomé, je vous assure que je n'ai rien fait...

— Suffit ! Maintenant, tu sais ce qu'il te reste à faire.

— Quoi donc?

— L'épouser, pardine !

J'eus beau lui opposer que j'avais le double d'âge de la jeune fille. Elle ne voulut rien entendre, et d'ailleurs, elle s'était vite aperçue que je plaidais très mal contre ce mariage...

VII

Au cœur de l'été de 1816, j'épousai Ilinca.

Un prêtre du petit monastère de *Lespezi* vint bénir notre union. La cérémonie eut lieu dans notre jardin, parmi les pavots et les glaïeuls ; pendant l'office, j'élevai une action de grâces à ces Bucégi, au milieu desquels j'avais connu la paix et qui me promettaient encore une félicité à nulle autre comparable.

Je fus heureux, en effet, en compagnie de ta mère et je fus charmé de retrouver, en elle, toutes les qualités et tous les défauts de cette race roumaine qui s'était gardée pure dans le paysan : une intelligence très vive, apte à s'assimiler toute notion à laquelle s'opposait, souvent, une nonchalance de pensée bien orientale, une propension à des actes héroïques diminuée par une espèce de fatalisme aboutissant à un dangereux marasme ; de la dignité et de la charité, de la douceur qu'altéraient, parfois, des accès d'une

colère qui chez un homme devaient être d'une violence inouïe.

Le côté artistique de cette nature, aux manifestations si diverses, se révélait en ces broderies roumaines merveilleuses de dessins d'un bon goût et d'une harmonie idéale qu'elle composait, ou dans ces poésies et contes populaires qu'elle répétait ou imaginait, si riches en images gracieuses, en symboles d'une philosophie très ancienne, fertiles en péripéties, pleins d'esprit à l'occasion.

Cinq ans après notre union, en 1821, nous eûmes un fils, qu'en souvenir de l'ermite du Diham j'appelai André.

J'eus la douleur de perdre ta mère quelque temps après ta naissance.

La vieille Salomé vivait encore heureusement et ce fut elle qui te soigna.

Je fus bientôt, de nouveau, seul, mais j'avais une tâche à laquelle je ne devais pas faillir : celle d'élever mon fils.

Je t'enseignai ce que je savais moi-même.

Tu es arrivé, grâce à mes leçons, à t'exprimer, en français, aussi convenablement qu'en roumain.

Je t'appris quelques pages de l'histoire de ces Roumains que je chérissais ; j'y ajoutai des notions

de sciences naturelles, d'un grand secours dans la vie pratique. Je tâchai de te faire comprendre les beautés des trésors, que la nature offre, si libéralement, aux hommes.

Et, par-dessus tout, j'espère avoir fait de toi *un homme...*

En 1828, nouvelle occupation russe, nouvelles souffrances pour le pays et pour ses malheureux habitants.

Tous les maux s'abattirent sur les Provinces danubiennes : la peste qui s'y était implantée, depuis la précédente occupation, reprit avec une intensité inouïe. Les maladies firent de grands ravages parmi le bétail.

La récolte fut nulle par suite d'un printemps inclément et à cause des dévastations des sauterelles.

Les abus sans nombre des fonctionnaires, les exactions et cruautés de l'armée envahisseuse, furent autant de plaies qui s'ajoutèrent à ces fléaux.

Le choléra entra, lui aussi, en scène. Bientôt il exerça ses ravages jusqu'au pied des Carpathes. Je partis à *Comarnic* (1), pour y soigner les cholé-

(1) Gros village à 25 kilomètres au sud de Busteni.

riques. Je ne ménageai pas mes forces pour remplir la tâche d'infirmier que je m'étais imposée, et j'y dépensai les derniers ducats du trésor pour le soulagement de beaucoup de pauvres gens.

J'eus l'occasion de me rendre, plusieurs fois a *Ploësti* (1). Dans ce trajet, d'affreux tableaux se présentèrent à ma vue.

Je n'oublierai jamais ces malheureux paysans qui, réquisitionnés par les Cosaques, s'étaient couchés sur la neige glacée, à côté de leurs bœufs pantelants, attendant une mort libératrice, plutôt que de prolonger une vie, où il n'y avait plus pour eux que la faim et le knout. Il me revint alors en mémoire ces lignes des *Caractères* de La Bruyère :

« L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés par le soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds ils montrent une face humaine ; et en effet, ils sont des humains.

Ils se retirent la nuit dans les tanières, où ils

(1) Chef-lieu du département de *Prahova*, dont fait partie l'arrondissement du même nom.

vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres humains la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

Grand moraliste, quelles expressions aurais-tu trouvées pour dépeindre l'état d'asservissement abject du paysan roumain, au commencement du dix-neuvième siècle ? Non, on ne leur permettait pas de manger de ce pain pour lequel ils travaillaient si durement la terre ; non, ils n'avaient pas le droit de se terrer dans leurs tanières, pour manger du pain, mais ils erraient, à travers les forêts, eux, leurs femmes et leurs enfants, dévorant, pour apaiser une faim atroce, les écorces des arbres... (1).

Enfin, en 1834, les Russes se retirèrent et le pays commença à respirer, se réveillant d'un épouvantable cauchemar.

Je repris ma vie tranquille et pus me vouer, entièrement, à ton éducation.

Tu pris ta part de mes travaux de montagnard et devins un adroit et hardi compagnon de chasse.

Te rappelles-tu cette exploitation forestière des

(1) Historique.

montagnes de Prédéal dont l'organisation et la direction me furent confiées par leur propriétaire?

Je rassemblai mes souvenirs de Vosgien pour faire une installation à l'image de celles des Vosges.

Avec quel amour j'y travaillai !

Je fis construire un « jilip (1) » et aussi un chemin de *schlittage* (2).

Pour ces différents travaux, on avait amené des paysannes et des paysans des villages de Transylvanie voisins de la frontière.

Pendant plus d'un an les côtes et les vallées de Prédéal retentirent des cris de ces joyeux travailleurs de la forêt.

Sur la petite rivière de *Prahovita,* j'avais installé une belle scierie qui marchait, sans relâche. Souvent, pendant que le bois gémissait et que la scie grinçait, je me surprenais chantant, en patois vosgien, le chant du ségar :

(1) Espèce de canal en madriers posés suivant la pente d'une côte et par lequel on fait glisser, jusque dans la vallée, les billes de sapin ou de hêtre. C'est ce qu'on pourrait appeler *dévaloir.*

(2) Employé dans les Vosges. Éclaircie pratiquée dans le sens des pentes ; on y fixe des traverses sur lesquelles les *schlitteurs* font glisser des trains de bois sur une espèce de traîneau : la *schlitte.*

Hé! bé segar, évo lé ségue blanche
Que danse et rlu poua l'aur de to molin
Que vu te fâr évo toutot' cé pianche
De si bé bo de châne o de sépin? (1).

Puis, je chantais à tue-tête le refrain cadencé, accompagné par le scieur qui l'avait appris très vite :

Oh! ségue, ségue, ségue, pri bé Déye,
Oh! ségue, ségue, ségue, bé segar,
Oh! ségue, ségue, ségue, ha! trédeye,
Oh! ségue, ségue, ségue, Déy te gar! (2).

Comme un écho répondait les oooo! rup! oooo! rup! poussés par l'un des hommes qui, levier en main, commandait aux compagnons le mouvement d'ensemble par lequel les troncs étaient dirigés vers le dévaloir prochain, et aussi le chœur des voix fraîches des jeunes filles qui, armées de leurs « écorçoirs », enlevaient, aux arbres abattus, leur écorce (3).

(1) Hé! beau ségar (scieur), avec ta scie blanche
Qui danse et reluit par l'eau de ton moulin,
Que veux-tu faire avec toutes ces planches
De si beau bois de chêne ou de sapin?

(2) Oh! scie, scie, scie, prie bien Dieu,
Oh! scie, scie, scie, beau ségar,
Oh! scie, scie, scie, ho! travaille,
Oh! scie, scie, scie, Dieu te garde!

(3) Les paroles roumaines de ce chant naïf sont pleines d'onomatopées imitant le bruit de l'écorce qui se fendille, impossibles à rendre en français.

Malheureusement, faute d'argent et de débouché suffisant, ce travail ne dura que dix-huit mois. Quel dommage! J'avais pris mon rôle si à cœur, je me trouvais si bien dans mon élément!...

VIII

L'été de 1839 fut marqué par un événement qui mérite d'être raconté : la rencontre d'un compatriote!

La matinée de ce beau jour d'été je l'avais consacrée à une promenade, errante, à travers les sentes des bois de coudriers qui entourent le charmant « skit » (petit monastère) de *Lespézi*, qui, coquettement, s'agrippait au flanc est de la montagne de Plesuva; puis je descendis cette côte, traversai la Prahova et suivis le chemin qui déroulait ses anneaux sur le versant du Floriu, se dirigeant au nord vers le hameau de Posada, toute petite agglomération de chaumières serrées autour de la douane et de l'auberge.

Ce nom de Posada, auquel je n'avais prêté jusqu'à ce jour, aucune attention, me frappa à ce moment.

Ce vocable espagnol désignant une auberge qui

tombait des Pyrénées au pied des Bucégi, me rappela l'Espagne et sa voisine la France.

La France, mon pays, dont je n'avais plus vu les horizons depuis quarante et tant d'années! Il existait en Occident, un beau et riche pays, dont volontairement j'ignorais les destinées! J'avais abandonné, sans esprit de retour, ce pays et j'avais renoncé à parler avec d'autres que mon fils, cette langue, dont trois qualités : clarté latine, élégance attique, esprit gaulois, faisaient la plus scientifique, la plus artistique et la plus spirituelle des langues de l'univers.

J'avais atteint Posada et du plus profond de mon âme endolorie je murmurai : France ! France! et mes paupières furent humides...

A ma gauche béaient les gouffres au fond desquels la Prahova roulait ses flots écumants, à ma droite les prés fleuris du Floriu se revêtaient de pourpre, se paraient d'azur et d'or. Au fond, au nord, les derniers pics de la chaîne des Bucégi barraient la trouée de la rivière.

Je me retournai.

Les derniers contreforts des chaînes détachées des Carpathes couraient vers le sud, s'abaissant graduellement. A droite, sommeillait, sous le soleil du midi, le plateau de Bréaza, tout en prés

et vergers souriants. Au-dessous, la Prahova s'échappant enfin des sombres défilés, se répandait dans un lit très large, tel le Danube, formant d'innombrables méandres et baignant des îlots de verdure où le saule et le peuplier argenté se mêlaient fraternellement aux tamaris.

Quel spectacle inoubliable! que de beautés épandues sur ce pays...

Eh bien ! non, non, je ne regrettais rien ! J'avais trouvé, dans ces lieux sauvages et magnifiques, de braves gens, une hospitalité simple et cordiale, une douceur de vivre, une sérénité de l'âme ineffables. Non! tout me conviait à aimer tendrement ces montagnes, ce pays et ce peuple roumains...

— Eh ! bonjour, M. Jean, quel bon vent vous amène chez nous?

D'une voix claire, fraîche, Anca (1), l'hôtesse de « l'ospetarie » de Posada, me tirait de la rêverie dans laquelle j'étais plongé.

Quelle gracieuse apparition ! N'était-ce pas une de ces grandes dames, que j'avais approchées lors de mon premier séjour à Paris qui, pour se divertir, se déguisaient en villageoises?

(1) Diminutif d'Anna.

Mais cette jeune femme, si sémillante, parlait sans aucune afféterie, tout en gardant dans ses allures de la réserve.

Je m'apprêtais à répondre à son amical bonjour, lorsqu'une fanfare éclata sur la côte du Floriu.

Pour le coup, je crus être le jouet d'une hallucination. C'était les sonneries d'une chasse à courre... Quoique cela fût exécuté gauchement, ou que l'instrument ne correspondît pas à ce qu'on voulait tirer de lui, je reconnus les sonneries du réveil des chasseurs, de l'hallali et des honneurs du pied.

Je restai là, pétrifié ; devant mes yeux défilaient les scènes des grandes chasses à courre, que le supérieur du monastère de Tartainx organisait chaque année et qui avaient fait les délices de mon adolescence. Je rajeunissais d'un demi-siècle.

Anca se chargea de me tirer de mon extaxe en m'expliquant :

— C'est un boïer étranger qui est arrivé hier à Comarnic et qui est monté sur le Floriu. Ce doit être lui qui joue du *bucium*.

Au même moment, à un tournant du sentier qui s'enroulait sur la côte du Floriu, apparurent trois hommes : celui qui marchait en tête était

habillé à l'occidentale, les autres, deux paysans, suivaient, l'un portant un bissac, le dernier tenant sur l'épaule un interminable *bucium* (1).

Je m'étais ressaisi ; je criai de toutes mes forces : Tayaut, tayaut ! et j'ajoutai : On voit le cerf par corps ! Le boïer étranger s'arrêta, extrêmement surpris d'entendre prononcer en français une phrase de vénerie par la bouche d'un homme, dont le costume, plutôt paysan, le déconcertait. Je ne lui laissai pas le temps d'une longue réflexion et, m'approchant, je lui demandai, en français :

— Monsieur est Français ?

Il me répondit, avec une surprise non dissimulée.

— Oui... monsieur.

Il hésitait à m'appeler monsieur !

— Moi aussi je suis Français.

— Eh bien ! voilà une rencontre qu'on peut qualifier d'extraordinaire, s'exclama-t-il.

(1) C'est le *buccin*, cor des Carpathes, instrument employé par les bergers ; c'est un tube en bois d'érable ou de tilleul qui va en s'évasant, il est légèrement courbé à l'extrémité opposée à celle où l'on souffle. Sa longueur peut être de 2 jusqu'à 3 mètres. Il est couvert d'écorce de cerisier fortement attachée tout le long du tube. On peut en tirer des sons d'une extraordinaire intensité, très agréables à entendre de loin.

C'est ainsi que je fis la connaissance de Vaillant (1), du Français qui avait mis les lumières de son savoir, et les battements de son cœur au service de la renaissance des Principautés roumaines.

Quelle indicible émotion je ressentis d'entendre, après tant d'années, parler français par un compatriote; c'était une douce musique qui me pénétrait tout entier! Quelle bonne causerie nous fîmes

(1) Voici quelques notes sur Vaillant : Il est né au commencement du dix-neuvième siècle, mort à Paris en 1886. En 1829, appelé par le ban Filipescu, ministre des écoles, on lui confia la direction du collège Saint-Sava, à Bucarest, tâche dont il s'acquitta supérieurement. Il publiait, en même temps, des travaux littéraires qui aidèrent au mouvement littéraire du pays. Mais la Russie voyait d'un mauvais œil le mouvement de régénération des Roumains et l'esprit de libéralisme dont Vaillant était un représentant de valeur. Le consul russe obtint du prince régnant qu'on retirât à Vaillant la direction du collège Saint-Sava. — Vaillant fonda alors un pensionnat à Bucarest, tout en continuant ses études sur les Roumains. Expulsé plus tard, Vaillant passa le reste de sa vie à Paris. Ce fut un philoroumain de la première heure, un homme de cœur qui aima les Roumains et se dévoua entièrement à l'œuvre de leur régénération. Sa principale œuvre littéraire fut celle qu'il consacra aux Roumains et dont voici le titre : « *La Romanie* ou histoire, langue, littérature, orographie, statistique des peuples de la langue d'or, Ardéaliens, Valaques et Moldaves résumés sous le nom de Romans. » Trois tomes, Paris, 1844. Dans le troisième tome, il décrit, dans le chapitre « Orographie », ses excursions à travers les montagnes de la Valachie. *Vaillant est, selon toutes probabilités, le premier carpathiste, le premier touriste qui fit l'ascension des Bucégi.*

sur la véranda de l'auberge où Anca nous fit servir un excellent déjeuner...

Je racontai à Vaillant ma vie, il m'écouta avec un intérêt toujours croissant et me déclara qu'elle était propre à fournir plusieurs chapitres d'un roman.

Comme je lui parlais du « skit de Lespézi », que j'avais visité dans la matinée, il me pria de l'y conduire, ce que je fis aussitôt levés de table.

Arrivés au gué de la Prahova qu'il fallait traverser, je m'apprêtais à guider Vaillant sur les nombreuses passerelles disposées irrégulièrement, mais il s'arrêta pour regarder le tableau qui s'offrait au regard, dans le sud.

— Comment s'appellent ces côtes dénudées?

— Ce sont les *Doamnele, Cernica, Comarnic*. Le tableau n'est pas beau, mais il est intéressant, n'est-ce pas?

— Il est plus qu'intéressant, il est *symbolique*. Sont-elles assez désolées, ces côtes, dans leur nudité! Voyez ces ravins innombrables que les torrents ont creusés, zébrant les flancs de ces versants d'autant de rides sinueuses, de crevasses traîtresses; toute végétation a été enlevée, par la force des eaux ; à peine s'il y pousse de-ci, de-là, quelques maigres ronces.

— Ces pentes désolées exhalent de la tristesse…

Oui, c'est la nudité affreuse de la nature malade, là est le symbole. Ces côtes misérables figurent la terre roumaine ravagée par les barbares russes, turcs, tatars, hongrois, polonais qui, à tour de rôle, l'ont mise à feu et à sang.

— Pauvre pays ! malheureux peuple !

— Mais sachez, mon ami, que le livre du Destin porte gravés, pour ce pays et ce peuple, des jours meilleurs, de beaux jours. Voyez-vous dans les voisinages de ces coteaux nus, les prés fleuris du Floriu, le mont bien nommé, qui évoque l'abondance et, plus haut, ces impénétrables forêts de hêtres et de sapins qui représentent la richesse ? C'est une terre bénie de Dieu que la terre roumaine ! Sur la lisière, apercevez-vous ces jeunes arbres, frêles, mais pleins de sève, et qui semblent avancer en troupe hardie, pour prendre possession de ces pentes arides, afin de les recouvrir de végétation, les fixer et endiguer les torrents dévastateurs ? Oui, il y a une génération nouvelle qui s'élève dans ce pays, à qui il sera donné d'accomplir la plus belle des tâches : le réveil d'une race ! Et d'ici moins d'un demi-siècle, ce pays sera libre de conduire ses destinées et il se fera respecter des

barbares de Moscou, de Bude et de Constantinople.

J'écoutais religieusement la voix inspirée de mon compagnon qui prophétisait. Et, pour employer une expression du pays, « mon cœur grandissait » de contentement, car, moi aussi, j'avais une foi entière en la vitalité de la race roumaine.

Pendant que nous nous promenions, quelques minutes plus tard, parmi les noisetiers de Lespézi, je racontai à Vaillant le rêve que j'avais eu la nuit précédente.

Je me trouvais dans cette vallée de la Prahova, que je ne reconnaissais presque plus ! Ses flots ne se contentaient plus de mettre en mouvement quelques minuscules scieries, mais actionnaient de puissantes machines, engendrant de la force et de la lumière. Ses côtes ne portaient plus seulement de pauvres chaumières tapies dans les creux, ou se cachant, peureusement, derrière des bouquets d'arbres ; mais elles se paraient de magnifiques châteaux. Ses forêts n'abritaient plus des bandits détrousseurs, mais offraient leurs arbres à la cognée des bûcherons diligents.

— C'est le règne du travail dans un pays tranquille et prospère, n'est-ce pas ? demanda Vaillant. C'est une prophétie qui m'est chère et mes vœux

sont tellement en concordance avec votre rêve, que je vous propose de vous associer à l'exécution de mon projet de planter sur le pic le plus élevé des Bucégi, sur l'*Omul*, le drapeau tricolore des futures Principautés-Unies.

— Je suis votre homme, m'écriai-je avec enthousiasme, je vous servirai de guide sur les Bucégi et je prendrai part à votre acte symbolique...

Le lendemain nous partions à cheval à Sinaïa, nous passions la nuit à l'auberge, puis le surlendemain, de très bonne heure, nous gravissions les pentes de la Furnica. Je conduisis Vaillant sur le *Vârful-cou-dor;* nous visitâmes ensuite la merveilleuse grotte du *schit hypogée de Pestera*, voisin des sources de la *Ialomita;* enfin nous montâmes aux *Babé,* d'où nous nous rendîmes sur le Caraïman et sur l'Omul.

Nous étions en plein juillet, cela n'empêcha pas un brouillard glacé de tomber, qui fit claquer des dents mon compagnon inaccoutumé aux caprices de la haute montagne.

Pendant un quart d'heure nous eûmes, sur ces hauts plateaux, toutes les saisons : de la neige, de la pluie, du soleil, de la grêle.

Nous voici enfin sur l'Omul, le ciel s'est rasséréné un moment. Je fais admirer à Vaillant le

merveilleux tableau qui se développe de cette hauteur.

Pendant ce temps, le paysan qui nous avait accompagnés pour garder les chevaux loués à Comarnic, pratiquait dans la terre, à l'aide d'une pioche, un trou, pour y planter le long bâton qui devait servir de hampe au drapeau national.

Tout à coup s'élève un vent violent, changeant l'aspect du ciel qui s'assombrit, le brouillard nous enveloppe s'épaississant rapidement, les nuages montent, menaçants, des gouffres.

— Mon ami, me dit Vaillant, nos cœurs ont palpité trop tôt pour le grand événement roumain. Les temps ne sont pas révolus. Le ciel ne permet pas encore que le tricolore roumain flotte fièrement sur le pic le plus élevé des Carpathes !

« Ainsi, sans avoir rien fait, nous battons en retraite, le long des précipices, sur les bords desquels les nuages que nous touchons de la main, courent, se précipitent, s'amoncellent avec une vitesse incroyable et suivent les sinuosités de l'abîme, sans les dépasser de plus de trente pieds en hauteur. On dirait les murs d'une forteresse qui s'élèvent par enchantement, perfides

murailles, sur lesquelles nous nous gardons bien de nous appuyer (1). »

Je savais, heureusement, trouver mon chemin sur les hauts plateaux, même par le brouillard ; je ramenai Vaillant, sain et sauf, au monastère de Sinaïa.

Le lendemain il prit le chemin de Comarnic, je ne l'ai plus revu.

Au retour, à la maison, je te retrouvai ; tu étais rentré de Brasov, où je t'avais envoyé vendre au pharmacien, la grande gentiane que nous avions cueillie dans la saison.

Qu'ajouterai-je à ces nombreuses pages ?

Voici dix ans d'écoulés, depuis la rencontre de Vaillant, tu étais alors un beau garçon de dix-huit ans, tu approches aujourd'hui de la trentaine. Plus que jamais, je me suis consacré, ces dernière années, à aguerrir ton corps et à élever ton âme. Je le répète, je crois avoir fait de toi *un homme*...

Cher fils, un dernier mot avant de fermer ce cahier. Ne quitte jamais ces lieux ; j'y ai trouvé le bonheur dans une retraite profonde et une humble existence.

(1) Propres paroles de Vaillant. (Voir *la Romanie*.)

Aime ce pays et ce peuple roumains, dont tu verras le complet relèvement et, peut-être, les premiers succès d'une brillante destinée.

Je te livre, en finissant, le secret d'une vie bien remplie : sois bon à l'égard des humbles qui t'entourent. Dans ton cercle restreint, avec tes petits moyens, tu peux soulager bien des infortunes, panser des blessures morales, relever des courages abattus, mettre sur le droit chemin des consciences chancelantes.

Adieu, bien-aimé fils...

Pour ne pas mener une vie inutile, n'oublie pas qu'il faut exercer, chaque jour, trois vertus : la bonté, la bonté et la bonté !

TROISIÈME PARTIE

HIVER — PRINTEMPS

I

ANDRÉ GENÉPÉANU (Busteni, vallée du Cerf),
à MIRCÉA TRESTIANU, 35, rue Gay-Lussac, Paris.

Le 15 février 1874.

Vous me demandez, mon cher Mircéa, comment j'ai passé l'hiver dans les Bucégi ? Voici :

Au commencement de septembre, le vert, déjà terni par places, des côtes, se piqua de quelques points roussâtres. Quelques jours avant et après la petite Sainte-Marie (1), sur la grande route s'élevèrent d'épais nuages de poussière : les trou-

(1) Nom qu'on donne en Roumanie à la Sainte-Marie de septembre (Nativité de la Vierge).

peaux de brebis, descendus des hautes chaumes, se dirigeaient vers la plaine pour y hiverner.

A la mi-septembre, il tomba de la gelée blanche.

Alors les forêts entonnèrent la chanson des couleurs. Toute la gamme des rouges et des jaunes passa dans la chanson automnale. Les hêtres avaient donné le signal, en se revêtant de cuivre qui, peu à peu, se rouilla; les mélèzes (1) jaunirent et mêlèrent leur vieil or à la rouille des hêtres. Le vert sombre des sapins formait un écran immuable à cette succession féerique de nuances, et les rideaux d'aulnes, le long des eaux, laissaient transparaître des reflets bleuâtres.

Dans la seconde moitié d'octobre, la chute des feuilles fut complète et la lutte des couleurs prit fin.

La fane fit un tapis craquant aux sous-bois.

De fins flocons de neige apparurent et bientôt de gros papillons blancs recouvrirent, d'un manteau épais, tous ces parages.

Le gel est arrivé, immobilisant les eaux des combes et faisant éclater les roches sur les hauteurs.

(1) Seul, parmi les conifères, le mélèze perd ses feuilles.

Je me suis terré dans ma chaumière du Diham, dès les premiers jours de novembre, décidé à n'en pas sortir tant que durerait la colère céleste.

Aucun souci matériel à craindre : dans un coffre spécial, de la farine de maïs pour presque six mois; le tonnelet de lait conservé et l'outre de fromage de brebis, bien au sec, dans un coin de l'âtre; au plus profond de la petite cave, enfouis en bon ordre, dans du sable fin, des légumes de mon jardin; pendus à une poutre du plafond deux jambons pansus, attendant patiemment mon bon plaisir.

Comme boisson, de la bonne eau, fraîche, limpide, saine, sentant la forêt, de la source intarissable que vous connaissez. En plus, sur une étagère un certain barillet d'*eau-de-vie de brimbelle* (1), que j'ai fabriquée moi-même, d'après la recette de mon père, et dont quelques gouttes savent me « ravigoter le cœur », aux minutes de défaillance physique.

Dans un tiroir de ma connaissance de quoi satisfaire mon péché (que je ne pourrais, décemment, nommer mignon) : du beau tabac blond

(1) C'est le nom par lequel on désigne, dans les Vosges, l'eau-de-vie obtenue par la distillation des baies d'*airelles-myrtille;* en roumain ces baies s'appellent *afiné*.

que j'aime fumer dans une courte pipe en bois de cerisier.

Pour compléter cet aménagement de ma maison : tout un attirail de chasseur (vous savez quel impénitent chasseur je fais) et une grande boîte qui, loin de ressembler à celle de Pandore, recèle, au contraire, toutes espèces de panacées, sous forme de simples.

Je conserve dans ma boîte de pharmacie de quoi préparer de bonnes tisanes : de la pulmonaire, du bouillon-blanc, des coucous, du pas d'âne et, pour les mauvaises fièvres, la grande gentiane jaune, pour les blessures, de l'arnica, et tant et tant d'autres plantes, grâce auxquelles, mon père et moi avons pu soulager bien des gens.

J'ai eu, durant ce long hiver, pour me soutenir, deux précieux auxiliaires : le travail manuel et la compagnie de mes souvenirs.

Au cœur de l'été, suivant une vieille habitude, j'ai abattu quelques épicéas, érables et sapins ; je les ai débités en tronces, que j'ai fait rouler jusque dans ma cour, où je les ai fendues, au hachereau, en quartiers et lamelles. J'avais de quoi exercer mon talent de *sindrilar* (1) et de fabricant de cu-

(1) Fabricant de sindrilé, bardeaux employés à la couverture des maisons.

veaux, seilles, baquets, petits et grands, que je troque contre les produits de toutes sortes des troupeaux du maître berger Udréa, mon ami d'été.

Et puis... il faut bien vous l'avouer, j'ai d'autres cordes à mon arc d'homme de la montagne. Cela va vous faire sourire, mon ami... Mais oui, je fabrique aussi des instruments de musique. J'utilise un des précieux secrets que m'a légués mon père. Oh ! je n'ai rien d'un luthier fameux ; ce sont de bien modestes instruments, que ceux qui sortent de mes mains : des flûtes de Pan et des *cobzé,* luths roumains, à dix cordes, à ventre rebondi. Instruments naïfs, simples, comme l'âme de notre paysan, mais dont nos *lautars* (1) savent tirer des accents merveilleux, touchants jusqu'au pathétique ou entraînants à faire sauter le plus morose ergoteur des philosophes.

Chaque hiver je m'amuse (car c'est pour moi un divertissement) à façonner des flûtes de Pan et des cobzé.

Cet hiver-ci, je n'ai pas manqué à cette agréable tâche. Des lamelles d'érable m'ont donné les pièces du coffre, tandis que des plaquettes de

(1) Musiciens populaires, dont la plupart sont *tsiganes* et dont le talent inné pour la musique est remarquable.

sapin ont fourni les tables de résonance des cobzé.

Les pipeaux des flûtes de Pan (1) (il y en a jusqu'à dix-sept), je les ai taillés à même les tiges des nombreux sureaux qui poussent autour de la maison et je les ai fait sécher au-dessus de l'âtre, avant de les évider.

Ainsi, je passai le plus clair de mon temps dans mon petit atelier à fabriquer de la *sindrila,* des ustensiles de bergerie et des instruments de musique. Je vous assure que, pendant presque deux mois, que le mauvais temps me retint dans la maison, je n'eus pas un seul moment de lassitude ou d'ennui.

Mon cher Mircéa, vous qui faites des travaux de l'esprit votre unique préoccupation, sauriez-vous apprécier le sentiment de saine fierté que j'éprouve, lorsque, à la nuit tombante, ma tâche finie, je dépose le rabot et la lime, je m'assois sur un escabeau et je bourre ma petite pipe ?

Je ne soulève pas les foules par les mâles accents d'une parole facile, de par le monde il ne circule pas de livres où mes pensées épar-

(1) Cet instrument, nommé *Naï* en roumain, se compose d'une série de tubes de différentes longueurs accolés et dans lesquels souffle l'artiste. C'est un instrument très original, propre à la Roumanie, mais qui, malheureusement, tend à disparaître.

pillées puissent servir d'ornements à l'intelligence de mes semblables. La Fortune roule sa roue et l'Histoire tourne ses feuillets, sans se douter, ni l'une ni l'autre, de mon existence.

Et pourtant, ma rude tâche journalière accomplie, je me sens le cœur rempli d'allégresse et débordant de tendresse pour celui qui n'a fait de moi qu'un ouvrier de la montagne...

J'avais achevé, l'autre jour, une cobza, à laquelle j'avais prodigué mes soins les plus minutieux. Elle était coquettement « fignolée ». Quand je l'eus déposée sur un lit de copeaux, où elle devait finir de se sécher, je me surpris à lui dire : « Va, petite âme de bois, accomplis ta mission. J'ai mis en toi le plus pur de mon être simple ; pour créer ton corps, j'ai peiné de mes mains et mon cœur a vibré de tendresse pour toi, future dispensatrice de poésie et de joie... »

Je vous disais tout à l'heure, mon jeune ami, qu'en dehors de ma propre compagnie dont je sais excellemment m'accommoder (je ne m'ennuie jamais et je n'ennuie personne), je jouis de la compagnie de mes souvenirs. Ils flottent autour de moi, m'entourent, me pénètrent. Ce ne sont pas des souvenirs de jours passés, mais plutôt des souvenirs d'heures disparues.

Une éclaircie à travers les bois, le frémissement grave des sapins sous le fouettement du vent, l'odeur de forêt humide, la sensation aux doigts de la résine collante, le goût astringent d'une baie d'airelle, autant d'impressions qui me remettent en mémoire d'exquises heures passées!...

Sauf quelques accalmies, le temps a été exécrable jusqu'à la Noël. Il a neigé pendant des journées entières et le *muntéan* (montagnard) (1) a fait rage.

Quelle musique d'orchestre en délire : des grincements, des plaintes déchirantes, des hululements lugubres, toutes les sorcières et les mauvaises fées des contes roumains s'étaient donné rendez-vous dans les combes, vallons, vallées et abîmes des Bucégi, pour mener la ronde de leur infernal sabbat.

D'autres fois, calme plat, mais disparition totale du pays, sous le couvercle d'un gris sale des brouillards; mes chères montagnes fondues derrière un impénétrable rideau déplié de haut. Voleur de montagnes que je te déteste brouillard sans âme!...

(1) Nom donné au vent dominant dans les Bucégi.

Par là-dessus, la nuit tombant, presque sans crépuscule, en plein après-midi...

Enfin, un temps à ne pas mettre... mon chien Labus dehors...

A propos, il faut que je vous présente mon chien. Il n'a pas l'âme compliquée, mon bon Labus : c'est un chien de berger, pauvre petit orphelin, abandonné par les bergers descendus à la plaine et que je recueillis un jour d'automne.

Il a dans le sang l'amour de l'espace, de la lumière; il n'est pas beau de pelage et ignore totalement les avatars de la mode canine.

Il est fier, il est sobre, il est fidèle. Nous sommes inséparables, nos âmes sont sœurs, faites pour se comprendre. Assis sur son train de derrière, tout le temps de notre réclusion, il a suivi d'un œil qui m'a semblé quelque peu dédaigneux mes travaux sur bois.

— Oui, mon vieux, lui disais-je, tu ne comprends pas qu'on s'astreigne à de viles besognes quand la montagne et la forêt sont là avec leurs mystères et leurs enchantements. Tu voudrais boire cet air *non entamé* (1), respirer les aromes

(1) Expression roumaine très pittoresque (*neinceput*, littéralement, non commencé).

mouillés des bois, laper l'eau qui sourd de sous quelques souches de hêtres. Mais, malheureux, jette donc un regard par la fenêtre. Est-ce le moment de gambader dans les combes, ou de dévorer l'espace sur les crêtes? Te sens-tu la force de lutter avec les éléments déchaînés? Ayant attendu, un temps, l'effet de mon petit discours, et constatant l'impassibilité de Labus, j'ajoutai :

— Regarde donc ton gentil camarade, Tsiganus (1), le matou, avec lequel, en dépit de séculaires préjugés, tu fais si bon ménage. Le vois-tu, roulé en boule au coin de l'âtre, dormant à griffes rentrées?

Je l'appelle : Tsiganus! il ouvre un œil, l'instant d'un éclair, il le referme, et il n'y a plus rien; c'est un tas noir, tant il rivalise en couleur avec ses cousins à deux pieds, les Tsiganes.

Et pourquoi ce mépris des choses extérieures, ô Tsiganus, chaud édredon de mes nuits? Il le sait bien, lui, le coquin! C'est qu'il n'y a rien à faire dehors. Et, matou, il pourrait servir de baromètre. En attendant de meilleurs jours, il fait comme la plus renforcée des marmottes, il dort, il dort et s'offre de merveilleux rêves dont nous

(1) Diminutif de tsigane.

ne connaîtrons jamais, ce pauvre Labus et moi, les fastes...

C'est ainsi que, faute de discuter avec mes semblables, je philosophais agréablement avec mes animaux domestiques.

Le jour de Noël arriva. Un rayon de soleil qui s'était glissé par la fenêtre et dansait sur mes paupières, me réveilla.

Le soleil, le soleil! L'âme en fête, je sortis sur la véranda; le froid pinçait.

Je regardai les Bucégi : les dépressions de la Costila et du Caraïman tout enneigées faisaient repoussoir aux ors du soleil dont se paraient les saillies.

Par terre, des millions de diamants brillaient sur l'hermine trouée, de-ci, de-là, par les aiguilles des blocs parsemés dans la vallée.

La neige est dure, vite, mon fusil à l'épaule, les raquettes aux pieds. Allons, mon vieux Labus, nous payer une bonne trotte, humer l'air glacé, nous dérouiller les jambes, prendre un bain de cette lumière qui rassérène les cœurs. La température a dû se radoucir cette nuit, quelques nuages ont traîné au-dessus de la forêt, le froid les a surpris et voici tous les arbres encapuchonnés de glace. Il y a d'innombrables pendeloques

aux branches des hêtres, des milliers de fourreaux blancs autour des aiguilles des sapins.

Nous voici au pied du Diham. — Décidément la neige est assez résistante, j'enfonce à peine avec mes raquettes.

Labus ne se connaît plus de contentement. Il court devant, trace des cercles autour de son maître, gambade folâtrement, lui si grave d'ordinaire et dont le regard est empreint de la sévérité des hautes chaumes que ses ancêtres ont parcourues.

Tiens, tiens, des traces multiples qui s'entrecroisent. Bonne neige, *livre des ânes!* comme disent les chasseurs... Des renards sont passés par ici, on dirait même qu'ils ont dansé sur le tapis blanc. Je me propose de leur faire la guerre.

Ah! mais ce n'est pas tout! Voici des traces de lièvre, de loutre, de martre... C'est du bon travail pour nous, Labus.

Me voici dans la clairière Staneïca; c'est d'ici que je découvre magnifiquement le Caraïman. Toujours le même cet antique sacerdoce, mais un peu vieilli?

Quelle jouissance de faire craquer joyeusement la neige sous les raquettes. Je m'enfonce sous

l'aulnaie, au bord de l'eau du Cerf. A peine, par endroits, j'aperçois un mince filet d'eau, à travers quelques fissures de la couche de neige glacée qui recouvre le lit du ruisseau. Chacun des blocs qui l'encombrent porte, sur son chef, un beau bonnet blanc. Ceux des blocs qui s'allongent prennent des formes d'animaux fantastiques de quelque pôle nord ou sud.

Pas un cri d'oiseau, pas un souffle de vent. Quel silence! J'écoute le silence! Il est imposant, c'est le silence des temps anciens qui plane ici. Paix profonde, vieille comme la terre, de cette vallée des Bucégi, tu es inconnue à ceux de là-bas, de la plaine, qui renversent les ministères.

Je pousse jusqu'à la clairière aux Aulnes, afin de contempler le reste de la chaîne des Bucégi. La grande Meule surgit comme un gigantesque cône gris violet, strié du blanc des fissures et fentes où la neige a pu se maintenir.

Je redescends dans le lit de la petite rivière. Voici sur une rive la trace en auge d'une bille de bois, traînée par les bœufs d'un paysan, pour les besoins d'une maisonnette future.

Dans la clairière aux blocs de pierre, un lièvre débouche d'une cépée : pan! pan! il est à terre. Cela fera un bon rôti à la broche et ces sybarites de

Labus et de Tsiganus n'en dédaigneront pas les os.

Je rentre, aiguillonné par un appétit féroce.

C'est le jour de Noël, nous allons nous régaler, mes chers camarades à quatre pattes.

Je n'ai pas de petits plats à mettre dans les grands, mais ce jambon, qui mélancoliquement se balance, se laissera faire une large entaille. Une galette de maïs satisfera mon palais de piètre gourmet et un verre de liqueur d'airelle chatouillera, de son parfum subtil, mon odorat.

Sur quelques tisons ardents j'ai jeté des grains de genévrier, dont l'âcre et pénétrante odeur m'enivre... Une douce torpeur m'envahit.

Toute une armée parade devant moi : en tête, des sapins et épicéas centenaires, des colonnades de hêtres aux troncs gris cendrés, la troupe des aulnes grêles; sur les côtés, quelques rares représentants des ifs drus et des mélèzes au feuillage délicat. L'arrière-garde est formée d'arbustes renfrognés et agressifs : les rhododendrons, les genévriers, les pins rampants; suit la cantinière du régiment, l'aubépine blanche (qui s'y frotte s'y pique), et l'enfant de troupe, le bois-gentil, aux fleurs rappelant le lilas et répandant un parfum exquis. Voici, enfin, le corps de subsistance : mûriers, fraisiers, framboisiers, airelles... Mon

Dieu, quels honneurs me rend cette armée végétale... Serais-je le roi des Bucégi? Ou bien le printemps est-il là, avec ses frondaisons fraîches et ses fleurs candides?

Pourtant, raquettes aux pieds, j'ai marqué tout à l'heure des cercles sur l'hermine gelée?...

Je tressaute... Tsiganus faisant fi de sa dignité professionnelle a sauté sur mes genoux; il a interrompu mon rêve...

Allons, n'oublions pas nos projets cynégétiques. Je dépèce le lièvre et vais déposer ses entrailles à l'endroit où les traces de renard sont plus nombreuses; l'odeur les attirera.

Vite, une hutte de branchages et de vieux pieux à proximité. Dissimulons-la sous des mottes de neige. Cette nuit, à l'affût. La lune est dans son plein, tout ira bien.

J'en ai tué huit, entendez-vous, Mircéa, huit de ces « bêtes puantes ».

Double était l'attrait : la satisfaction d'avoir vaincu, par ma persévérance, la méfiance du plus rusé des animaux, ensuite les petits profits que je tirerai de la vente à *Brasov* (1), à la prochaine occasion, de leurs belles fourrures d'hiver.

(1) Ville importante en Transylvanie que l'on trouve passé la frontière à Prédéal.

Tapi dans ma hutte, j'ai passé quelques heures pénibles, plusieurs nuits à la suite, à subir des températures de Kamtchatka, mais j'ai fait une belle hécatombe et j'ai vengé aussi ce brave père Siméon, l'aubergiste de Busteni, qui, en une nuit de l'hiver dernier, se vit enlever du poulailler toute une ribambelle de poules.

Cet hiver, dont la livrée blanche me permit de reconnaître si souvent dans la vallée du Cerf les marches et contremarches des animaux de nos forêts, me réserva le plaisir de surprendre au gîte un ennemi personnel des chasseurs, animal extrêmement sauvage, grand destructeur de gibier. Je veux parler de la martre.

Pour tout vous dire en un mot (je crains que les récits de mes prouesses de chasseur ne finissent par vous ennuyer), j'ai reconnu ses traces, elles m'ont conduit sous un grand hêtre. J'ai découvert la cavité où elle s'abritait; y ayant introduit une bonne poignée de feuilles sèches, auxquelles je mis le feu, l'animal à la gorge tachée de jaune d'œuf fut contraint de chercher de l'air par le trou aménagé dans le haut. Un coup de fusil l'abattit. J'en ai tiré une superbe fourrure que j'ai gardée à votre intention.

. . . .

Je reprends, aujourd'hui, le 28 février, ma lettre qui a les proportions d'un journal.

Vous m'avez demandé de vous tenir au courant de mes faits et gestes. Médiocres les faits, bien simples les gestes de mon humble personne! Je ne sais qu'aimer la montagne; je ne vois, je ne sens, je n'entends que ces Bucégi, qui, après avoir protégé l'enfant et l'adolescent, accueillent, à cette heure, avec bienveillance, les paroles du quinquagénaire assagi que je suis.

Quinquagénaire et, cependant, comme vous vous plaisez à me l'affirmer, je suis encore ingambe, alerte et jeune d'esprit. C'est que j'ai bu journellement quelques gouttes d'un philtre magique, qu'aucun humain ne pourra jamais fabriquer. Gardez-m'en le secret.

C'est le philtre de la montagne, c'est le philtre des Bucégi.

Il n'y a pas de jour où je n'ouvre mon cœur aux Bucégi et ils y versent généreusement leur merveilleux baume qui prévient toute blessure, liqueur qui purifie l'âme...

J'ouvre les yeux, je contemple les Bucégi et je deviens sage. J'ouvre les oreilles, j'écoute les Bucégi et une belle harmonie descend en moi.

Oui, il me faut convenir que je suis un grand

et irrémédiable ignorant; je n'ai point appris, dans les livres, les victoires fragiles de la science et les conclusions hasardeuses des spéculations philosophiques de mes semblables.

Je n'ai pu consulter qu'un seul livre, celui que m'a présenté, tout ouvert, sans rien garder de ses secrets, la vallée du Cerf. J'y ai puisé, sans compter, des enseignements simples et sains...

Mais je vous vois esquisser un sourire...

Mon vieil ami André, pensez-vous, a encore enfourché son dada de la montagne...

Pourquoi aussi votre âme jeune, que je sens capable d'éprouver de doux et de sains sentiments, fait vibrer la mienne au point que je ne connaisse plus de frein à mes épanchements?...

Il est temps que je revienne à mon récit.

L'autre jour, il gelait encore ; j'ai eu une visite bien inattendue. Je m'étais assis de bonne heure sur une marche de mon petit escalier de pierre, pour emmagasiner un peu de la lumière que versait le soleil de février.

Tout à coup, j'entends un bruit de feuilles sèches foulées du côté de la source. En chasseur qui sait le prix du silence, je ne fais aucun mouvement et je tourne mon regard vers l'échancrure

dans laquelle coule le petit filet d'eau dont j'écoute souvent la chanson menue.

Mais oui, je ne me trompe pas, je vois deux chevreuils qui sont venus se désaltérer à ma source. Combien glacées doivent être les solitudes des hautes chaumes pour que ces pauvres bêtes soient obligées de descendre si bas s'abreuver!

Tout est grâce et gentillesse dans ce chevreuil et cette chevrette. De quelle cruauté je ferais preuve si je leur envoyais quelques plombs meurtriers ! Allons, chasseur, refrène tes instincts sanguinaires, permets à ces charmants animaux de se désaltérer, n'abuse pas de la confiance ingénue qu'ils ont témoignée à ta chaumière en s'en approchant.

J'ai fait grincer la pierre sous mes pieds, le chevreuil a relevé la tête ; il regarde, inquiet, de tous côtés. Ils m'ont aperçu... un éclair... ils ont disparu.

. . . .

Un dernier mot que j'écris de Prédéal.

Aujourd'hui, dégel complet. Il a fallu que je descende à Busteni, et de là, aller à Prédéal pour porter ma lettre au bureau de poste.

Dans les vallées du Cerf et de la Prahova l'eau suinte de partout. Il y a des passerelles de

neige traîtresses; on ne sait où poser le pied.

La course a été laborieuse. Enfin, me voici à Prédéal; je vais cacheter cette lettre.

Puisse tout mon verbiage ne pas vous paraître trop ennuyeux et monotone, à vous qui vivez dans le brouhaha de ce cerveau du monde qui est Paris. Mon langage est fruste, je le sais bien, mais croyez que ce qu'il dépeint a été vu par les yeux du corps et senti par les fibres de l'âme.

Allons, permettez que je vous embrasse. Il me semble embrasser sur vos joues fraîches d'adolescent le printemps et cela me met le cœur en joie.

Votre affectionné.

André Genépéanu.

II

DU MÊME AU MÊME

Avez-vous reçu ma lettre d'il y a quelques jours où je vous décrivais mon existence au pied des Bucégi, durant ce hâtif et rébarbatif hiver?

L'impatience que j'éprouve de vous annoncer la bonne nouvelle ne me permet pas d'attendre votre réponse.

Oui, mon ami, il revient, décidément, le printemps.

L'autre jour, le dégel a commencé son œuvre. C'était le règne triomphal de l'eau.

Ornière, fissure, ride, ravin, vallon, vallée, toute dépression travaillait à écouler les eaux dues à la fonte des neiges.

C'était un travail rapide, affairé, précipité. L'eau a entonné le chœur du printemps, un chœur où les filets des ravins lançaient des notes aiguës, tandis que l'eau du Cerf répondait par des sons graves. Des profondeurs de la forêt, il

se répandait une senteur humide, pénétrante.

Avant-hier, le 15 mars (vous voyez que je précise), j'ai chaussé mes bottes de sept lieues, et me suis dirigé vers la Trestia, en quête de quoi ? me demanderez-vous...

Je connais là-bas un certain coin, à la lisière du bois de noisetiers, où apparaissent toujours les premiers perce-neige. Mon cœur a bondi de joie à la vue de l'un d'eux ; bien timidement la délicate fleur blanche surgissait d'une plaque de neige.

Toute transie, elle n'osait déplier ses trois gracieux pétales.

Le lendemain, autre découverte, tout près, derrière ma maison : serrés les uns contre les autres, frileusement, quelques croccus d'un violet encore bien pâle.

Il faut que je me dépêche d'achever mes travaux en bois, ou sinon, cloîtré dans mon atelier, je ne pourrai assister au merveilleux réveil. Je fends, je coupe, je creuse, je lime, j'ajuste sans répit, sans trêve.

Printemps, éphèbe charmant, n'ouvre pas tes ailes sans me prévenir !...

Hier matin, j'ai eu la surprenante visite d'un charmant petit hôte. A la cime du plus élancé des

érables voisins de mon logis se balançait un merle draine, le premier oiseau qui revient, précédant de quelques jours le printemps.

Cui ! cui ! ce qu'il s'égosille le petit être ! Il s'est installé le plus près du ciel et chante des actions de grâces pour le renouveau.

Le renouveau, le renouveau !

Descends donc de ton perchoir, ami oiseau... Tiens, mais il me semble te reconnaître, petit coquin ; n'es-tu pas un de mes satellites de l'été dernier ? Approche, tu n'auras pas semé en vain les perles de ton gosier ; j'ai là pour toi, tes frères et tes cousins, toute une provision d'alises de l'automne dernier et j'émietterai aussi pour vous un bon morceau de mamaliga (1).

Et maintenant, Labus, allons vers le hameau nous assurer que cet oiseau n'est pas arrivé tout seul.

La vallée du Cerf roule des flots boueux. Flic ! floc ! à chaque pas je fais jaillir des flaques d'eau...

Jeune homme à l'habit vert, qui, de ton souffle venu de la plaine, changes en caresse tiède l'haleine glacée de l'hiver, qui fais gonfler les bour-

(1) Bouillie très épaisse de farine de maïs, principale nourriture des paysans roumains.

geons et frémir les arbres, génie paré de grâces et d'harmonie céleste, ensorceleur de cœurs, dont la devise est : espoir, joie, volupté, tu t'es bel et bien moqué de ce niais de Genépéanu qui pensait parachever ses prosaïques travaux, pendant que tu ferais l'école buissonnière !

Mais oui, je les reconnais bien tes musiciens, les grives (1), qui sont posés tout là-haut, sur les hêtres encore assoupis.

Et ce sifflement moqueur, de quel gosier s'est-il échappé? C'est le merle qui me salue au passage, ironiquement.

Les premiers solistes de ton orchestre sont là, gentil printemps.

J'avance, j'arrive à la clairière des pinsons. Voici des saules, ils portent des chatons. Les aulnes en ont aussi, de roussâtres et longs, qui, avec les petites pommes rondes de l'automne passé, font comme autant de pendeloques se projetant sur la ramure brune.

Allons toujours à la découverte.

Sur les flancs de la Trestia, je trouve des groupes de mes exquises amies les fleurs. Les

(1) Dans la campagne roumaine on appelle les « jours de la grive » ceux compris entre le 12 et le 18 mars, époque à laquelle arrivent ces oiseaux.

petits perce-neige candides ont poussé, ils se sont multipliés. Ils penchent gracieusement leurs trois pétales et leur coupe du milieu : on dirait des clochettes ailées. A leurs côtés s'épanouit l'élégant *Erythronium,* la *Dent-de-chien* (1). J'admire, encore une fois, les marbrures brunes-rougeâtres de ses feuilles lancéolées et la forme de sa corolle dont les pétales roses se relèvent vers le ciel, tandis que les étamines regardent la terre de leurs yeux bleus. Hautes sur tiges, les dents-de-chien se balancent, en cadence, aux souffles printaniers.

Je monte à la « clairière des Brigands » au-dessus de la Génuné, pour élargir mon horizon. Quelle bigarrure de couleurs déjà ! Ce n'est plus le blanc cru de la neige qui domine. Tout en bas, le noir de la terre nue, le gris boueux de la route, le vert déteint des prés, le jaune trouble de la Prahova, le roussâtre des bourgeons des aulnes, l'argent grisâtre des colonnades de hêtres ; plus haut, le cendré des roches éventrées par les intempéries, le vert foncé des épicéas ; plus haut encore, la neige des cimes. Toutes ces couleurs se fondent encore dans un voile gris,

(1) En roumain : *Dent de biche.*

elles sont neutres, on les dirait fatiguées, pour la plupart.

Le jeune homme que j'invoquais tout à l'heure, qui est un incomparable peintre à son heure, n'a pas encore trempé son pinceau de jeunesse et de vie, pour raviver, rajeunir, remettre à neuf ces tons anémiés par la saison rude.

Mais, que cinq ou six semaines se passent encore et la fanfare des couleurs éclatera soudain.

Quel dommage que vous ne soyez pas là pour assister à ce miraculeux changement à vue...

Mon cher Mircéa, répondez-moi bien vite, votre silence commence à m'inquiéter.

Tout vôtre.

André.

III

— C'est vous, c'est bien vous, Mircéa ! Venez, que je vous presse sur mon cœur... Mais rassurez-moi avant tout sur votre santé...

— Je me porte très bien ! répondit Mircéa en riant.

— Figurez-vous que, ne recevant aucune réponse à mes deux lettres, j'étais dans une inquiétude mortelle ! Je me forgeais toutes espèces de vilaines idées... Là-dessus arrive votre télégramme, m'avisant de venir vous trouver à Prédéal ce matin. Vous pensez si je suis accouru. Mais laissez-moi vous regarder ! Savez-vous que vous avez grandi, depuis presque deux ans que je ne vous ai vu ? Quel beau gars vous faites à cette heure ! Un peu pâli, par exemple, les traits affinés. Dites-moi, maintenant, la cause de votre arrivée insolite ; rien de fâcheux ?

— Mais non, André. J'avais tout simplement

la nostalgie de mon pays et je suis venu passer les vacances de Pâques en Roumanie.

— S'il en est ainsi, soyez le bienvenu dans nos montagnes, et puisque vous voilà en mon pouvoir, je vous garde.

— Ah ! mais... minute, mon cher André, je brûle d'embrasser mes parents et de respirer l'air de Bucarest.

— C'est vrai ! fit André, tout décontenancé. Enfin, vous m'accorderez bien deux ou trois jours ?

Je vous emmène tout de suite dans la vallée du Cerf. Vous vous y approvisionnerez de santé morale et physique pour toute une nouvelle année de Paris.

— Ah ! mon ami, dit Mircéa, comme je suis content d'être là. Je me sens une chaleur au cœur de quoi fondre toutes ces neiges qui tachent les prés de Prédéal.

— Et nous sommes encore en hiver ici, répliqua André, en riant; qu'est-ce que ce sera alors quand, arrivés à Busteni, les effluves du printemps vous caresseront le visage...

Les deux amis débarquèrent bientôt en face de l'auberge de la Trestia à Busteni; Mircéa, au bras de Genépéanu, entra dans l'auberge.

— Bon temps, cousin Siméon ! s'écria André, s'adressant à un gros homme au visage réjoui qui, derrière son comptoir, était en train de remplir des fioles de tuïca, destinées à quelques rouliers attablés dans un coin de la salle.

— Soyez les bienvenus ! répondit gaiement l'aubergiste.

— Quoi de nouveau ?

— Rien d'important, monsieur André, sauf que nous voilà en pleine semaine sainte.

— Voici un mien ami que je vous amène.

— Monsieur arrive sans doute de Transylvanie ?

— De bien plus loin ! mon jeune ami arrive de Paris où il fait ses études de droit.

— Ah ! fit l'aubergiste, dont le regard s'alluma. Monsieur connaît, peut-être, mon fils Jean Simionesco, qui fait ses études d'ingénieur aussi à Paris ? Il demeure rue Bonaparte.

— Je crois bien que je le connais. C'est un bon ami à moi et je vous apporte de ses nouvelles.

— Oh ! s'exclama le père Siméon, en s'approchant, est-il en bonne santé, notre Jean ?

— Excellente... Du reste voici une lettre de sa part qui vous en dira plus long.

Le visage de l'aubergiste rayonnait. Il prit la lettre, puis demanda :

— Vous me ferez l'honneur de prendre quelque chose, n'est-ce pas ?

— Ma foi, frère Siméon, s'empressa de répondre André, nous prendrions mieux encore ! La faim nous a « allongé les oreilles ».

— Malheureusement, je n'ai pas grand'chose à vous offrir, vous savez que c'est la semaine sainte où tout bon chrétien fait maigre et jeûne.

— Donnez-nous ce que vous avez, nous ne sommes pas exigeants, n'est-ce pas, Mircéa ?

— Certainement, cela me changera.

— Je vais faire un tour à la cuisine...

— C'est cela, dites bonjour de ma part à la mère Véturie, et lisez votre lettre, vous en grillez d'envie.

Au bout de quelques instants, le gros bonhomme revint dire aux deux amis attablés :

— Ma femme, Véturie, vous prépare un certain plat de son invention qui ne vous déplaira pas, je crois : des champignons de hêtre, tout fraîchement cueillis dans la forêt, sautés dans l'huile.

— Va pour les champignons de hêtre.

— Et vous arroserez votre repas d'un certain

vin blanc, vieux de dix ans, qui vous réchauffera le cœur.

— Je suis un piètre buveur, mais une fois n'est pas coutume et pour fêter la bienvenue de Mircéa, je ferai honneur aux dix ans de votre vin blanc, père Siméon !

Tout en savourant les plats de la mère Véturie, Mircéa suivait, d'un œil amusé, le manège de l'aubergiste qui se multipliait, se partageant entre les deux convives et les paysans qui se succédaient dans la salle.

— S'en donne-t-il du mal ! remarqua le jeune homme.

— Ah ! je vous certifie qu'il ne reste jamais les bras croisés, le gros Siméon. Sachez que ces fioles d'eau-de-vie et ces verres de vin qu'il distribue, moyennant finance, aux rouliers, voyageurs et paysans, représentent de gros sous qui se transforment en pièces d'or, dont une partie s'accumule dans une cachette de sa cave, tandis que l'autre passe la frontière, pour payer l'entretien de son fils à Paris. Son fils ! Ce sera un des ouvriers pensants de la civilisation roumaine. La voilà, la vraie démocratie ! Le grand-père de Jean Simionesco fut un serf, attaché à la glèbe, qui péniblement fouilla la terre, pour en extraire l'abon-

dance; son père, ce brave Siméon, distribue des petits verres aux charretiers assoiffés; Jean, lui, aura sous ses ordres un monde d'ouvriers, qui éventreront aussi la terre comme son grand-père, mais pour y fixer des rails et des ponts, pour y creuser des tunnels, y asseoir des routes. Et ce sera l'ouvrier de la pensée honnête, laborieuse, élevée, qui poussera cette Roumanie, encore frémissante des horreurs d'un épouvantable passé, dans une voie de force harmonique...

Mais, il est temps, je suppose, que nous nous mettions en route pour le Diham.

— Holà, cousin Siméon, le petit compte, s'il vous plaît.

— Laissez donc, monsieur André, un ami de mon fils sera toujours mon hôte.

— Je ne vous ferai pas l'injure d'insister : c'est à charge de revanche. Vous saurez bien accommoder une pièce de venaison que je vous apporterai un de ces quatre matins.

— Ça ne se refuse pas ! Allons, bonne route, messieurs, et je vous prie de revenir, si tel est votre bon plaisir.

— Au revoir, frère Siméon, au revoir. Tiens ! voilà le père Ilié Négutoï, s'écria Genépéanu, en apercevant un paysan qui cheminait, à pas lents,

sur la route nationale, qu'ils se proposaient justement de traverser.

C'était un homme de forte carrure, de taille bien au-dessus de la moyenne, de visage coloré, orné d'une paire de moustaches à la gauloise; les yeux bleus étaient d'une douceur veloutée. La *caciula* (1) laissait échapper des ondes de cheveux grisonnants; la chemise brodée en couleur s'ouvrait en triangle, laissant à nu une poitrine de mâle puissant, durcie sous les morsures de l'hiver, bronzée par les ardeurs de l'été.

Quel mélange mystérieux de sang dace et latin coulait dans les veines de ce géant au regard caressant?

— Bonjour, père Ilié.

— Bon contentement, André.

— Tenez, voici M. Mircéa Trestianu.

— Trestianu?

— Mais oui, le fils de Raduco, mon ancien compagnon, qui est établi commerçant à Bucarest.

— Ah! oui, il y a plus de vingt ans de cela, je me rappelle le jeune Radu qui disparut de Busteni à la suite de l'assassinat de ses parents par

(1) Bonnet de peau d'agneau.

les Russes. Et ce jeune monsieur est son fils?

— Comme le temps passe, hein? Mais dites-donc, Négutoï, j'ai une proposition à vous faire. Que penseriez-vous d'une chasse au coq de bruyère?

— C'est à voir, c'est à voir!

— Vous savez bien que ces jours-ci ils sont très occupés à dire de jolies choses à ces dames les rousses et, partant, faciles à chasser. Si nous allions y voir? Ce serait une agréable expédition pour mon ami.

— Je ne dis pas, mais n'oubliez pas que nous sommes en semaine sainte et qu'il ne serait pas convenable de quitter enfants et femme pour courir les bois et manquer la Résurrection.

— Écoutez, Ilié, pour une fois le bon Dieu ne vous en voudra pas. Vous, vieux chasseur, le plus adroit tireur des Bucégi, vous n'allez pas refuser de faire un beau coup de feu en bonne compagnie.

Le père Ilié se grattait la tête, perplexe.

— Allons, c'est entendu. Demain, vendredi, sur le coup de midi, venez nous trouver au pied du Diham. Quant aux provisions, ne vous en inquiétez pas, je prendrai ce qu'il faudra pour nous restaurer et même de quoi fêter, là-haut, la résurrection de Notre Seigneur.

— Soit, à demain, alors. Au revoir, André, votre serviteur, monsieur.

— Mircéa, si vous voulez, dit André, je m'en vais vous conduire, tout d'abord, à travers mes jardins printaniers du *Clabucétul Baiului.*

— Je vous suis, mon ami.

Quittant la route nationale, les deux compagnons s'engagèrent dans le sentier frayé entre les roseaux de la Trestia. Au pied de la montagne, un trille joyeux les accueillit.

— C'est un pinson, ce gentil oiseau à gorge rouge. Ils sont arrivés de même que les bergeronnettes, dont vous en voyez une qui balance sa queue sur ce monticule. Nous voici à la lisière de la forêt. Vous allez fouler mes beaux tapis, Mircéa.

— Vos tapis?

— Oui, les tapis de la saison de jeunesse. J'ai là de quoi réjouir vos sens. Voici les violettes des Carpathes qui, à l'encontre de leurs modestes sœurs de la plaine, ne livrent leur suave parfum que par boutades de jeunes filles capricieuses.

Voyez, à droite, ce parterre bleuissant de scilles à deux feuilles et à gauche le rose violacé des Dents-de-chien à leur déclin.

Remarquez combien toutes ces nuances si différentes font un tout harmonieux.

— Comme vous aimez les fleurs! Vous devez en avoir une belle collection?

— Un herbier? non, je n'en ai pas et je n'en aurai jamais. Je laisse aux botanistes le soin de presser entre des feuilles de papier des cadavres, de pauvres momies de plantes sèches, que des noms barbares cataloguent. Non, j'aime la plante à tous ses âges pour la vie, l'éternelle vie qu'elle symbolise : bulbe ou graine, promesse de vie; tige croissante, envolée vers la vie; fleur épanouie, grâce de la vie; fruit, gloire de la vie, et de nouveau graine, promesse de recommencement.

Sa naissance est une révélation harmonieuse et pure; sa vie est un hymne d'allégresse; sa mort, temporaire le plus souvent, n'emprunte rien à l'horreur tragique qui enveloppe la mort des humains.

C'est la *sérénité* qui pénètre l'âme, lorsque l'on contemple, dans un pré, les taches jaunes que font les coucous, ou le corail des corydales.

Mais montons sur le Clabucet et traversons le bois.

Les deux amis foulaient les couches de feuilles mortes à travers lesquelles suintait l'eau due à la fonte des neiges et qui n'avait encore pu s'évaporer. Traversant d'étroites ravines, ils firent rouler des cailloux le long des pentes des pierrées où, seul, le robuste *pas d'âne* mettait son jaune. Ils débouchèrent dans la clairière aux Aulnes.

Un beau tapis blanc bordait l'orée du bois de hêtres.

— C'est l'anémone sylvie (1) qui couvre le pourtour de cette clairière de ses candides et délicats pétales. Non, Mircéa, elle n'a pas de parfum, ne l'approchez pas de votre bouche, cette frêle fleur renferme un poison subtil. Rentrons sous bois.

Tantôt ils remontaient ou descendaient le long des sillons et crevasses que les eaux de débâcle avaient creusés dans les couches de terre végétale, mettant à nu l'argile ou la roche, tantôt ils zigzaguaient entre les colonnades de hêtres. Les rayons de soleil, que la frondaison non encore apparue n'arrêtait pas, réchauffaient doucement le sous-bois.

Mircéa, dont le pied n'était pas forestier, glissait souvent sur des racines à fleur de terre, qui serpentaient en travers de fausses sentes; lorsqu'on montait, en traversant des bosquets isolés

(1) Nommée en roumain *Floréa Pastélor* (la fleur de Pâques) ou encore *Oïté* (petite brebis).

de sapins, le sol glissant, couvert des aiguilles sèches de ce conifère, rendait la marche difficile.

Ils arrivèrent à une terrasse, dont les hêtres clairsemés avaient un aspect tout particulier.

— C'est la cour des Miracles des Bucégi, dit Mircéa.

— Remarquez les formes bizarres que présentent ces arbres, c'est d'une fantaisie un peu... échevelée. Il y en a qui, par leurs torsions, décrivent des lettres, d'autres simulent des serpents, des animaux grotesques.

— Oui, on dirait les âmes de certaines personnes qui, ne sachant pas être simples, compliquent inutilement leurs fibres !

— Nous voici devant les fondrières qu'il nous serait désagréable de traverser. Il vaut mieux rattraper la vallée. Dévalons !

— Oh ! oh ! s'écria Mircéa, voici une vallée que j'ai parcourue en automne et que je ne reconnais guère, à l'heure qu'il est.

La rivière, grossie par les centaines de ruisselets affluents, coulait impétueusement, ayant rongé au pied du Clabucet les rives accoutumées, laissant, par-ci, par-là, des îlots de pierrailles ou de sable fin ; en d'autres points, se répandant en méandres. Par endroits, la force de l'eau avait

détaché d'énormes blocs de la terre riveraine, entraînant de beaux aulnes, qui baignaient leurs cimes dans l'eau et séchaient leurs racines à l'air.

— Ce sont les ravages de l'eau, à laquelle rien ne peut s'opposer en ce pays de torrents, remarqua, avec résignation, André.

Les deux promeneurs devaient se livrer à une gymnastique des plus savantes pour avancer.

— C'est un de mes plaisirs favoris que cette acrobatie à laquelle il faut se livrer au printemps, dit en riant l'hôte du Diham.

— Une bonne route empierrée ne ferait-elle pas votre bonheur ? insinua Mircéa.

— Sûr que non ! Une pareille route ne permet plus l'invention et la découverte. Tandis que dans une vallée comme celle-ci, après une crue subite des eaux ou une débâcle, tout devient intéressant et nouveau. Les points de repère, que l'on avait instinctivement placés à certains endroits, ont disparu. Les branches d'arbres sur lesquelles on traversait l'eau ont été enlevées ; des îlots de verdure, qui marquaient des haltes, ont sombré dans la masse liquide. Il n'y a plus qu'à se servir des blocs, gros et petits, qui sont parsemés dans le nouveau lit, à faire des sauts de cabri, et l'enchevêtrement des aulnes arrachés

aux rives vous oblige à accomplir des tours de force. Que peut-il y avoir de plus amusant au monde ?

Un bon sourire illuminait le visage de Genépeanu ; Mircéa écoutait, tout en aspirant un air pénétrant et sain, et s'abandonnant à la griserie de cette nature accueillante aux âmes d'élite. Oh ! comme le Quartier-Latin et les grands boulevards étaient loin ! loin !

Une exclamation d'André le tira de sa rêverie.

— Regardez, comme il est gentil !

Il désignait un petit oiseau qui se baignait dans la rivière ; il sautait de pierre en pierre, plongeait dans l'eau, reparaissait plus loin. La blancheur de sa poitrine tranchait sur le roux brun de son plumage.

— C'est l'*aguassière*, un oiseau très singulier et d'un caractère farouche. Vous pouvez vous vanter d'avoir vu le *merle d'eau,* qui, pour ne pas être blanc, n'en est pas moins assez rare.

Ils étaient arrivés au pied du Diham et commençaient à monter les pentes.

— Comme c'est beau ! s'exclama Mircéa en posant le pied sur la première terrasse.

Le jeune homme contemplait le tableau qu'offrait la cyclopéenne échancrure qui, entre le

Morar et la *Costila,* livre passage au torrent du Cerf. On devinait, au fond, l'entonnoir enneigé du torrent, couronné de nuages blancs cotonneux.

Des rayons de soleil perçant, de-ci, de-là, le coton mouvant, couvraient la neige immaculée de plaques rosées.

— C'est un poème de blanc !

— Écoutez, dit André.

— Tilolit ! Tilolit ! Tilolit !

— C'est l'*alouette lulu,* l'alouette des bois. Elle vient d'arriver aussi, l'été ne va pas tarder... Nous voici dans la cour, montons sur la véranda.

— Comme c'est propre et avenant ! dit Mircéa en entrant dans la maison.

— C'est sympathique, n'est-ce pas ? Figurez-vous que toutes les fois que je rentre à la maison, il me semble qu'elle me sourit !

— C'est que vous prêtez à toutes les choses qui vous entourent la bonté de votre cœur pur, mon cher André.

IV

— C'est peut-être beau, mais ce n'est, en tout cas, pas gai, s'exclama Mircéa, dans la matinée du vendredi saint, en regardant à travers la vitre.

— Il faut s'attendre à de pareilles intempéries à tout moment, en avril, dans nos montagnes, répondit André.

Il faisait un chasse-neige d'une violence inouïe. Les flocons de neige, sous les rafales, menaient une sarabande effrénée dans les airs. Une clarté livide descendait du ciel cotonneux ; la terre blanchissait.

— Nous voilà cloîtrés bel et bien, murmura, avec dépit, le jeune étudiant. Quel contretemps !

— Eh bien ! nous allons tout simplement nous tenir au coin de ce bon feu que j'ai allumé et nous tâcherons de passer cette journée en bavardant. J'ai à votre disposition un gros sac d'histoires de toutes sortes et, si jamais j'en desserre les nœuds, gare à l'avalanche...

— Oh ! je suis assuré de passer une excellente journée, en vous écoutant.

— Tenez, si vous voulez, je m'en vais vous raconter ce qu'il advint après que mon père m'eut confié son cahier de mémoires.

C'est de l'année 1848 qu'il faut reprendre le fil de l'histoire.

Nous avions passé une veille de Noël charmante, en compagnie des trois uniques habitants de Busteni : mos (1) *Lazar Ghionoiu,* mos *Valériu Pinta* et son fils Raduco, votre père.

Le lendemain matin, je trouvai mon père mort dans son lit. Pauvre cher père ! Il s'était évadé de ce monde tout doucement...

Si vous l'aviez vu comme il était beau ! Il continuait un beau rêve commencé sur terre.

Je ne vous décrirai pas mon désespoir...

Son enterrement, pour simple qu'il fut, ne manqua pas de grandeur.

Je communiquai à tous ceux qui étaient venus m'assister en ces tristes moments le désir qu'il m'avait plusieurs fois exprimé d'être enterré sur la cime de cette montagne du Diham qu'il avait tant aimée.

(1) Le vieux.

On fit le nécessaire : Raduco et le chasseur de Prédéal, Négutoï, dont vous avez fait la connaissance, montèrent au sommet du Diham, pour creuser la tombe.

Le surlendemain, munis tous de raquettes aux pieds, nous gravîmes la montagne. En tête, marchait votre père et Negutoï qui, par amitié pour moi, s'étaient improvisés fossoyeurs, la veille; ils portaient une pelle et une pioche, au moyen desquelles ils établissaient une piste dans la neige qui couvrait, d'une couche épaisse, la montagne. Suivait le prêtre du monastère de Prédéal, un vieil ami de mon père, qui avait tenu à l'accompagner à sa dernière demeure. Puis, le brancard avec le cercueil, porté par quatre hommes qui se relayaient parmi la suite des amis qui m'entouraient.

Ils étaient accourus, ces braves gens, de huit lieues à la ronde, de Prédéal jusqu'à Bréaza : des paysans d'Isvor, des moines et des gardes de Sinaïa, des *plaësi* (1) et douaniers de Posada, des *chirigii* (2) prahovéens, tous de pauvres gens, simples d'esprit, mais riches de cœur.

Mon père était entouré de gratitude, d'amitié et de vénération.

(1) Soldats
(2) Transporteurs

Le soleil radieux moirait de reflets d'or les steppes blanches des hauteurs du Diham.

La neige en surface s'était amollie ; la montée fut très dure. Nous mîmes cinq heures pour atteindre la crête.

Le prêtre dit les dernières prières, et la bière descendit dans la fosse. Les mottes de terre gelées, mélangées aux éclats de roches, sonnèrent sur le cercueil; puis, Raduco étendit dessus l'hermine de l'hiver. Faute de fleurs, j'y répandis des ramilles de sapin.

Personne ne pleurait, l'assistance virile s'était raidie dans l'émotion.

Le soleil s'était couvert, le silence de la nature était glacé, mais combien chaud dans les cœurs !

Une seule voix prononça gravement : « Qu'il repose en paix, ce fut une *bonne âme de Roumain* (1). » Quelle oraison funèbre grandiose dans sa simple brièveté ! Bonne âme de Roumain...

Ainsi, cet étranger s'était tellement identifié avec les gens au milieu desquels il avait vécu, qu'ils le considéraient, sans nulle hésitation,

(1) En roumain : *Un bun suflet de Român a fost.*

comme un des leurs. Bonne âme ! Comment reconnaître avec plus de force la vertu essentielle de ce noble Français ?

La nuit était prête à nous envelopper, le retour fut rapide. On voulut m'emmener, je refusai. Je voulais retrouver son âme dans cette chaumière qui était pénétrée de ses pensées.

Ce me fut doux de mettre en ordre tous les objets familiers, qu'il avait façonnés de ses mains habiles ; je retrouvai ce cahier de mémoires qu'il m'avait confié quelques jours auparavant et que j'avais caché dans un tiroir.

Le monde extérieur disparut pour moi ; je lisais, mais c'était sa voix que j'entendais. Combien de jours ai-je passés, ainsi, en sa compagnie ?

Je me souviens d'avoir été ramené à l'existence par l'apparition de Raduco, qui, avec grande insistance, me demandait de lui ouvrir.

Il était très ému, il m'annonçait l'arrivée des Russes au monastère de Sinaïa.

Les Russes ! Je me remémorai les scènes que mon père avait décrites dans son manuscrit, lors des occupations... Mais dans ces temps, ces lieux sauvages de la vallée de la Prahova avaient été épargnés, tandis qu'aujourd'hui...

Nous tînmes conseil, les vieux Ghionoïu, Pinta,

Moïse Cofaru, le pêcheur de truites de Zamura, Raduco et moi. Il fut décidé qu'on renverrait les femmes se réfugier dans un village de montagne qui ne se trouvait pas sur le passage des Russes, mais que les hommes resteraient, attendant les événements.

Nous nous chargeâmes, votre père et moi, de cacher dans une petite grotte des Jépi, connue seulement de nous, les quelques sous, nippes et ustensiles de ces pauvres paysans. Ah ! ce fut là un rude métier ! Cinq jours durant, par la neige et le long des précipices, nous transportâmes, sur notre dos, une partie de l'avoir de nos amis ; j'y ajoutai les quelques souvenirs de mon père qui m'étaient chers.

Bientôt apparurent les premiers éclaireurs cosaques ; la vallée de la Prahova, qui, pendant si longtemps, n'avait répercuté que les cris des transporteurs qui, à dos de cheval, faisaient les échanges de produits entre la Transylvanie et Bucarest, devait, pour plus d'un an, s'animer d'une vie intense.

Les Russes étaient venus prêter main-forte à l'Autriche, pour ramener à l'ordre les Hongrois révoltés, et une partie des luttes eurent lieu entre Sinaïa et Prédéal.

L'hiver se passa en escarmouches où, tantôt les Hongrois, tantôt les Russes et les Autrichiens avaient le dessus. Mais si ces armées étrangères se combattaient avec rage, en revanche elles s'entendaient merveilleusement pour mettre à mal le pays.

Tout le long de la vallée de la Prahova, c'était la dévastation, l'incendie, l'extermination. Quelle tristesse !... Les belles terrasses de Zamura étaient en deuil : les différentes *sotnias* de cosaques qui y avaient campé avaient trouvé très ingénieux de se réchauffer en mettant le feu aux aulnes et hêtres. Il y avait des hêtres à moitié carbonisés qui levaient leurs pauvres branches tordues au ciel, d'autres gisaient à terre tout noirs.

Dans les clairières, de larges taches d'herbe rôtie marbraient les prés...

Les quelques habitants de cette vallée avaient bien souffert. Certains avaient été retranchés de ce monde, comme le patron de l'auberge *La Crucéa Pastorului* (1), qui avait été abattu, d'un coup de sabre, par un uhlan auquel il avait refusé à boire.

(1) A la croix du pâtre.

Ceux qui avaient eu la vie sauve traînaient une existence bien misérable, à charrier des provisions au siège du commandement.

L'été n'amena pas seulement le beau temps, mais aussi favorisa l'action militaire des Russes. Un grand coup se prépara.

Pendant trois jours, je vis passer, par Busteni, le flot ininterrompu de l'armée russe ; tout un corps d'armée avait été concentré à Sinaïa, plus de 20,000 hommes ! Jamais ces gorges sauvages, ces forêts séculaires, ces rochers titaniques n'avaient vu passer tant d'humains prêts à en massacrer d'autres. Le quatrième jour, un régiment tout entier de cosaques du Don s'arrêta à l'entrée de la vallée du Cerf et campa au pied du Clabucétul Baiuluï.

Je me trouvais dans la cour de Ghionoïu, en train de considérer, le cœur serré, l'état de délabrement de la maison de ce pauvre vieux, qu'il avait dû laisser en proie aux déprédations militaires, depuis qu'il corvéyait à Sinaïa.

Je faisais de tristes réflexions, lorsque je m'entendis appeler. C'était un officier supérieur qui m'examinait. Je vois encore le regard de ses yeux bleus, tendres.

— Frère, pourrais-tu m'indiquer, pas loin d'ici, une source d'eau bien fraîche et limpide, de cette eau qui vous remet le cœur?

C'était dit d'une voix douce et chantante, avec le plus pur accent moldave.

— Mais certainement, mon colonel, répondis-je avec empressement, mû par un sentiment de sympathie instinctive envers ce militaire qui parlait si bien roumain.

Je le conduisis auprès de la source de la clairière aux aulnes; il but avidement, à même le ruisselet, puis se tournant vers moi :

— Vous êtes de ce pays? me demanda-t-il.

— Oui, mon colonel.

— Quel magnifique pays! Mais, dites-moi, les habitants, que pensent-ils des Russes?

La question était directe; comment répondre sans blesser mon interlocuteur?

— Ma foi, mon colonel, les Russes sont des chrétiens, comme nous les Roumains...

— Oui, et orthodoxes comme vous.

— Seulement, voilà... et je m'arrêtai, craignant de m'être trop avancé.

— Allons, je vous prie, dites-moi la vérité et sans aucune crainte. Là, entre nous...

— Eh bien! ce sont des chrétiens, mais *avec un sabre attaché à la ceinture et une nagaïka à la main* (1).

Le colonel me regarda longuement et, tout pensif, murmura : Oui, c'est bien cela! Le sabre et la nagaïka, bons compagnons de la croix; les tueries au nom de Jésus-Christ, les atrocités pour la gloire de Dieu, et tout cela couvert de la bannière russe! Que les exécrables forfaits moscovites me font horreur...

Je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Vous ne seriez donc pas Russe? A votre parfait accent moldave, on dirait...

— Oui, je suis Moldave, de cette Bessarabie que la Russie a arrachée à la faiblesse du Turc, en 1812. J'ai juré fidélité au tsar et ne me parjurerai jamais. Mais cela n'empêche pas mon cœur de saigner à la vue des souffrances de mes chers Roumains...

Ainsi je fis la connaissance du colonel Ion Costin, commandant le régiment de cosaques du Don.

Il campa avec son régiment, toute une semaine, sur la Trestia, partageant avec ses hommes les bons et mauvais jours.

(1) Propres termes du paysan octogénaire de qui l'auteur tient ces détails.

Il me prit en amitié et je dus lui tenir compagnie. De naturel gai, bon et endurant, il était adoré par ses soldats. Rien ne me toucha comme cette bienveillance avec laquelle il parlait aux paysans qui lui faisaient leurs doléances.

Il faut que je vous raconte une scène dont je fus témoin, et qui est d'un haut comique (1).

Un jour la femme de Ghionoïu était revenue à Busteni. Pauvre vieille! elle n'avait pu résister au désir de revoir sa maison et son petit ménage et les prés qu'il faudrait bientôt faucher.

Elle trouva tout juste les quatre murs de sa chaumière; quant aux prés, les chevaux des cosaques du Don les avaient tondus, avec une ignorance du tien et du mien toute moscovite.

Baba Kiva se répandit en imprécations contre les Russes; son mari, le vieux Lazare, qui se trouvait là, entre deux charrois, regardait son bien ravagé, d'un œil résigné et fataliste.

Le lendemain, le colonel inspectait son régi-

(1) Cette scène fut racontée à l'auteur par un vieux paysan de Busteni, qui, à son tour, l'avait entendu raconter. Elle se sera peut-être passée quelque part en Roumanie; l'auteur en a recueilli le récit aussi ailleurs que dans la vallée de la Prahova. Mais cette histoire pourrait bien être le produit de l'esprit satirique des Roumains, qui voulaient caractériser la passion de la rapine chez les Cosaques.

ment. Tout au bout de la première ligne de soldats se trouvait un grand diable qui, à mesure que le commandant du régiment approchait, donnait des signes non dissimulés d'inquiétude; ses mains se crispaient nerveusement, son corps se balançait, et ses yeux lançaient des regards angoissés.

Le colonel qui, du coin de l'œil, avait observé l'attitude de cet homme, s'arrêta devant le cosaque qui s'était raidi.

— Eh bien! Piotr, qu'avais-tu à te tortiller comme cela, tout à l'heure?

— Mais rien, Votre Honneur...

— Tout ne marche-t-il pas à ton gré?

— Mais si, Votre Honneur...

— Alors?... Tiens, tiens, il est drôle ton sac, serait-il malade?

— Mais non, Votre Honneur...

— Regarde donc, comme il remue, il est peut-être ensorcelé?

Le soldat roulait des yeux de grenouille effarée.

— Ouvre donc ce sac, Piotr.

Ce que l'homme retira de son sac, on ne le devinerait jamais... D'abord deux poulets auxquels, par avance, il avait proprement tordu le cou. Puis... non, cela dépasse toute imagination,

je me souviens d'en avoir ri aux larmes ! Il tira par les oreilles un goret vivant, dont il avait attaché prudemment le groin, pour l'empêcher de crier.

Il était impayable, le grand diable de cosaque tenant d'une main le petit cochon, saluant de l'autre main, tout penaud, les yeux baissés comme une pudique jeune fille.

— C'est plus fort qu'eux, me dit en français le colonel, en se retenant de rire. Ils ont le chapardage dans le sang.

Mais ce qui corsa la scène, ce fut l'arrivée inopinée de la mère Kiva qui, tout en courant, clamait :

— Ils m'ont volé mes poulets et mon goret, les maudits ! C'est vous leur chef? demanda-t-elle, tout essoufflée, en s'adressant au colonel qui s'était retourné.

— C'est moi, femme, qu'y a-t-il donc?

— On a volé les poulets et le goret que j'avais apportés. Ça s'appelle des chrétiens du bon Dieu et ça vole les pauvres gens...

— Voici votre bien, ma bonne femme...

Oh ! comme les yeux de la vieille Kiva brillèrent, lorsqu'elle reconnut son goret. Sa satisfaction fut à son comble, quand le brave colonel la gratifia d'un rouble.

— Allez en paix, ma brave femme, et tâchez

de mieux surveiller vos cochons, à l'avenir.

Elle s'en alla, les poulets d'une main, le goret sous un bras, guillerette, plus qu'on ne l'aurait supposé à son âge, tandis que le petit animal, enfin démuselé, poussait des cris épouvantables, tout en se livrant à une gymnastique désordonnée.

. . . .

Le lendemain (c'était le 3 juin de l'année 1849) le 1er régiment de cosaques du Don se mettait en marche, colonel en tête, vers Prédéal. Pauvre colonel Costin ! je ne devais pas le revoir... Un prisonnier hongrois qui s'était jeté à ses genoux, lui demandant grâce, et auquel il avait accordé la vie (il s'était adressé au colonel en roumain), tua ce bon Bessarabien d'un coup de pistolet, pendant qu'il s'était retourné (1). Ironie de la destinée ! Encore un Roumain victime des différends entre deux races ennemies de la race roumaine, dont elles ne pouvaient apprécier la noblesse d'origine, dont elles détestaient les qualités et comptaient, tour à tour, en faire une esclave !

La victoire resta aux mains des Russes et ce fut le signal d'une série d'excès auxquels ils se livrèrent sans contrainte.

(1) Historique.

Ils mirent le feu aux rares auberges et maisons de la vallée, qui furent réduites en ruines.

Le vieux Valère et sa femme, qui s'étaient réfugiés dans l'auberge de la Croix du pâtre, furent mis en pièces par des uhlans ivres. Raduco, leur fils, en les défendant, en abattit plusieurs et, la rage au cœur, dut s'enfuir, disparaître.

Il fallut plus de trois ans, pour que la vie normale revînt dans ces parages.

L'occupation autrichienne de 1853 n'osa pas être cruelle ; les temps avaient marché !

Je pus vivre tranquille dans ma chaumière, vaquant à mes menus travaux, entouré des pensées de mon père.

Les événements qui se sont précipités (1) ont eu de l'écho parmi le petit monde des Bucégi, qui augmentait tous les ans.

(1) Union des Principautés et élection d'Alexandre-Jean Cuza (1859) comme prince des deux pays roumains réunis, élection de Charles de Hohenzollern, comme prince de Roumanie (1866). André ne peut parler ici des événements ultérieurs : 1° la guerre russo-roumaine-turque (1877-1878), dans laquelle la valeur de l'armée roumaine sauva les Russes d'une honteuse défaite à Plevna, fait pour lequel, comme récompense, la Russie se fit rendre le morceau de la Bessarabie qui avait été rétrocédé à la Moldavie par le traité de Paris (1856) ; 2° proclamation de l'indépendance de la Roumanie (1878) et du royaume de Roumanie (1881).

Et la paix s'installa définitivement dans la vallée de la Prahova.

. . . .

— Quels temps, mon ami, quels temps ! s'exclama Mircéa, lorsque André eut fini son récit.

— Dieu vous a préservé de vivre en ces temps-là. Qui sait de quelle tâche d'obscur corvéyeur vous auriez été chargé et quelle ignominieuse mort sous le knout cosaque, le yatagan turc, ou le gourdin de l'agent du fisc, aurait mis fin à la plus misérable des existences ! Sur ce, je m'en vais vous quitter pour quelques heures ; il faut que je fasse le nécessaire pour la journée de demain et que j'avise le père Ilié.

— Vous allez sortir par ce chasse-neige ?

— Oh ! j'en ai vu bien d'autres…

Resté seul, Mircéa s'installa dans un recoin de la prispa, d'où, bien abrité, il pouvait regarder au dehors.

Par moment, les flocons de neige tombaient drus, silencieux, ouatant l'atmosphère, puis le vent faisait rageusement tourbillonner les papillons blancs, dans tous les sens.

La lecture du journal de Genépin lui revenait en mémoire, et le récit que lui avait fait André résonnait encore à ses oreilles.

Le mauvais temps qui se déchaînait au dehors était le symbole des mauvais temps que le père d'André et André lui-même avaient vu se dérouler sur cette terre roumaine qu'ils aimaient tant.

Mais la tempête, qui s'éloignait peu à peu, disparut complètement, et le soleil, un soleil bon, chaud, réconfortant, apparut. La terre buvait les larmes du ciel et Mircéa vit, sur la coupole céleste, en rayons d'or, la gloire de la Roumanie...

V

Le samedi, veille de Pâques, il faisait beau. Les deux amis venaient de goûter, sur le coup de midi, à un frugal repas.

— Tiens, voilà l'ami Negutoï qui vient nous enlever, dit gaiement André.

— Bonjour, André, je vous salue, monsieur, me voilà prêt à vous accompagner.

— Que dites-vous de ce temps, nous sera-t-il propice?

— Je crois bien, regardez ce soleil radieux.

— Et la neige, qu'en faites-vous?

— Elle ne nous gênera pas trop. A l'entrée de la vallée du Cerf, je me suis arrêté pour bien examiner le Diham; il a perdu beaucoup de sa blancheur et ne présente que quelques ilots de neige.

— Alors, en route, s'écria André, tout en donnant un coup d'épaule à son sac.

— J'espère bien, dit Negutoï, que nous ne

rencontrerons personne qui nous souhaite bonne chasse, car vous savez que ce serait de mauvais augure.

Ils prirent, à droite, un sentier à mi-côte. C'était le sentier des fondrières. Une multitude de ruisselets coulaient des hauteurs du Diham qui, rencontrant le palier du sentier, s'épandaient un moment, pour le transformer en un gâchis limoneux, encombré de troncs pourris et d'éclats de hêtres vermoulus.

— Quelle bourbe! murmurait Mircéa, en sautillant.

— On dirait les âmes des politiciens qui se répandent, ajouta en riant André.

Une heure de marche suffit aux trois amis pour arriver au bout du sentier qu'ils parcouraient et qui menait au point d'attache du Diham au Clabucet.

C'était une vaste pelouse ondulée, coupée par le fossé de frontière, toute tachetée de plaques de neige fondante. Sous les vagues de l'herbe rousse et rude, rappelant les soies du porc, on devinait le bouillonnement de la vie printanière.

— D'ici quinze jours, on pourra cueillir, là, sur cette petite côte, les premiers narcisses, n'est-ce pas, Negutoï?

— Oui, sur la côte aux narcisses, la bien dénommée par vous, André.

— Tiens, qu'est cela? demanda Mircéa, désignant à côté d'un bouquet de sapins isolés au centre de la pelouse une espèce de mirador juché sur quatre poteaux en bois.

— C'est ma tour du guet, répondit André. Tapi sur cette plate-forme, j'attends ces messieurs les sangliers qui, par de beaux clairs de lune, arrivent en troupe, en quête de nourriture. Voyez-vous là-bas cette dépression qui présente un aspect de dévastation tout particulier?

— Le sol en est tout ravagé, on le dirait grossièrement labouré.

— C'est l'œuvre des sangliers : ils fouillent la terre de leurs boutoirs, pour y trouver des bulbes et de gros vers. Combien de fois, par des clairs de lune printaniers ou des fins d'automne, les ai-je guettés du haut de ce perchoir improvisé! Il y a quatre années de cela, j'en ai vu arriver toute une harde, une quarantaine, dont quelques laies avec leurs marcassins. Ils se mirent en devoir de pratiquer leurs fouillures, tout en s'ébattant avec force grognements et en se mordillant. Je me tenais coi dans le haut de mon observatoire; j'étais heureusement contre le vent, sans cela ils m'au-

raient éventé bien vite. Après avoir contemplé un instant ce curieux spectacle, je tirai et j'en tuai deux, mais les jours suivants ils ne revinrent plus... Nous voici à la jolie source du val d'Enfer.

— Le val d'Enfer?

— C'est un nom bien terrible, pour un pauvre petit vallon très modeste. Je n'ai jamais pu m'expliquer cette dénomination.

— Donnée, peut-être, par un chasseur à la suite de quelque mésaventure, expliqua Negutoï.

— Comme le soleil est chaud!

— Écoutez, Mircéa : pendant que Negutoï et moi nous ferons une reconnaissance dans les environs, si vous voulez passer un bon moment, allongez-vous, dos contre terre, sur cette pente douce; à l'aide de votre chapeau, cachez vos yeux au soleil et abandonnez-vous corps et âme à l'heure présente. Ce soleil généreux de printemps vous pénétrera tout entier.

Les deux chasseurs, revenus au bout d'une demi-heure, réveillèrent le jeune homme assoupi.

— Vous aviez raison, André, murmura Mircéa, ce moment a été bref mais délicieux. Eh bien! qu'avez-vous découvert?

— Nous avons inspecté le *bordeï* que j'ai construit l'année dernière, dans un pli de terrain et

nous avons reconnu sur la neige des traces de coqs de bruyère.

Tout va bien. Voulez-vous que nous nous préparions en vue de la nuit à passer?

— Mais certainement, cela fera passer le reste de la journée et ce sera amusant.

Le bordeï, à l'image de ceux qui abritent les bergers, était un trou rectangulaire creusé dans la terre, assez grand pour contenir trois personnes, étendues de tout leur long; par-dessus, une toiture de branchages et de mottes de terre, de forme triangulaire, soutenue par deux pieux. Il fallait se baisser pour y entrer.

— Nous allons passer la nuit là dedans? demanda Mircéa avec une pointe d'inquiétude.

— Mais oui! Je vous certifie que nous y serons fort bien. Il y fera chaud, surtout si nous ajoutons la flamme d'un bon feu que nous ferons au fond, dans ce recoin aménagé en foyer. Et puis, j'ai d'autres tours dans mon sac, vous allez voir...

Ce disant, André souleva une petite trappe dissimulée au fond du bordeï. Il mit à jour un coffre, d'où il retira une *sarica* (1) et quelques ustensiles de ménage, dont une marmite.

(1) Grand manteau fourré de berger.

— Voici, Mircéa, de quoi vous prémunir contre le froid de cette nuit ; quant à cette marmite, on apprêtera dedans une bonne mamaliga, pour nous garnir l'intérieur. Tout le confort moderne du plus splendide des hôtels.

— Oui, le Grand-Hôtel de Paris, moins le boulevard des Capucines, répliqua Mircéa, en éclatant de rire. Enfin, à la chasse comme à la chasse !

— Nous allons nous partager la besogne. Avec Negutoï, je m'en vais ramasser du bois mort aux alentours ; Mircéa nous fournira de quoi composer les matelas.

Bientôt l'aménagement du dortoir était complet. Par terre, une bonne couche de ramilles de sapin, en guise de matelas ; les quelques trous de la toiture bouchés par des branchages ; une provision de bois mort à la porte de la hutte, de quoi passer la nuit auprès d'un bon feu.

Les trois compagnons s'étaient terrés dans le bordeï. André et Mircéa devisaient gaiement, tandis que Negutoï était plongé dans ses réflexions ; les branches de hêtre se tordaient dans le foyer primitif du fond, renvoyant une chaleur très appréciable.

— Dites donc, Negutoï, est-ce que tous vos

bœufs ne sont pas rentrés (1)? demanda André.

— Je pense que ce n'est pas très chrétien ce que j'ai fait là, de quitter ma famille la veille de Pâques.

— Bon Dieu ! la chouette ne pleurera pas sur votre toit pour cela... Allons, faites-nous une figure plus agréable, soyez sage, si vous voulez vous régaler de ce que j'ai apporté dans mon sac.

— Faites voir.

— Ah ! non, ce sera pour minuit, quand Jésus-Christ ressuscitera.

— Que ferions-nous, demanda Mircéa, si quelque seigneur Martin nous rendait visite ?

— Nous nous tiendrions tranquilles, voilà tout, et l'ours passerait.

— Il ne nous attaquerait pas? interrogea Mircéa.

— La plupart du temps, l'ours n'attaque que si on le provoque, répliqua Negutoï ; j'en ai rencontré deux et, tel que vous me voyez, je me porte à merveille. Une première fois, ce fut l'été ; j'avais passé la nuit dans la vallée *Alba* et je m'étais posté de bonne heure sur une sente de

(1) *Nu-ti sunt toti boii acasa?* C'est-à-dire : Y a-t-il quelque chose qui vous contrarie ?

berger en deçà d'un tournant pour guetter les chamois qui, d'après mes calculs, devaient passer en dessous. Mal réveillé, j'étais en train de me frotter les yeux, quand, au tournant du sentier, je vis apparaître une forme massive.

— Tiens, le maître berger du Caraïman qui descend aux provisions à Sinaïa, pensai-je.

Mais je ne fus pas long à m'apercevoir que le maître berger n'était ni si gros, ni si grand, ni si poilu. C'était bel et bien un magnifique ours qui marchait d'un pas pesant et portait sous chaque bras, devinez quoi? Deux agneaux, pauvres petites bêtes !

Vous allez penser, n'est-ce pas, que je n'eus rien de plus pressé que d'épauler, de viser et de faire feu. Ah ! ouat ! La frayeur, la surprise m'avaient changé en pilier d'église.

Je voyais la bête féroce avancer sur moi et je ne bougeais pas d'une semelle. Avec cela, le vague sentier sur lequel nous nous trouvions, l'ours et moi, était bordé d'un côté par un effroyable précipice et de l'autre par une muraille de rochers à pic. Il fallait que l'un de nous cédât le pas à l'autre. Au lieu de tourner les talons et de m'enfuir, je m'aplatis le long de la muraille, rentrant le ventre, effaçant la poitrine; j'aurais

payé cher, en ce moment, pour avoir les formes étiques de la limande.....

L'ours passa, tout grognonnant, très occupé à tenir ses deux proies; il eut le temps, cependant, de me lancer un crachat qui m'éclaboussa la figure, je crois même qu'il me marcha sur un pied; c'est là que j'appréciai la valeur de mes bottes... Du reste, je n'avais pas de cors.

Je vis l'ours suivre le sentier quelques pas, puis disparaître dans un fourré. Je dus remonter la vallée Alba, gravir le Caraïman, pour redescendre dans Busteni par la vallée Jépi; ce fut pénible pour commencer, vu que j'avais les jambes tremblantes !

— Et la seconde rencontre?

— Oh ! celle-là fut moins émouvante. C'était en avril, tenez, comme qui dirait à cette époque-ci. Je revenais de la clairière de Costila, où j'avais fait une tournée de chasseur.

J'étais arrivé sur le plateau aux érables, j'aspirais l'air humide et je sifflotais doucement. J'entends, tout d'un coup, un grognement et je vois à quelques pas, à ma gauche, une masse brune-rousse qui s'agitait : c'était le sieur Martin qui, accroupi au-dessus d'une fourmilière, s'offrait un régal. Il promenait une langue longue et

violâtre à travers le petit monticule, la rentrait toute chargée de fourmis et recommençait le manège. Cette fois-ci, le sang-froid ne me manqua pas; j'aurais tiré si mon fusil, au lieu d'être chargé à plomb, avait été muni de balles. Cela étant, je préférai m'éloigner prudemment, sans entamer la conversation...

— Mes amis, interrompit André, si nous prenions un petit acompte de sommeil jusqu'à minuit? Je m'engage à vous réveiller juste à l'heure pour que nous fêtions la résurrection du Seigneur.

Les trois hôtes du bordeï s'installèrent pour dormir. Mircéa, fatigué de la marche de la journée, durant laquelle il s'était grisé d'air pur et de lumière printanière, s'endormit, doucement bercé par la chanson d'un filet d'eau voisin. Negutoï, à peine eut-il posé le flot de sa longue chevelure sur un bras replié, qu'il s'endormit pesamment et son nez entonna une discordante symphonie à la gloire de saint Hubert.

André, habitué aux veillées de chasse des Bucégi, s'abandonnait à une douce rêverie. Un quart de siècle s'était écoulé depuis qu'on avait porté le corps inanimé de son père sur la crête du Diham et c'était comme d'hier...

Il avait religieusement mis en pratique les préceptes paternels et sa conscience était en paix. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais agi en vilain et avait tâché de faire le plus de bien qu'il était en son pouvoir. Un peu braque, comme le caractérisaient certains Prahovéens, mais un parfait honnête homme, bon et charitable...

André était parti pour le pays des songes, lorsqu'il se sentit secoué fortement par l'épaule, tandis qu'une voix à l'accent rauque prononçait : « Oh ! l'ours !... oh ! l'ours ! »

D'un bond, Genépéanu fut à la porte du bordeï; il la poussa, fut enveloppé de ténèbres et pas le moindre bruit.

— C'est vous, Negutoï, qui criez à l'ours et secouez les gens si fort?

— L'ours ! l'ours !...

— Mais non, camarade, il n'y a pas plus d'ours que sur ma main; seulement, vous continuiez en rêve vos récits de tout à l'heure.

— Qu'y a-t-il ? demanda Mircéa en se réveillant.

— C'est Negutoï qui croyait donner l'accolade à son ami Martin. Quelle heure est-il, Mircéa ?

— Minuit.

— Fêtons la résurrection; à nous les bonnes choses.

Les bonnes choses que le sac d'André recélait étaient des œufs rouges et un beau gâteau de Pâques appétissant.

Ils cognèrent les œufs de Pâques les uns contre les autres, fin bout sur gros bout, tout en prononçant la formule traditionnelle :

— Jésus-Christ est ressuscité !

— C'est vrai qu'il est ressuscité !

Puis ils firent un sort au gâteau.

— Et voici qui va vous donner du courage, mes amis, dit André.

Chacun avala le contenu d'une fiole de tuica sucrée que Genépéanu avait fait bouillir; l'eau-de-vie de prunes brûlante répandait une agréable chaleur dans les membres des trois compagnons.

— Ma foi, c'est joliment bon, s'exclama Negutoï en faisant claquer la langue. Cet André ! Quel homme précieux... Mais dites-moi, camarade, est-ce que dans votre pays on n'a pas l'habitude de répéter les bonnes choses?

— Mais si, mais si, il y en aura plusieurs tournées. Voici toujours la seconde. A votre santé. A vos succès, mon cher Mircéa !

— A la vôtre, André, et puisse le tranquille

bonheur dont vous jouissez ici se prolonger longtemps...

— Aux Bucégi, André, dit gravement Negutoï. Aux Bucégi qui nous ont vus naître, qui nous ont élevés, qui recueilleront notre dernier soupir, aux Bucégi, nos maîtres, nos bienfaiteurs et nos amis !

La tuica sucrée et brûlante ennuageait la pensée de Mircéa d'une douce ivresse et emplissait d'une franche gaieté le cœur des deux chasseurs.

On s'assoupit de nouveau.

— Allons, les amis, debout, n'oublions pas nos devoirs de chasseurs et faisons en sorte que les coqs ne puissent pas se moquer de nous, s'écria André.

Dehors, l'aube luttait avec les ténèbres. Dans la nuit, il avait légèrement neigé; le sol était uniformément saupoudré de blanc.

André constata la disparition des traces de coqs qu'il avait découvertes la veille, dans une éclaircie du bois.

— Cela ne fait rien, murmura-t-il. Je reconnais parfaitement l'endroit. Tenons-nous cois et attendons.

Les amis venaient de se dissimuler derrière des

sapins, quand un frémissement d'ailes à travers la cime des arbres se fit entendre.

Sur la branche maîtresse d'un vieil épicea s'était posé un magnifique coq; il poussait des gloussements sourds mais continus.

Le rose de l'aurore envahit la clairière; le coq jeta un cri strident, puis se livra à un concert assourdissant fait de notes incohérentes, sans modulations; il se contorsionnait en même temps de singulière façon.

Negutoï avait épaulé, prêt à tirer, mais André lui fit signe d'attendre un instant. Sur un raidillon qui dévalait vers les chasseurs s'avançait un second coq. Il marchait, posant gravement patte devant patte, la queue en éventail, le cou en avant, la tête gonflée, les yeux roulants, enchâssés dans une zone d'un superbe écarlate, se détachant violemment comme deux disques de feu au milieu des tonalités sombres de la tête et du cou. Il semblait prêt à livrer quelque sanglante bataille.

— Ça va être amusant, pensa Mircéa.

Le coq perché ne tarda pas à s'apercevoir de l'arrivée d'un rival; il vola à terre.

Les deux ennemis, face à face, leurs queues raclant la neige, bombant leurs poitrines à reflets métalliques, s'apprêtaient à lutter, lorsque deux

coups de feu les étendirent morts sur place.

— Quel dommage! cria Mircéa, j'aurais désiré assister au drame.

— Ils se seraient abîmés, expliqua André, et pour une fois qu'on a pu approcher ces bêtes si défiantes et si rusées, c'eût été *péché* de ne pas les avoir intactes, ornées de leur magnifique plumage.

— Quant aux *rousses*, il est inutile de les attendre, les coups de feu les ont éloignées de ces lieux.

— Rentrons au bordeï et déjeunons.

Le feu qui couvait sous les cendres se raviva facilement. A l'aide de trois bâtons entre-croisés, André fabriqua une espèce de trépied auquel il accrocha la marmite pleine d'eau; il versait des poignées de *malaï* (farine de maïs) dans l'eau bouillante, pendant que Mircéa, enchanté de se rendre utile, tournait la bouillie à l'aide d'un bâton.

La bouillie ayant pris consistance, Negutoï empoigna la marmite et en renversa le contenu sur un rond de bois sentant encore le sapin frais.

— Nos Grandeurs sont servies, fit André.

Chacun tailla un quartier du gâteau doré qui

était apparu et les œufs rouges firent le tour des convives.

— Un peu primitif comme repas, mon pauvre Mircéa...

— C'est délicieux! Jamais je n'ai trouvé la mamaliga et les œufs durs si bons...

— Je m'aperçois, avec plaisir, que vous avez l'étoffe d'un chasseur. Allons, on pourra faire quelque chose de vous. Maintenant, nous allons lever le camp et rentrer, voulez-vous?

— Rentrer? Ah! mais non, je voudrais monter sur la cime du Diham, protesta Mircéa.

— Allons-y, Negutoï, cela nous réchauffera, de grimper.

VI

Les trois amis commencèrent de gravir une côte très raide, le long du fossé de frontière, qui, par surcroît, était tout enneigée.

— Je la connais pour l'avoir pratiquée, cette côte exposée au nord ; nous allons enfoncer dans la neige jusqu'aux genoux, il faudra travailler dur des jambes, déclara André.

— Ce sont les surprises du métier de chasseur montagnard, ajouta sentencieusement Negutoï.

— Allons, amis, à l'assaut! cria Mircéa.

Quelques culbutes sur le tapis moelleux de neige égayèrent les compagnons.

Une rampe douce faisait suite à la côte dure; plus que de rares taches de neige. Le sol, par endroits, tout feutré de mousses dans les petites dépressions, devenait très glissant sur les pentes unies, vêtues de ces longues herbes rousses, rôties par la sécheresse de l'année d'avant. En dessous, rampait la *mousse serpent*, le *lycopode*,

dont les nombreuses ramifications apparaissaient sur les parties pierreuses restées à nu. Quelques rares épiceas nains, tordus par les rafales, faisaient la garde à côté d'humbles buissons de genévriers.

— Nous voilà au point culminant, dit Genépéanu. Nous foulons aux pieds l'un des deux monticules de la crête qui, de la vallée du Cerf, apparaissent comme deux mamelons du Diham. Maintenant, Mircéa, regardez, cela vaut la peine !

A l'ouest, s'allongeait la chaîne des Bucégi fuyant vers le sud, avec un coude un peu en retour vers le milieu de sa longueur, et offrant à la vue ses bosses nues, bordées d'effroyables à-pics. A l'est, les monts de la rive gauche de la Prahova présentaient leurs plissements convulsionnés, leurs ballons chauves ; au nord, se déployait la plaine transylvaine, avec ses carrés de prés et ses terres de labour.

— Certes, le tableau n'est pas médiocre, dit André. Il y a là tous les caprices de la forme ; à l'est, domine la courbe dont les sinuosités ont de la mollesse, une certaine douceur qui vous pénètre ; à l'ouest, c'est la rudesse des crêtes déchiquetées, dont les formidables escarpements dégagent une dignité hautaine. A l'est douceur, à l'ouest sévérité et l'ensemble crée et dispense

l'harmonie. Au nord de ces belles plaines transylvaines, un chant roumain s'élève, qui fut tragique dans le passé, qui est mélodieux aujourd'hui, le chant d'une race vigoureuse que n'a pu entamer l'oppression mongole.

Un grand espoir monte vers nous, Mircéa, de là-bas...

— Et maintenant ?

— Montons sur le second monticule... C'est là, ajouta André, en désignant un fourré rampant de genévriers.

— Oui, je me souviens, dit gravement Negutoï, en se découvrant.

— Mon père dort là, sous ces genévriers plantés de ma main. Sauf nous, personne ne se doute que sous ces arbustes repose ce qui fut l'enveloppe d'une belle âme. Combien de fois s'assit-il sur ce quartier de roche voisin, plongé dans une rêverie profonde que je respectais religieusement ! Il emplissait ses yeux de ce paysage admirable, dont il ne manquait jamais de m'expliquer la beauté... Allons, je ne veux pas vous attrister en ce beau jour de printemps, venez... ou plutôt remarquez d'abord comme les montagnes sont belles aujourd'hui.

— Parce qu'elles sont enneigées ?

— Elles sont couvertes de neige, mais très peu ; il n'est tombé, cette nuit, qu'une légère *sucrée* (1) de neige qui n'a pu se maintenir que dans les dépressions où les rayons du soleil viendront la toucher de leurs baisers ardents et la fondre. Jamais l'architecture titanique de ces montagnes n'apparaît dans toute sa valeur que sous ce mince manteau clair. Renflements, bosses, châteaux forts, tourelles, toutes les saillies détachent leurs gris de pierre des dépressions blanchies par la neige. Toute la ciselure des Bucégi, œuvre des eaux et des intempéries, apparaît avec ses moindres détails. Les énormes brèches et cassures, les à-pics vertigineux ne sont pas les seuls à attester les profondes et multiples blessures de ces murailles grandioses (2). Grâce à cette très légère couche de neige, comme autant de veines et d'artères blanches, apparaissent les innombrables rides, fentes, chemins d'éboulis, défilés et cheminées qui sillonnent les flancs des Bucégi.

— C'est un beau spectacle !

(1) Expression populaire signalée par M. André Theuriet, qui caractérise avec beaucoup de justesse le phénomène.

(2) Les Bucégi sont des montagnes calcaires qui se désagrègent.

— Si le soleil dure encore, d'ici une heure tout cela aura disparu…

— Pour rentrer, je vous propose de faire le tour le long du *Morar,* de passer par la clairière de Costila.

— Et de là, par le *Munticélu,* descendre dans Busteni ? Hourra pour Negutoï, qui nous invite à suivre un si beau chemin de retour. Adopté, n'est-ce pas, Mircéa ?

— Moi, je ne demande qu'à grimper et à dévaler, et à jouir de cette journée de bonheur printanier.

Ils descendirent la côte du Diham face au Morar des Bucégi, et entrèrent dans la forêt épaisse d'épiceas qui couvre le pied de cette dernière montagne.

— Oh ! André, comme c'est curieux, remarqua Mircéa, au bout d'une demi-heure de marche.

Ce n'était plus la forêt aux épiceas de port noble et majestueux, riches de ramures, mais une assemblée de vieillards souffreteux et déguenillés, aux longues chevelures en filasse pendant lugubrement.

— C'est le lichen parasite (1) dont vous voyez

(1) L'*Usnéa barbata* (usnée barbue) qu'on appelle en roumain *Barba ursului* (la barbe de l'ours).

les filaments accrochés aux branches, qui ronge et tue le sapin. Il y a comme cela des coins de tristesse et de désolation dans ces forêts si belles; dépêchons-nous de quitter ce cimetière... Voici le hêtre qui apparaît, nous ne sommes pas loin du torrent du Cerf.

Nos promeneurs passaient auprès de gros quartiers de rocs tout moussus et couverts d'une végétation dont l'été devait activer la luxuriance.

— C'est pendant l'été qu'il faut les voir, ces gros blocs, expliqua André à Mircéa qui s'était arrêté pour examiner l'un d'eux.

C'est tout un monde végétal. D'abord tout nus, ils se sont couverts de lichens qui ont fait place aux mousses; les fleurs y ont trouvé nourriture, les graines des arbres y ont découvert assez d'humus pour germer et se transformer en beaux sapins, en jolis sorbiers... Mais nous voici dans la petite clairière au Cerf, si nous obliquions à droite, nous suivrions le sentier de bergers qui mène, entre la Costila et le Morar, à l'*Omul*. Mais ce n'est pas encore le moment, l'hiver tient encore ses assises là-haut. Traversons.

Et, joignant l'action à la parole, André passa le torrent, sautant sur d'énormes blocs, posés la plupart en équilibre instable, en travers de son lit.

Ils gravirent ensuite une petite côte boisée, pour arriver sur une éminence herbue. En face s'étendait une vaste clairière.

— C'est la clairière de Costila *(Poïana Costilei)*, expression de beauté des Bucégi ! s'écria André.

La pelouse ondulée qui s'offrait aux regards de nos amis était occupée, au centre, par un bouquet de sapins ; à gauche, commençaient les pentes boisées de la « Galma maré », énorme bosse séparant la clairière de la vallée du Cerf. A droite, surgissaient les murailles de la Costila avec, au bout, la *Sentinelle* qui garde la grande brèche conduisant à l'Omul. Au nord, les fantaisies rocheuses du Morar suivies d'une courbe élégante de la forêt s'attachant au Diham.

— Dans cette clairière en contre-bas, bordée de toutes parts de côtes boisées et de parois rocheuses, on se croirait, n'est-ce pas, dans quelque bout du monde ignoré des humains, dans quelque planète heureuse? demanda André. Ah ! si je n'avais trouvé mon nid tout prêt sur les terrasses du Diham, c'est ici que j'aurais bâti ma chaumière.

— C'est beau !

— Trop beau, nul poète au monde ne pourrait décrire cette merveille; ce paysage est une révéla-

tion de pure beauté, non point rigide, mais bonne, accueillante...

Traversons cette clairière dans toute sa longueur pour passer sur le Munticélu.

Ils cheminèrent sur des tapis de crocus d'un bleu violet, panachés de rares crocus blancs; comme de petites filles curieuses se haussant sur la pointe des pieds, les perce-neige, plus hauts sur tiges, penchaient leur trois pétales immaculés dans la coupe des crocus voisins. Le rideau que la forêt déplia bientôt n'était pas franchement vert; aux sapins se mêlaient des hêtres et des érables, dont les feuilles, encore en bourgeons, semblaient prêtes à sortir de leurs prisons.

La sente, très peu visible, présentait de forts raidillons qui rendaient la marche pénible.

Tout autour, un peuple d'arbres semblait marcher avec nos amis, enchevêtrant leur chemin. Pas la moindre éclaircie.

— Ce que je m'égarerais, si j'étais seul dans cette forêt, fit Mircéa.

— Sans nul doute, répliqua Genépéanu. Moi qui ai le pied et le flair forestiers, il m'arrive d'errer dans ces massifs épais, toute les fois que, livré à mes pensées, je ne m'occupe pas de la bonne direction à suivre.

— Écoutez!

Ils s'arrêtèrent, faisant silence. On entendait des coups précipités, très rapprochés, frappés sur du bois.

— Qu'est-ce que cela peut être?

— Tout simplement le *pic noir,* qui, à l'aide de son long bec, cherche sa nourriture parmi les vers des troncs d'arbres. C'est le petit tambour de l'armée des forêts... Tenez, voici un point de repère qui ne me trompe jamais.

— Cet immense sapin au tronc nu dans le bas?

— Oui, n'y voyez-vous rien de particulier? Remarquez ces entailles profondes pratiquées à différentes hauteurs sur le fût; cela constitue le *toisage des ours* (1).

— Oh! oh! cela demande une explication.

— Je vais vous la donner, pendant que nous continuerons notre chemin. Sous le sapin géant que vous venez de voir se réunissent ces messieurs Martin, pour prendre part au concours annuel : comme prix, l'amitié de ces dames ourses qu'on classe par ordre de beauté.

La plus belle est adjugée au seigneur qui de

(1) En roumain : *Mesuratorea ursilor* (mesurage des ours).

ses griffes atteint la plus haute des entailles; celui dont la taille est immédiatement inférieure gagne la seconde beauté et ainsi de suite.

— Avez-vous jamais assisté à cet intéressant spectacle?

— Ce que je vous raconte là est une légende. Et puis, je crois qu'il ne ferait pas bon se trouver dans le voisinage de ces messieurs à de pareils moments.

— Nous voici sur le plateau aux érables, André, observa Negutoï.

— Obliquons un peu à gauche, mes amis, dit André. Je veux vous conduire, Mircéa, sur le penchant du Munticélu que j'affectionne particulièrement, vous me direz si j'ai raison.

— Traversons d'abord cette ravine de la *Galma*.

La scène changeait d'aspect. Les hêtres et les érables disparurent; plus de combes ténébreuses fleurant la moisissure, plus de ravins pierreux, plus de blocs tombés des hauteurs, recouverts de végétation. Plus que des sapins et des épiceas; il y en avait de centenaires, il y en avait de tout jeunes qui poussaient à l'ombre tutélaire de leurs ancêtres.

— C'est la grâce, c'est le sourire de la Costila

que ce *Munticélu* (1). Souvent, je m'engage dans l'une des avenues qui descendent du Munticélu dans la vallée du Cerf...

C'était une succession de clairières minuscules, une enfilade de petites salles, entourées circulairement d'épiceas.

Par endroits, les arbres s'écartaient pour laisser la place à un salon de verdure, au milieu duquel s'élevait quelque sapin qui avait résisté aux intempéries de plusieurs siècles.

— Oui, ajouta André, souvent, au cœur de l'été je m'assois ou je m'étends, de tout mon long, sur ces divans faits de mousses et d'herbes moelleuses; j'y suis pénétré de la confiance que m'inspire ce Monticélu, qui me fait l'effet d'un homme généreux; et ses modestes et mystérieuses clairières représentent de bonnes actions restées à jamais ignorées. Et j'oublie le monde, j'oublie la terre et ses humains et je m'oublie moi-même. Dans un demi-sommeil je passe là des minutes de délicieuse griserie. Lorsque, réveillé par le cri d'une mésange, je retrouve mes esprits, je me sens plein d'une infinie gratitude pour cette noble nature qui se donne toute à moi, sans me deman-

(1) *Munticélu* veut dire petite montagne, montagnette.

der en échange qu'un peu de recueillement.

Quelle sensation exquise que de s'engager à l'aventure dans un de ces étroits couloirs bordés de sapins, garnis de magnifiques fougères, qui ne mène nulle part; aux innombrables carrefours, je me demande, avec une pointe d'inquiétude : laquelle faut-il prendre de ces avenues exiguës? J'en suis une au hasard et j'erre, je tourne, jusqu'à ce qu'une éclaircie me rappelle au sentiment de la réalité et m'indique la direction à prendre, pour avancer ou pour revenir sur mes pas...

— En voici une d'éclaircie, justement, interrompit Negutoï.

— C'est la Trestia que l'on aperçoit? interrogea Mircéa.

— La Trestia et, un peu à droite, l'auberge du père Siméon; nous allons de ce pas confier ces deux coqs aux talents culinaires de la mère Véturie, cette côte exposée au soleil nous y conduira.

— Quel gentil tapis! s'exclama Mircéa.

— Ce sont les *corydales (brébénéi)* une des plus poétiques fleurs roumaines. Qu'y a-t-il de plus gracieux que ces petites cornes d'abondance attachées tout autour d'une tige frêle?

— Il y en a de plusieurs couleurs.

— En voilà qui mettent une teinte de corail sur la pente encore couverte de feuilles mortes; là-bas quelques bouquets blancs-jaunâtres, les plus rares et encore des touffes violettes pour éteindre le rouge du corail.

VII

ANDRÉ GENÉPÉANU A MIRCÉA TRESTIANU
Strada Sepcari (Bucarest)

Ce 1er mai 1874.

Quelle baguette magique a touché, ce matin, la forêt, les prés, tout le paysage? Au premier rayon de soleil un manteau vert s'est étendu sur toute la région. Cest un vert jeune, frais, tendre, velouté.

Les feuilles des hêtres, hier encore emprisonnées dans leurs bourgeons, se sont dépliées. Elles sont encore un peu fripées. Leur vert clair tranche sur le vert sombre des sapins et des épiceas.

L'herbe a perdu sa teinte rousse, elle est tachée du jaune de ces opulents coucous hauts sur tige.

Vite un bouquet, quel parfum subtil !

Pourquoi êtes-vous parti si précipitamment le lundi de Pâques? Vous auriez assisté, quelques jours plus tard, à ce changement à vue qui se

laisse admirer, mais non point décrire. Mais j'ai compris cette hâte de serrer dans vos bras ces chers vieux et n'ai pu qu'approuver votre départ.

Vous allez bientôt reprendre la route vers la France... N'oubliez pas que dans un coin de montagne roumaine il y a un vieil ami qui vous aime et laissez-moi l'espoir que vous reviendrez vous retremper, au milieu de cette nature, dont vous savez apprécier les charmes et l'accueil bienveillant.

Tout votre

ANDRÉ.

QUATRIÈME PARTIE

ÉTÉ

I

ANDRÉ GENÉPÉANU A MIRCÉA TRESTIANU
35, rue Gay-Lussac, Paris.

Mai 1875.

Mon cher Mircéa, voici une année d'écoulée depuis votre court séjour, à Pâques dernières, dans nos parages. Cette année, comme bien d'autres dans ma vie, n'a pas d'histoire.

La montagne s'est vêtue d'habits versicolores qu'elle a troqués, à l'automne, contre une ample toge de nuance rousse, pour endosser, à la saison rigoureuse, un manteau blanc protecteur.

Les surprises et les enchantements des saisons

se sont suivies, toujours les mêmes et toujours nouvelles pour votre ami.

Voici le printemps revenu ; il a déjà ceint sa parure verte légère.

J'ai fait, seul, à la mi-mai, le trajet parcouru, un mois plus tôt, l'année dernière, en votre compagnie et celle de Négutoï.

Le chemin des fondrières m'a mené à la belle pelouse ondulée où sur la côte exposée au soleil j'ai cueilli ces beaux narcisses dont les étoiles de six pétales blancs entourant une petite coupe ornée d'un joli filet rouge penchent si gracieusement sur la tige. Avec le parfum enivrant qui s'en dégage, j'ai aspiré les effluves du printemps. Le lendemain, par la grande bosse, en gravissant la côte au foin, je suis arrivé dans la clairière de Costila. J'ai récolté en chemin un bouquet de ces mignonnes soldanelles d'un violet tendre, aux houppettes frangées.

Dans la clairière de Costila, le réveil des graminées promettait une opulence de tons éclatants qui bientôt devait gagner toute la sauvage brèche du torrent du Cerf, jusque sous l'Omul.

Les yeux d'un bleu intense de la petite gentiane printanière, éparpillée dans l'herbe naissante, me regardaient avec insistance.

J'ai contourné la Sentinelle, et j'ai jeté un œil entre la Costila et le Morar. Tout y est d'un blanc pur, l'hiver ne consent pas encore à émigrer de là-haut.

Il ne ferait pas bon de tenter à pareille époque l'ascension de l'Omul. Je m'y suis risqué une fois dans les premiers jours du mois de mai et j'ai failli y rester. J'étais parti avant l'aube, par un clair de lune magnifique. Il faisait froid, c'est tout juste s'il ne gelait pas. La neige était dure et, raquettes aux pieds, fusil en bandoulière, je marchais rondement.

J'étais l'unique masse noire, bien infime, dans une immensité blanche ; je n'avais pas d'objectif précis ; reconnaissance de grimpeur, recherche de gibier, les deux peut-être.

Je ne tardai pas à reconnaître les traces d'un animal à la rencontre duquel je ne tenais pas plus que cela. On ne pouvait s'y tromper : c'étaient bien les empreintes des pattes d'un ours, avec, à côté, des preuves toutes fraîches de son passage. Mais comme j'étais muni de balles, je passai outre.

Arrivé devant le cirque d'origine de la vallée du Cerf, je m'arrêtai pour me reposer ; quatre heures de marche glissante m'avaient mis en nage.

Je m'assis sur un bloc et contemplai, pour la deux centième fois au moins, cet amphithéâtre, gigantesque colisée taillé à même la montagne, couronné par des rangées de rochers que j'ai nommées « les Orgues » à cause de leur forme.

Il n'était pas loin de midi quand je pris le chemin de retour ; les rayons du soleil chauffaient avec une intensité imprévue, je sentais mollir la neige sous mes pieds et je n'arpentais plus fièrement le sol blanc.

Ah ! ce retour, mon ami... J'enfonçai bientôt dans la neige jusqu'au-dessus des genoux, je barbotai comme le plus ridicule des volatiles, en faisant, à chaque pas, des efforts désespérés pour revenir à la surface.

Ce fut bien autre chose lorsque les couches de neige amassées sur les flancs des deux montagnes qui bordent le torrent du Cerf se mirent en mouvement, sous l'action brûlante du soleil. Je reçus d'abord quelques éclaboussures, puis de la petite mitraille de grains blancs, bientôt accompagnée d'esquilles de roches détachées de leurs alvéoles.

Afin de ne pas être à portée immédiate des fusillades des deux versants, je me maintenais le plus possible dans le lit même du torrent, Dieu sait au prix de quels efforts ! disparaissant dans des

masses de neige fondante, m'agrippant aux sapins, retombant sur d'énormes quartiers de roches. Je dus mon salut au fait que c'était le premier jour de débâcle, où seules les couches de neige superficielles se détachent, enlevant des éclats de roche ou des éboulis de petites dimensions. C'était une série d'avalanches en miniature. Quelques jours plus tard, j'y aurais trouvé la mort. En effet, la chaleur persistant pendant quelque temps, à peine interrompue par le froid nocturne, toutes ces masses de neige accumulées dans les gorges, les cheminées, les cirques se sont mises en mouvement. Cela a dû être prodigieux, formidable. Les forces aveugles de la nature se sont déchaînées dans ces vallées désertes et sauvages : nul homme n'a assisté à ce déchaînement !

— Il se passe quelque chose de terrible dans les plis des Bucégi, me suis-je dit, quand je vis l'eau du Cerf rouler des flots bouillonnants et limoneux, charriant des blocs et des troncs d'arbres.

Je ne m'aventurai à la clairière de Costila que le jour où le torrent du Cerf reprit à peu près son aspect de ruisseau tranquille et limpide. En tournant la Sentinelle, je constatai avec stupéfaction que la route vers l'Omul était barrée par une

montagne de neige qui était descendue de la Costila, avait comblé la vallée, était remontée sur le Morar et y avait rasé la forêt. Cette masse de neige ne fondit que partiellement cet été-là et se recouvrit de la neige de l'hiver suivant.

Je me promis alors d'être plus prudent à l'avenir, malgré le mal auquel je suis sujet, dès l'arrivée du printemps, mal que je ne puis guérir. Ce mal, c'est la *passion des sangles*.

Je vois d'ici votre ébahissement, à la lecture de ces mots : passion des sangles. Il y a dans le monde des humains toutes les passions imaginables et inimaginables; les unes nobles, les autres ridicules ou avilissantes, certaines inoffensives et insipides. Mais la passion des sangles?

Non, mon cher Mircéa, ne cherchez pas dans le dictionnaire, vous ne trouveriez que : « bande plate servant à ceindre »... ou bien, « étoffe de chanvre », ou encore... mais ce n'est rien de tout cela. Écoutez plutôt :

Aussitôt le printemps arrivé, je sens des fourmis dans mes jambes, je suis pris d'une véritable frénésie... grimpatoire !

Il faut, il faut que je gravisse les Bucégi. Je les guette, je les couve des yeux; je pousse une pointe à la clairière de Costila, je m'avance dans la vallée

Alba, je m'insinue dans la vallée Jépi. J'examine, je scrute, je calcule et tout tourne autour de l'angoissante question : Quand pourrais-je monter?

Le jour où je me hasarde à grimper, je ne me possède plus. A mesure que je monte, mon cœur se dilate, je voudrais crier mon contentement, j'ai envie de pleurer, de rire; là-haut tout seul, face à la montagne, je ne réprime aucun de mes mouvements, je me laisse aller.

Douceur ineffaçable de cette ascension solitaire, charme non égalé de ce voyage de découvertes et de reconnaissances !

Je me surprends, à tout moment, faisant mes remarques à haute voix : Tiens, cette aulnaie verte est toujours dans ce creux ! Oh ! oh ! cette pente d'éboulis, comme elle s'est ravinée ! Eh bien ! et ce quartier de roche, d'où arrive-t-il, pour m'obliger à faire un pareil détour?

Il y a tant d'aspects que je retrouve, tant de physionomies de ce paysage dont je constate les changements, tant de vieux amis disparus, tant de nouvelles connaissances à faire; c'est une alternance de *déjà vu* et de *pas encore vu;* c'est une féerie faite de magie de lumière et de charme des formes.

Mais ce qui m'enchante le plus, c'est cette

grâce qui m'est accordée d'être le *premier* à recueillir le sourire des fleurs nouvelles. Toutes fraîches et pures, elles viennent de surgir de terre, elles étalent leurs pétales, comme si elles s'étiraient après un long sommeil, elles bâillent au soleil et *personne ne les a regardées avant moi.*

Je monte toujours, j'arrive à la crête...

Là, je me sens pénétré d'une grave émotion.

Pendant plus de la moitié de l'année, nul pied n'a foulé ces hauteurs; aucune pensée n'a plané ici, sauf celle qui s'est échangée entre le ciel et ces hautes chaumes.

Un hymne à la gloire de la vie s'élève de ces plateaux ondulés, encore tout imprégnés de l'humidité hivernale, et c'est ma pensée qui, la première, s'accorde avec ce chant harmonieux.

Immobile, j'enveloppe du regard ces vallonnements aux couches contournées, expression sévère des grandes altitudes, mais dont le manteau moelleux, d'un vert velouté, proclame la générosité de la terre.

L'attendrissement me gagne, je me secoue et je me rappelle que je dois parcourir les sangles, ces marches de cyclopes qu'offrent les Bucégi à l'ascensionniste avisé!

Ceci est encore un des mille secrets du montagnard, que le « plainard » ignore.

Ce dernier, posté dans la vallée de la Prahova, face aux Bucégi, ne voit qu'un affaissement gigantesque, une muraille rocheuse dont la sauvage beauté s'impose aux plus indifférents des spectateurs.

Cette muraille paraît, à l'homme de la plaine, à peu près inattaquable de front, si ce n'est par les grandes brèches séparant les différentes montagnes de la chaîne.

C'est que ce pauvre *plainard* ne voit qu'en gros, les détails lui échappent. Il s'exclame : Quels à-pics! quels escarpements formidables et inaccessibles!

Le montagnard rit dans sa barbe et murmure :

— Tu n'es pas digne de pénétrer les arcanes de la montagne, qui garde jalousement son secret.

Mais vous, Mircéa, vous êtes fils de montagnard, vous aimez la montagne, j'espère avoir en vous un disciple bien-aimé. C'est pourquoi je vous livre ce secret.

En dépit de ce que peut penser l'habitant de la plaine, les Bucégi sont accessibles de front au

pied du montagnard et, cela, grâce aux *sangles* (1).

Fixez bien votre regard sur les Jépi, sur le Caraïman ou la Costila. Vous y distinguerez d'abord la crête qui se découpe fantaisistement sur le ciel et couronne des escarpements de centaines de mètres de hauteur, séparés par des couloirs d'éboulis, rompus par de formidables échancrures; plus bas, des avancées de rocs, en surplomb, aux formes tantôt élégantes, tantôt tourmentées; on y distingue même quelques pentes douces couvertes d'herbe, autant d'oasis dans ce chaos de pierre.

Mais il y a, dites-vous, trop de brisures, aussi bien en hauteur qu'en largeur, pour que le pied de l'homme puisse tenter une pareille ascension...

C'est que votre œil n'a pas su découvrir en ces courbes fines, ces rubans qui enserrent les Bucégi, à différents niveaux, de véritables gradins dus à l'effondrement des couches (2). Ce sont autant de paliers courant le long du front de ces montagnes, souvent d'un point d'attache à l'autre, sur trois versants.

Ce sont ces gradins, ces paliers, que j'ai appe-

(1) Terme employé dans les montagnes de la Chartreuse.
(2) Les géologues diraient l'effondrement des *strates* (en roumain *couche* se traduit par *strat*).

lés *sangles,* faute d'une autre appellation plus appropriée.

Comprenez-vous maintenant ma « passion des sangles » ?

Il ne me suffit pas d'arriver sur les hauts plateaux, en suivant les sentiers que les bergers, depuis des siècles, ont tracés dans les vallées. Je désire revoir, parcourir, de nouveau, ces sangles, si attirantes par leur indescriptible pittoresque.

Et je m'y engage, à chaque fin de printemps, avec une joie mêlée de crainte, car il me faut compter avec les surprises que l'hiver a accumulées sur ces chemins inaccoutumés.

Là où la sangle se développait en une pelouse assez large pour offrir pâture à un petit troupeau de moutons, il n'y a plus qu'un rebord qui permet tout au plus de poser les pieds joints; par ici le palier étroit s'est élargi, au contraire, par suite de quelque excavation que les eaux de ruissellement ont produite dans la muraille qu'il faut longer.

Soudain, la sangle est arrêtée net... une coupure que je ne connaissais pas... Que faire ? Revenir sur mes pas? Non, je n'ai qu'à descendre dans cette nouvelle *casse* et à grimper dans ce lit d'éboulis, pour rattraper, plus haut, une autre sangle.

Souvent je dois m'engager dans de véritables cheminées pour changer de niveau. C'est une lutte que j'entreprends avec la montagne et d'où je sors toujours vainqueur.

Je deviens la proie d'émotions de toutes sortes... Lorsque je dois franchir quelque dalle lisse posée en passerelle au-dessus d'un abîme, j'éprouve un frisson de crainte, mais mon pied est sûr et je passe. Adossé à la muraille, les pieds sur une corniche exiguë et bien en surplomb, je regarde devant moi : immédiatement au-dessous, l'escarpement développe ses parois vertigineuses; et une fierté s'empare de mon esprit, car l'attirance du gouffre n'a pas d'empire sur moi, et je continue mon chemin. Que ce soit à cheval sur l'arête aiguë de quelque contrefort qui se décroche des flancs des Bucégi, debout sur un belvédère gazonné, ou à plat ventre au bord d'une brèche, je domine toujours les vallées et la plaine, je suis maître de l'espace qui se déroule sous moi.

Quelle royauté peut se comparer à la mienne, lorsque je parcours les sangles des Bucégi ?

Je jouis, de tout mon être, de ces tableaux magnifiques qui défilent dans ma marche.

Cependant, la montagne se charge, elle-même,

de briser la vanité que je pourrais tirer de ces jouissances, car n'ai-je point raison de m'humilier quand, dévalant dans les dépressions, j'arrive dans un de ces cirques-impasses qui sont comme des « bouts du monde », où l'on ne voit rien qu'une ceinture de parois terriblement escarpées qui s'apprêtent à vous écraser, où l'on se sent infime, perdu, annihilé ?

Alors, que par une échancrure inattendue une échappée s'offre à ma vue, quelle joie !

Entre deux lignes éloignées l'une de l'autre par le haut et convergentes par le bas, encadrées par la frondaison vaporeuse de quelque mélèze qui, par un miracle d'équilibre, s'est fixé sur un de ces talus, apparaissent, d'abord dans un noir compact, les prodigieux édifices de pierre voisins, puis, dans un voile transparent, des croupes moutonnantes de chaînons bas de montagnes aux contours d'un dessin pur ; je me dis alors qu'il existe, dans ces lointains, une humanité qui travaille et qui aime, que mon angoisse est irraisonnée; je gravis une côte proche et me voilà, de nouveau, entouré de lumière, d'espace, de chaleur, de la vie qui descend de la coupole céleste et monte des entrailles de la terre. Je conçois que mon retour au pied

des Bucégi n'est qu'une question d'heures, que je reverrai ma maisonnette. J'y arrive en effet et le lendemain, à moins que quelque travail ne me retienne, je recommence.

. . . .

Quel rapide retour de l'été cette année ! Le lendemain du jour où, risquant un regard entre la Costila et le Morar, je n'aperçus que du blanc répandu, les pluies ont fait leur apparition et, sans discontinuer, nous avons été sous l'eau toute une semaine. Puis un soleil énergique enveloppa les montagnes de rayons de feu.

Un des derniers jours de ce mois de mai, je fis mes calculs : il était certain que la neige n'avait pu résister à l'action combinée de l'eau et de la chaleur.

Le 31 mai, je m'engageai entre la Costila et le Morar. Ce fut un enchantement ! Je me promenais à travers des jardins, je foulais des parterres de fleurs.

C'était la première toison que revêtaient les Bucégi, des fleurs aux nuances délicates, tendres : les céraistes blanches, les mignonnes pyroles d'une blancheur de cire, la tribu des humbles saxifrages, les dryades aux huit pétales d'argent, la corthuse aux corolles en cloche d'un rose carminé, le myosotis de montagne aux mille yeux d'azur... Sur la mousse des quartiers de roches s'étalait, en plaques roses, le silène.

Les quelques arnicas, aux boutons non encore éclos, présageaient déjà la seconde toison, celle de l'été brûlant aux fleurs de couleurs riches, jaunes, rouges.

A mesure que je montais, les vapeurs se dégageaient des bas-fonds. Lorsque j'arrivai à l'Omul le tableau était impressionnant : comme d'une gigantesque et infernale chaudière, les vapeurs montaient, d'abord transparentes, ensuite de plus en plus compactes, d'un gris sale ; quelques faisceaux de rayons solaires traversaient ces nuages, leur donnant d'étranges reflets d'or.

Je n'augurai rien de bon de ce phénomène et me dépêchai de rentrer.

Je trouvai à la maison le garçon de l'aubergiste ; il m'apportait votre lettre, que le facteur de Prédéal avait laissée en passant.

Ainsi donc : vous allez vous mettre en route pour un petit tour en Suisse et vous me promettez d'arriver à Busteni dans la seconde moitié de juin ?

Vous vous proposez de préparer votre licence au milieu de nos montagnes.

Votre résolution me remplit le cœur de joie. Mais laissez donc la Suisse, vous trouverez ici une Suisse tout aussi belle et pas encore entamée par la civilisation !

Arrivez le plus vite possible, je vous attends avec le pain et le sel.

Entre l'étude de deux articles de loi, je vous ferai faire plus ample connaissance avec les Bucégi et nous serons deux à les aimer.

Votre affectionné.

André.

II

— Mon cher André, demanda Mircéa, tout en jetant des cailloux dans la Prahova, au bord de laquelle ils s'étaient assis, quand est-ce que nous passerons à un exercice plus digne d'un ascensionniste consommé, tel que vous, et un disciple désireux de faire ses preuves, tel que moi ? Voici, depuis mon arrivée à la mi-juin, bientôt une dizaine de jours que nous nous amusons à tourner, pour ainsi dire, en rond ! Trottes à pied jusqu'à Prédéal, ou à Sinaïa, par la route nationale ; montée sur les pentes douces de la Zamura, excursions dans les vallées Fétéï et Azuga... Quant aux Bucégi, je n'en connais encore que les toutes dernières bosses et cela ne me satisfait pas.

— Hé ! Hé ! répondit en riant Genépéanu, il fallait que l'appétit vînt en mangeant. Vous pensez bien que c'eût été niaiserie de ma part de vous mener tout droit et dare dare aux Bucégi,

dès les premiers jours de votre arrivée. Vous en auriez éprouvé une énorme fatigue, suivie d'un profond découragement et, peut-être, d'un certain dégoût. Tandis que maintenant vos jambes sont dérouillées, vous êtes alerte, fringant, aguerri, vous voilà « en forme » pour affronter les escarpements des Bucégi.

— Alors?

— Eh bien! alors, nous y allons de ce pas.

— A cette heure de l'après-midi?

— Mais oui; nous passerons la nuit sur les premières pentes du Caraïman, pour commencer l'escalade à l'aube.

— Nous gravirons le Caraïman?

— Résolument! de front, par la vallée Séca (1).

— Où diable se niche-t-elle, cette vallée? interrogea Mircéa après avoir fixé attentivement le grand-prêtre des Bucégi.

— Je vais vous initier : ne distinguez-vous pas une ligne rayant, en diagonale, de haut en bas et de gauche à droite, ce vieux Caraïman?

— Ah! si!...

— Cette ligne onduleuse et déchiquetée n'est autre que la crête de saillies rocheuses bordant

(1) Vallée sèche.

une profonde gorge, la Valéa Séca, taillée en plein dans le Caraïman.

— Et pourquoi commencer par elle?

— D'abord, pour le plaisir d'escalader la « face » des Bucégi; ensuite, pour être conséquents avec ma théorie.

— Votre théorie?

— Ma théorie, oui, monsieur! Les Bucégi recèlent deux genres de beautés : celles de leurs vallées, gorges et défilés et celles de leurs hauts plateaux.

Celui qui veut bien se pénétrer du charme de cette chaîne de montagnes doit d'abord en parcourir les vallées, pour ensuite s'élever sur les hautes chaumes.

— A ce compte, je ne suis pas près de me promener à 2,500 mètres d'altitude.

— Vous faites erreur, car ces grandes brèches ne sont pas nombreuses et, de plus, il n'est point besoin de les passer toutes en revue, puisqu'il y en a qui se ressemblent (1). Notre programme

(1) En partant de Sinaïa, on trouve la vallée du *Pélès*, qui sépare le Furnica de la Piatra Arsa; la vallée *Babéï*, dans les grands Jépi; les deux vallées de l'*Urlatoaréa;* dans les petits Jépi, la vallée des *Jépi*, entre les Jépi et la Caraïman; la vallée *Alba*, entre le Caraïman et la Costila; la vallée du Cerf, entre la Costila et le Morar. De plus, comme de véritables

d'ascensions est assez restreint pour commencer; mais assez de théorie, passons à la pratique.

Rentrons nous équiper vivement.

Les deux amis ne furent pas longs à faire leurs préparatifs. André fourra dans un sac qu'il s'attacha dans le dos quelques provisions, certains ustensiles et deux légers vêtements chauds.

— Ah! mais attendez, s'écria Mircéa. Je vais me munir de mon équipement complet d'alpiniste, que je viens de rapporter de Suisse!

Et d'abord mon piolet...

— Vous allez me faire le plaisir de laisser tous ces embarras à la maison ; nous n'allons pas vers les neiges éternelles, et nous ne glisserons pas sur des glaciers. Tenez, voici un bon bâton ferré au bout, dont vous me donnerez des nouvelles.

— Mais cette vallée Séca, vous l'avez dit vous-même, est d'une sauvagerie...

— C'est la plus ardue à gravir, il est vrai ; mais pour escalader les rochers un bon petit réta-

gorges : la vallée *Séca* des *Jépi*, la vallée Séca du Caraïman, les vallées *Costila* et *Malinului* dans la Costila et la vallée *Morarului*, dans le Morar. Qui a parcouru la vallée du Cerf, dont le long développement s'allie à une accessibilité agréable, peut se dispenser de voir la vallée Jépi; la vallée Séca du Caraïman ne le cède pas en sauvagerie à la vallée Malinului de la Costila, qui est la plus sauvage des brèches de toute la chaîne.

blissement exécuté à temps fera merveille, pour parcourir les pentes abruptes d'herbe glissante ou de neige, ces deux paires de crampons que j'emporte suffiront. Et n'oubliez pas que, plus on est léger, plus l'ascension est agréable.

— Alors, votre fusil?

— Il me charge, je n'en disconviens pas, mais c'est un vieux compagnon rivé à mon épaule ; je ne m'en sépare jamais. Il pare aux mauvaises rencontres et fait, de temps à autre, quelques prouesses désagréables au gibier et dont s'accommode parfaitement mon amour-propre de chasseur.

— Quelle heure se fait-il, Mircéa?

— Six heures.

— Oh! oh! vite, en route, dans une demi-heure la nuit ne sera pas loin et il nous faudra encore préparer notre couche pour la nuit.

André et Mircéa allaient d'un bon pas de chasseurs. Ils s'engagèrent sur le Munticélu, dans les profondeurs de la forêt. Ils descendaient la pente menant dans le lit de la vallée Alba, et entendirent une voix mâle qui chantait une espèce de récitatif au rythme lent : une femme suppliait son homme, fabricant de sindriles, de quitter sa hutte et les outils, pour se rendre à Bréaza où l'attendait une

épouse aimante ; ces paroles se terminaient par une imprécation contre la sindrila, à laquelle la femme souhaitait de brûler.

— Je sais ce que c'est, dit en souriant Genépeanu, vous allez voir.

Au centre d'un terre-plein, dont les arbres avaient été abattus, s'élevait, humble, une hutte conique, en branchages. Tout autour s'étageaient, en tas, des douves et des sindriles, encore grossièrement équarries ; à certaine distance, des billes d'épiceas non écorcées reposaient sur des cales, tandis que des tronces débitées attendaient d'être réduites en plus menus morceaux.

— Ce sont deux de mes amis de Bréaza, grands sindrilari devant le Seigneur, *Constantin Gatej* et *Nicolaé Paséré*. — Bonjour, les amis, dit André en s'introduisant sous la hutte.

— Bien le bonjour, monsieur André. Quel vent vous amène dans ces trous d'enfer ?

Mircéa considérait curieusement les travailleurs.

C'étaient deux beaux gars, forts, bien découplés, respirant la santé par tous les pores.

Ils étaient installés, chacun devant un rudimentaire établi, dont une planche fixée à un arbre constituait l'élément essentiel. L'un d'eux pratiquait dans la sindrile la rainure d'assemblage,

l'autre dégrossissait les pièces de bois en forme d'auge, pour en faire des douves de *donité* (1).

Ils travaillaient avec ardeur et leurs visages étaient souriants.

— Quel vent m'amène par ici? Mais nous nous promenons, tout simplement, mon ami et moi. Et ça va, le travail ?

— Vous voyez, nous nous dépêchons. Nous nous y sommes pris tard, cette année, et nous avons à livrer, de suite, plusieurs milliers de sindriles...

— Bonne chance au travail !

— Grand merci, monsieur André, et, à vous, bon amusement.

Les deux promeneurs s'éloignèrent, tandis que l'un des sindrilari reprenait de plus belle :

La grive à droite, le merle en face
Chantent la chanson de la vie,
Oh ! femme !
La sindrile marche à souhait,
Tout va bien, tout va bien,
Oh ! femme !...

— Quelle vie saine et heureuse mènent ces braves gens, murmura André. J'en fabrique moi aussi des sindriles, mais à la maison, au chaud et quand cela me chante. Eux, ils quittent leur

(1) Broc en bois.

village, leur famille, leur maison, pour passer deux ou trois mois sous cette hutte grossière, à découper des lamelles de bois. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il grêle, ils ne quittent leur poste et ne descendent au hameau que pour s'approvisionner. C'est à peine si, certains dimanches, ils apparaissent à Busteni pour prendre part à la *hora* que les paysans des environs dansent devant l'auberge.

— Et ils ne répandent pas la tristesse autour d'eux.

— Ma foi, ils ne se cassent pas la tête pour résoudre les grands problèmes philosophiques, et pourvu que la hache morde bien dans les tronces, que la courbe des douves se dessine avec précision, et qu'enfin ils vendent à bon prix leur travail, ils sont contents... Vous savez, la nuit va nous gagner. Arrêtons-nous sous cet antique hêtre ; nous allons faire un feu monstre et nous asseoir auprès.

Les deux amis se mirent en devoir de traîner et entasser de nombreux troncs secs, qui gisaient en désordre aux alentours ; ils firent un bûcher auquel il suffit d'une allumette pour prendre feu.

Bientôt les flammes s'élevèrent victorieuses.

André prépara un lit de ramilles de sapins qu'il

entoura d'une sorte de palissade en ramures plus fortes.

— Là, le matelas est prêt. Maintenant, nous allons avaler quelque chose et puis tâcher de dormir, pour être frais et dispos demain de très bonne heure.

— Il n'est que huit heures.

— Bah ! ce ne sera pas long, jusqu'à quatre heures du matin.

Dans le lointain, un cri plaintif retentit: hou ! hou ! hou !

— Oh ! ce vilain cri !

— C'est le chat-huant, le haïduc de ces montagnes, comme disent nos paysans, un haïduc bien inoffensif.

Le brasier s'avivait de plus en plus. Sous les baisers des flammes, les troncs noueux et tordus qui alimentaient le feu prenaient des formes fantastiques de reptiles. Du foyer rouge cerise s'élevaient des fusées ardentes, d'autres flammes renvoyaient des étincelles en lignes vermiculaires ; la frondaison du vieux hêtre tremblait et susurrait.

— Malheureusement, Mme la Lune ne nous fera pas l'honneur de nous éclairer de son quinquet argenté, remarqua André.

— La nuit est noire.

— Oui, mais elle n'est pas sinistre comme sur les hauts plateaux. Toutes les fois que je m'abrite, très médiocrement, derrière un quartier de roche, là-haut, par une nuit tranquille, mais une nuit d'encre, je ressens une inexprimable angoisse.

Ce silence noir qui m'enveloppe d'un manteau lourd, écrasant, m'épouvante. Je dors d'un sommeil agité, souvent interrompu, et les premières lueurs de l'aube seules dissipent mes folles terreurs.

— Mais si la lune est dans son plein?

— Oh! alors, je ne me lasse pas de contempler le tableau. La clarté de la lune est si forte à ces hauteurs qu'on se croirait en plein jour, mais un plein jour irréel, fantastique. Ce ne sont que jeux de lumière et d'ombres, de large nappes laiteuses, trouées de taches sombres, dont on ignore les traîtrises. Seules les sources qui brillent chantent doucement. Je vis dans un songe et c'est au centre de l'empire de très anciennes légendes que je me trouve seul, perdu, sous le charme puissant de ce décor serein et grandiose.

Sur ce, mon jeune ami, assez causé, tâchons de dormir.

Le feu baissait, André se leva pour jeter une brassée de vieilles branches dans le brasier.

Une effraie qui passait jeta son cri strident qui

fit tressaillir Mircéa. Ils s'allongèrent pour dormir. Ils passèrent la nuit à s'approcher ou à s'éloigner du feu, suivant qu'il descendait ou reprenait.

A cinq heures du matin, après avoir avalé plusieurs verres de thé, pour réchauffer leurs membres transis par l'humidité matinale, les deux ascensionnistes se mirent en route. Ils descendirent un talus qui déboucha bientôt dans un ravin assez encaissé, tout encombré de débris de pierres.

— Nous voici dans la vallée Séca, la bien dénommée, puisque l'été on n'y trouve pas de torrents. Maintenant nous allons commencer la montée.

Mircéa suivait son ami qui montait en zigzags, tantôt se penchant sur des rocs, tantôt descendant dans le lit étroit où un très mince filet d'eau s'égouttait; souvent il disparaissait derrière un bloc pour réapparaître sur un talus gazonné.

— Pas de sentier, alors? demanda Mircéa.

— Vous voulez plaisanter? Qui s'aventure dans cette brèche d'enfer, sauf quelque impénitent chasseur comme moi? Il y a certainement des années où personne ne parcourt cette vallée. Pour ma part, voilà cinq ans que je ne l'ai honorée de ma visite. Ce n'en sera que plus intéressant : il

faudra souvent chercher son chemin, tâcher de s'orienter au mieux.

— Voici un mur de blocs qui va nous arrêter.

— Ça? répondit André, en considérant avec mépris l'entassement pierreux. Il n'y a pas plus de cinq mètres de hauteur, c'est un petit saut (1) insignifiant que nous allons franchir sans coup férir; vous allez imiter mes mouvements, poser les pieds dans les mêmes trous que moi et, au besoin, me donner la main.

Au-dessus de ce saut, les bords du ravin s'éloignaient, formant deux talus herbus de pentes raides.

Le hêtre avait disparu, le sapin dominait plus haut.

Un nouveau saut se présenta.

— Ah! celui-là, il est sérieux, il fait partie des huit sauts qui nous barreront la route jusque là-haut; mais nous allons, tout simplement, le contourner, en grimpant sur l'un de ces talus. Attachons nos crampons, car ces pentes d'herbes sont très glissantes et l'on risquerait de rouler dans le ravin en dessous.

(1) Le terme « saut », employé dans les Vosges est plus expressif que chute. Il correspond, du reste, exactement, au terme roumain *saritore*.

Arrivés sur une arête, les ascensionnistes aperçurent deux défilés qui s'ouvraient devant eux, bordés de murailles à pic et encombrés d'énormes blocs.

— Nous allons nous engager dans le défilé de droite, expliqua Genépéanu; avec un peu de gymnastique, nous nous en tirerons.

Au sortir du défilé, la gorge élargie offrait une terrasse ondulée, striée de ravins qui se réunissaient dans un bas-fond; des buissonnements d'arbres grêles en revêtaient les bords.

— Ce sont des aulnes verts, et aussi quelques sorbiers, qui vers la fin de l'été mettent leur tache de corail sur le gris de cet empire de la pierre.

La brèche s'évasait de plus en plus, présentant des deux côtés des talus rapides, les uns dénudés, les autres richement drapés d'un manteau vert de graminées.

— Voyez-vous les herbes de ces pentes? Si vous reveniez ici en juillet vous les trouveriez en leur plein épanouissement, très hautes, penchant leurs têtes fines, comme autant de poils d'une fourrure opulente; c'est que nul troupeau de moutons ne les a jamais broutées, sauf... André s'interrompit brusquement et, serrant vive-

ment le bras de Mircéa, murmura très bas : Avez-vous entendu un sifflement ?

— Il me semble…

— C'est un chamois qui a signalé notre présence.

Une grêle de pierres roulant sur les pentes avoisinantes s'abattit non loin des deux amis.

Mircéa avait beau tourner ses regards de tous les côtés, il ne voyait pas de chamois.

— Vous n'avez pas l'œil du chasseur, Mircéa ; moi, je le vois, il est là, dit André, en indiquant le rebord exigu qui saillissait d'un rocher en surplomb, bien au-dessus de leurs têtes.

— Il s'est fixé sur cette saillie, et, tête levée, il hume l'air. Il nous a sentis ou plutôt entendus, et il a averti ses compagnons, qui doivent être cachés derrière quelques rochers… Il ne nous voit pas ; il a la chance de ne pas être à portée de mon fusil, sans cela je lui aurais envoyé du plomb, ajouta Genépéanu, avec dépit.

Dans un ravin secondaire qui s'évasait en un palier circulaire, parmi un entassement de pierres, apparaissait une dalle blanchâtre que l'action des eaux avait lustrée ; le milieu formait une écuelle, creusée comme par main d'homme, offrant une eau limpide aux excursionnistes.

— Nous voici arrivés à l'endroit que j'appelle « à la petite écuelle » ; c'est une étape obligée de notre montée. Croyez-vous qu'il y a trois heures que nous peinons des jambes ? Vous avez bien soif, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui !

— Voici du sucre pour vous réconforter, et la petite écuelle, qui ne manque jamais d'eau, vous en fournira de quoi étancher votre soif amplement. Les chamois la connaissent bien, cette jolie excavation dans la dalle. Il y a juste cinq ans, je descendais cette vallée, lorsque, posté sur cette croupe que vous apercevez plus haut, j'assistai à une scène charmante. Deux chamois se trouvaient à cette place-ci ; l'un d'eux, une femelle, lapait l'eau de cette cuvette, tandis que l'autre, un mâle, attendait avec patience et courtoisie son tour. Une pierre que je fis maladroitement rouler sous mes pieds les fit disparaitre comme par enchantement.

— Ce n'est pas possible, je dois me tromper, s'exclama Mircéa.

— Quoi donc ?

— Cette fleur…

— Vous ne vous trompez pas, c'est bien la *scille à deux feuilles,* fit André en riant.

— Mais il y a deux mois qu'elle a disparu des prés de Busteni.

— C'est vrai, mais qu'est-ce que cela prouve? La jeunesse de cette vieille montagne dont nous voulons atteindre le sommet.

— Nous rajeunissons en montant?

— Vous l'avez dit... Cet air que nous respirons a plus d'efficacité que toutes les eaux de Jouvence imaginables. Mais je vous préviens que nous serons à peine à midi là-haut et que les sauts ne se feront pas faute d'embarrasser notre route.

— Bah! nous en viendrons à bout!...

La montée recommença, tantôt dans le lit même de la vallée Séca, tantôt sur les versants herbus ou pierreux. Au bout de deux heures de montée silencieuse, un formidable saut arrêta net l'essor des deux amis.

André examinait les lieux, très perplexe.

— Nous n'allons pas nous en retourner, que diable, ce serait vexant! maugréa-t-il...

— Avançons...

— Pas facile... Dans le ravin, cette digue rocheuse d'une cinquantaine de mètres de hauteur, tout humide, ce qui signifie qu'il y a une bonne masse de neige au-dessus; on ne peut attaquer de front cette paroi. Reste le versant de

droite, qui semble offrir une certaine prise au grimpeur. J'aperçois, à une vingtaine de mètres plus haut, un minuscule plateau qui nous aiderait merveilleusement à reprendre haleine.

Après, ma foi, je ne sais plus.

— A l'assaut! André, à l'assaut, cria Mircéa.

L'escalade commença, elle était ardue, elle fut lente. André, qui suivait, offrait de temps à autre des épaules et des mains, une base solide aux pieds de Mircéa qui, encore novice dans l'art de l'escalade, ne savait pas profiter des moindres anfractuosités de la muraille.

Par moments, ses jambes tremblaient, il devait s'arrêter pour souffler.

André l'encourageait, l'excitait, chantait une marche qu'il avait jugée entraînante.

Au bout d'une demi-heure qui avait eu pour le jeune homme la durée de plusieurs dynasties égyptiennes, il put enfin poser le pied sur un minuscule belvédère tout gazonné, en surplomb, sur lequel il se tassa, tant bien que mal.

Genépéanu, immédiatement en dessous, aplati contre la paroi, le regardait souriant.

— Eh bien! mon petit, cette escalade, un peu émotionnante?

— Ah! mon ami, il y a eu un moment où, les

jambes flageolantes, j'ai pensé à mes vieux de Bucarest.

— C'est le manque d'habitude ; je vous assure qu'à une seconde escalade vous ne penserez plus qu'au plaisir d'exercer vos muscles.

— Mais vous êtes bien mal, là-dessous, mon pauvre ami ; il faut que je me dépêche de vous céder cette place.

— Faites-moi le plaisir de bien vous reposer, car vos peines n'ont pas pris fin. Quant à ma position, elle n'est pas aussi commode que celle d'un fonctionnaire qui, devant son bureau, se lime les ongles, puisque je dois vous faire l'effet d'une chétive limande, collée à une immense paroi. Mais je me moque de tout cela...

Quelle est cette fleur jolie et bizarre, me demandez-vous? C'est tout bonnement l'*ancolie des Carpathes*. Ancolie, folie ! Les cinq points d'interrogation de ses pétales bleus lui donnent en effet une allure fantaisiste.

— Je l'ai cueillie là, à côté de moi.

— Nous allons en trouver d'autres plus haut, dans les endroits ombragés et frais. Quant à celle-là elle aura voulu se payer la vue de notre belvédère, et je parierais bien qu'elle ne boit pas souvent à sa soif, sur ce plan rocheux.

— Elle n'est pas la seule, il y a autour de belles herbes.

— Oh ! celles-là, ce sont les *fétuques* et les *nards raides* qui s'accrochent aux plus infimes fissures des rochers. Allons, Mircéa, encore un effort vers le ciel. Voyez-vous, au-dessus de votre tête, la lisière d'un bois nain de pins rampants ? Haussez-vous sur la pointe du pied, tâchez d'attraper une branche du premier de ces pins, faites un rétablissement, vous n'aurez ensuite qu'à vous agripper successivement aux branches de ces arbustes. N'hésitez pas à vous pendre de tout le poids de votre corps ; ces pins sont d'une résistance extraordinaire et d'une solidité à toute épreuve.

Mircéa suivit les conseils de son mentor et disparut parmi les pins rampants ; au bout d'un quart d'heure, il sentit le sol devenir à peu près horizontal, il pouvait se tenir sur ses jambes.

Mais quel dur travail pour avancer !

Quelle hostilité de la part de ces arbres qui étalaient leurs branches noueuses et tordues par terre ! Il lui fallut entreprendre une véritable lutte avec tous ces bras qui, comme autant de boas, lui enlaçaient les jambes ou le rejetaient en arrière. Les bouquets de feuilles acérées lui labouraient

le visage. Les démons familiers de la montagne, pensait-il, avaient pris ce déguisement pour le tourmenter et le punir d'avoir osé violer le mystère des profondeurs du Caraïman.

Enfin, les démons s'écartèrent, Mircéa se trouva dans une éclaircie feutrée d'herbe qui lui parut une oasis. Il était haletant, en nage.

— Hein, que dites-vous de ces braves pins rampants ? demanda Genépéanu, qui avait suivi à certaine distance. Sont-ils assez rustres?

— Ma foi, vous portez leur nom ; mais si vous aviez eu leur caractère, je ne vous aurais pas fréquenté plus d'un quart d'heure.

— N'en dites pas trop de mal. Ils nous ont aidés à achever notre escalade dans la partie la plus rude, peut-être. Si vous saviez quel service ils rendent à la montagne! Ils en empêchent la mort. Ils sont rudes, grossiers, c'est vrai, mais ils nous donnent une grande leçon de volonté, ils s'accrochent à la pierre nue, l'enlacent, la pénètrent avec une ténacité que rien ne rebute.

Et c'est grâce à eux, en partie, que les pentes ne s'écroulent pas, que les pâturages peuvent s'établir plus haut, que les hauts plateaux n'ont pas uniformément l'aspect désolé d'une steppe.

— Tiens, de la neige !

— Oui, une longue et large pente blanche, c'est ce que nos montagnards appellent, avec beaucoup de justesse, un *pont de neige;* nous sommes ici, par exemple, sur les bords très escarpés du ravin dont le fond se trouve à dix mètres en dessous, peut-être bien à vingt mètres, que sais-je ? Eh bien ! cette neige accumulée dans cette échancrure nous servira de pont pour traverser et gagner le bord d'en face.

— Il a une belle pente, votre pont, remarqua Mircéa, tout en hochant la tête.

— Il aboutit à la grande chute que nous n'avons pu franchir tout à l'heure. Aussi, je vais prendre les devants pour tailler des marches dans la neige, vous n'aurez qu'à y poser vos pieds ; remettez vos crampons, ils mordront avec beaucoup d'efficacité, dans cette couche glacée.

Passé le pont, la course recommença à travers les bois de pins rampants ; elle aboutit à une éclaircie, puis à une dépression, au fond de laquelle coulait un mince ruisselet bordé d'aulnes verts à côté de saules nains. Sur la rive d'en face, une fraîche pelouse riait au soleil ; le tapis de graminées y était opulent. Des plaques de rhododendrons, aux feuilles de myrte, lustrées,

aux fleurettes d'un rose vif, mettaient de la grâce dans ce haut site.

En avant, le contrefort, dont les ascensionnistes venaient de parcourir le versant regardant la Valéa Séca, séparait cette clairière du reste du monde ; au fond une paroi verticale montait à la cime du Caraïman.

— Mais c'est la fameuse vallée de Tempé !

— C'est un coin de l'Eden.

— On ne se douterait jamais de l'existence, dans ce féroce chaos de pierres, d'un endroit si charmant !

— C'est un de ces coins mystérieux que les Bucégi offrent à la vue des hardis grimpeurs. N'est-ce pas qu'au bord de ce ruisselet doivent se réunir, en conseil, les fées de la montagne, sous la présidence de leur reine ? Et sur cette pelouse, qui danse au clair de la lune, sinon les lutins des Bucégi ?

— Quelle paix règne ici !

— Observez-vous quel silence enveloppe cette clairière secrète ? En appréciez-vous la qualité ? C'est un silence d'une douceur infinie, l'âme de ce paysage est d'une pureté absolue.

Pour suivre son ami, Mircéa dut véritablement s'arracher à la contemplation de la « clairière

secrète », ainsi que l'appelait André. Ils gravirent, à gauche, une côte jonchée de débris de pierrailles et arrivèrent sur la crête d'une croupe qui se décrochait de la cime du Caraïman, s'infléchissait pour s'avancer en surplomb, et retombait à pic. Mircéa se retourna pour examiner le cirque final de la vallée Séca, tout nu, strié de fissures en tous sens, qui s'élevait en un demi-cercle, en escarpements, que seuls les hardis alpinistes auraient pu escalader. Sur le versant dont le revers plongeait dans la vallée Alba, plusieurs couloirs d'éboulis, partant du bas, se réunissaient en une cheminée qui s'étranglait de plus en plus en hauteur. C'était d'une féroce sauvagerie.

— Mon cher Mircéa, jusqu'à présent vous avez joué à cache-cache avec les quartiers de roches, vous avez gravi les pentes glissantes et joui des plaisirs de l'escalade, vous avez bataillé avec les pins rampants et imprimé vos crampons dans le grand pont blanc. Au tour de la sangle maintenant de faire votre connaissance.

Quittant l'arête aiguë, ils s'avançaient sur un mince ruban qui contournait les différents contreforts détachés de la crête ; par moments, aux tournants, quelque bloc faisant saillie les obligeait à étreindre la pierre, pour pouvoir passer ; à leur

gauche, les escarpements se succédaient avec des hauteurs variables.

Les deux amis allaient, d'un pas lent et prudent, tantôt remontant sur des mamelons, tantôt descendant dans les couloirs aux pierrailles mobiles qu'ils faisaient rouler sous leurs pas.

Une seule fois, Mircéa eut un moment d'hésitation; il devait franchir, d'un seul pas, une fissure dont il ne voyait pas le fond et qui interrompait la sangle.

— Le pied ferme et aucune crainte ! suggéra André, et Mircéa passa.

Au bout d'une demi-heure, ils avaient atteint une pente herbue et raide, ornée de pins rampants en plaques isolées.

— Hourra ! cria Genépéanu.

— Nous ne sommes pas à la cime...

— Nous sommes à 200 mètres en-dessous et, avec les moyens primitifs dont nous disposons, il est impossible d'escalader la muraille. Nous allons faire mieux, en passant du front du Caraïman qui regarde la vallée de la Prahova sur le versant de la vallée des Jépi.

— Comment cela ? Je vois à droite la muraille, à gauche le gouffre, en face des pics aigus qui ont un air si rébarbatif!...

— Nous passerons par la *Portita*.

— La petite porte ?

— Oui, une ouverture pratiquée par ce bon Caraïman dans ce rocher que vous apercevez en avant et qui fait partie de l'arête séparatrice des deux versants. Mon jeune ami, continua André, je vous ferai remarquer qu'il est midi juste, voilà sept heures que nous montons. Je n'ai qu'à vous féliciter pour votre belle conduite : une obéissance parfaite au guide, de la bonne humeur, de bons jarrets, d'excellents poumons et pas de vertige. Vous avez en vous l'étoffe d'un alpiniste de premier ordre.

— Je me contenterais d'être un bon carpathiste.

— Moi, je vous baptise « bucégiste », au nom de la Costila, du Caraïman et des Jépi. Mais je crois qu'il serait temps de procéder à notre réconfort par un frugal repas. Nous aurons comme assaisonnement cet air d'une pureté exceptionnelle et comme dessert cette splendide vue sur la vallée de la Prahova.

Mircéa, ayant fait honneur aux provisions d'André, but une dernière rasade de la gourde que, prudemment, celui-ci avait remplie d'eau à la source de la clairière mystérieuse, et sur le conseil de son ami, il s'allongea, face au ciel. Un

bien-être sans pareil l'engourdissait. Il lui semblait que tout son corps se renouvelait, s'épurait, son esprit s'allégeait de toute la poussière d'idées qui l'embrumait dans la plaine. Et il s'endormit. Une sensation de brûlure aux yeux le réveilla. L'ardeur du soleil, non affaiblie par les vapeurs d'eau qui traînaient plus bas, n'était pas supportable. Il s'approcha d'André qui, plus avisé, s'était placé à l'ombre d'un gros bloc. Il considéra, avec attendrissement, Genépéanu, qui étendu, les bras en croix, dormait profondément.

— Quelle noble nature, pensait le jeune homme et combien il est heureux dans sa simplicité voulue. Sous des dehors de paysan, cet homme cache une finesse de sentiments propre aux seuls individus qui ont de la race...

— Vous ne dormez donc plus ? demanda André qui ouvrait les yeux.

— J'ai fait un court somme.

— Réparateur, n'est-ce pas ? Cela vaut tous les élixirs les plus compliqués. Oh ! oh ! messire soleil prend sa course vers son coucher, n'oublions pas le nôtre. En route vers la *Portita*.

Une courte et étroite sangle parcourue, Mircéa vit soudain, à un tournant, une ouverture dans le rocher; il se baissa pour y passer. A travers ce

trou, un autre paysage se développait : les contreforts des petits Jépi couronnés par une paroi bien verticale.

— Attention, fit André. Il y a là, tout de suite, un pas dangereux ; la terre est délavée par les eaux et n'offre pas de résistance au pied, et tout de suite à gauche il y a un effroyable précipice de plus de trois cents mètres de profondeur.

Le pas difficile franchi, ils longèrent la muraille de droite, puis, se sentant plus en sûreté, Mircéa se retourna; sur le gris du rocher se détachait une plaque blanche.

— Quelle drôle de forme elle a, la Portita. On dirait un pied...

— Exactement; la pierre a de ces fantaisies-là. Mais regardez plutôt ce mélèze posé juste sur le bord du précipice ; cet arbre affectionne ce genre de position périlleuse. D'un côté, il étend ses branches au feuillage délicat au-dessus du gouffre, comme pour en scruter les profondeurs, de l'autre, il semble dire au hardi ascensionniste : ne crains rien, je suis là pour retenir, de mes racines profondément encastrées, ce talus que tu parcours. Encore un exemple de volonté, ce mélèze. A la paix et à la sécurité d'un repli de terrain plus bas il a préféré le danger ; mais là il

s'enivre de cet air d'une transparence idéale, il s'abreuve de lumière pure et reçoit, directement, les commandements du ciel.

Par moments, les croupes que les deux amis parcouraient étaient entrecoupées de cheminées et de couloirs vertigineux par lesquels des échappées d'une sauvagerie indescriptible arrêtaient le regard de Mircéa émerveillé.

Des aboiements éloignés se firent entendre.

— Ce sont les chiens de bergers, expliqua André.

Voyez-vous cet énorme rocher isolé? Là-dessus est installé le *bordei* des *berbécari*, gardiens de béliers.

Les aboiements devenaient de plus en plus distincts ; bientôt les excursionnistes se trouvaient au pied du rocher, à la crête duquel apparaissaient trois têtes de chiens furieux.

— C'est l'accueil bienveillant que ces fidèles compagnons des bergers réservent toujours aux étrangers.

Les chiens arrivaient à la rencontre des indiscrets passants ; ils hurlaient, montrant les dents, férocement.

— Quelle rage !

— *Urséi, Berco, Grivei,* voulez-vous vous

taire, vilaines bêtes ! cria Genépéanu exaspéré.

Les chiens s'obstinaient.

— Attendez, j'ai un moyen de les faire taire, dit en riant André, et il se mit à hurler aussi.

André poussait des cris tellement grotesques que Mircéa éclata de rire, tandis que les chiens ahuris s'étaient tus.

— Voilà, il faut toujours surenchérir en ce monde ! Du reste, il est inutile de vouloir enfreindre le halte-là ! que ces gardiens vous jettent dans leurs hurlements, en attendant qu'ils y ajoutent l'expression cuisante de leurs crocs.

Avant de nous éloigner, je vous attire seulement l'attention sur cet animal paisible qui nous regarde d'un œil curieux et narquois.

— C'est un âne, tout bonnement.

— Si vous voulez, mais c'est, avant tout, le ministre des transports, personnage d'importance. L'on dit, à juste raison, que le gouvernement d'une bergerie est confié au maître-berger et à l'âne.

Le premier a la tenue des livres, dont la comptabilité est peu compliquée, avouons-le, tandis que le dernier porte les meubles de ces messieurs les bergers.

— Où sont-ils donc, les bergers?

— Ils gardent les béliers, quelque part dans la vallée des Jépi.

— Que gardent ces chiens si jalousement?

— Une vieille marmite, quelques antiques nippes abritées dans cette tanière — et... maître Aliboron. Mais hâtons-nous de tourner les talons à cette engeance, qui commence à m'échauffer les oreilles.

En face, se découvrait soudainement le fond de la vallée des Jépi où s'attachait le Caraïman, aux petits Jépi. Ce n'était pas un cirque, mais un entonnoir de formes irrégulières, un dédale de rochers abrupts; vers la gauche, sur l'escarpement de deux cents mètres de hauteur, coulait, tel de l'argent fondu, un torrent, qui se précipitait, fougueux, vers le fond de la vallée.

— C'est le *Venturis* des Jépi; il est abondant en ce moment, mais si vous reveniez en juillet vous ne trouveriez pas une goutte d'eau, et la musique qu'il fait passe des coups de tonnerre à la chanson, puis à la plainte, au clapotis sourd et meurt, faute d'aliment. Maintenant nous allons descendre dans la vallée des Jépi et nous diriger vers Busteni.

Mircéa, ravi de changer d'exercice, après tant de montée, suivait d'un pas allègre son compagnon.

Sur une pente gazonnée, ils découvrirent un troupeau de jeunes béliers que gardait un petit berger. Accoudé à un roc, il jouait de la petite flûte paysanne.

— Tout seul, Ghéorghiès (Georget)?

— Tout seul, oui, monsieur André; mon camarade, chargé de la garde des agneaux, se trouve sur le plateau du Caraïman. Et vous, d'où venez-vous comme ça?

— De la Portita.

— Sainte Vierge, comment pouvez-vous grimper dans des endroits si vilains?

— Nous étions à la recherche d'un trésor...

— Oh! alors...; mais je crois bien que vous avez perdu votre temps, remarqua gravement le jeune gardien de béliers.

— Le petit bonhomme ne se doute pas, dit André, en français, que ce trésor, c'est la santé, et ce que les Roumains nomment si bien *voé bunâ,* le contentement.

— Mais il me semble qu'il est tout trouvé.

— Pour ma part, je le possède. Ah! mon ami, si au lieu de vous jeter dans le tourbillon malsain de la ville, vous vouliez passer votre vie dans ces parages, je vous réponds que vous n'auriez besoin de médecin, ni pour le corps, ni pour l'âme...

— André, voyez donc comme c'est pittoresque…

Sur un ravin secondaire la neige accumulée avait formé un vrai pont; les eaux ruisselant en dessous avaient creusé un tunnel dans la masse blanche et une belle voûte s'était produite.

— Nous allons passer au-dessus. Oh! n'ayez crainte, la couche est très résistante encore.

— Quel joli filet d'eau sourd dans le bas!

— C'est la neige qui transpire.

— Je m'en vais y étancher ma soif.

— Faites mieux, mangez un peu de cette neige, ce sera comme un sorbet bien fondant.

A mesure que les deux compagnons descendaient, la forêt de conifères reprenait son empire et la flore estivale apparaissait.

— Nous allons vers l'été, murmura André. Voici un beau pied de plante grimpante, ajouta-t-il, en indiquant à son ami une plante aux fleurs grandes, solitaires, d'un bleu violacé qui, faute de tuteur, s'était accrochée au fût d'un sorbier.

— On dirait de la clématite?

— De la clématite, mais alpine; c'est l'*Atragène*. Ne trouvez-vous pas là le symbole de notre amitié?

III

— C'est le grand tour que nous faisons aujourd'hui, dit André à son compagnon, pendant qu'ils gravissaient les côtes de la Furnica; nous allons parcourir les Bucégi dans leur longueur, sur les hautes chaumes, depuis le Varful-cou-dor jusqu'à l'Omul, pour descendre par la vallée du Cerf jusqu'au pied du Diham.

— En une journée?

— Cela dépend… Si vous voulez avaler, sans arrêt, les vingt kilomètres qu'il nous faudra parcourir en montées, paliers et descentes…

— Au contraire, je désirerais prendre mon temps, m'arrêter pour contempler, aller aussi un peu à l'aventure.

— Dans ce cas, nous nous fixons comme but final, pour ce soir, la Costila, et nous passerons la nuit à la bergerie des Babé.

— Approuvé, souligna Mircéa.

Les deux amis partis de l'auberge de Sinaïa où

ils avaient passé la nuit, s'étaient engagés, de fin matin, dans la forêt de conifères, qui couvre le pied de la Furnica. C'était le 15 juillet, la journée s'annonçait magnifique.

Au bout d'une heure de montée sous le couvert de la forêt séculaire, ils débouchèrent sur les pentes nues de la montagne. C'était une série de rampes douces, reliées par des raidillons qui menaient à des éminences.

— C'est le caractère de cette montagne qui, à juste raison, a reçu le nom de Furnica (fourmi). Voyez-vous tous ces monticules qui, comme autant d'énormes fourmilières, s'étagent en désordre?

Déjà on apercevait la vallée de la Prahova, et les tourelles du monastère qui rougissaient au soleil.

— Ah! mon ami, s'écria Mircéa, si ces superbes montagnes, au lieu de se trouver en Roumanie, faisaient l'ornement de quelques pays de l'Occident, quelles sources de profits, quels aménagements de la nature...

— Comment cela? interrogea André, avec une inquiétude dans la voix.

— Vous savez, n'est-ce pas, que j'ai fait un petit tour en Suisse; devinez ce qui m'a émerveillé davantage dans ce pays?

— Les belles montagnes que vous avez contemplées, je suppose...

— Non, l'humanité m'a empêché de voir les splendeurs de la Nature en Occident. Ce qui m'a frappé d'abord, pour ensuite m'écœurer, ç'a été l'industrie des indigènes qui ont mis leurs montagnes en exploitation réglée, en vue des touristes qui y affluent.

Ils en sont arrivés à tout étiqueter. Le plus piètre des blocs de pierre a son nom officiel, la plus modeste des vues a son poteau indicateur; des scribes se sont battu les flancs pour célébrer les splendeurs de quelque misérable côte pelée, ou les magnificences d'un ruisselet bon, tout au plus, aux ébats des canards. Tout y est tarifé et s'il n'y a pas de tourniquet à chaque tournant de montagne, c'est tout juste.

— C'est la nature vendue en tranches.

— Eh bien! pour en revenir à ma réflexion de tout à l'heure, si les Bucégi se trouvaient en Europe occidentale, il y a beau temps qu'ils seraient sillonnés de chemins, que de grands hôtels offriraient leur confort sur les hauts plateaux, que des réclames bien organisées clameraient leurs beautés et que les ascensions seraient cataloguées et estimées d'après leur coût.

— Pour commencer, ajouta Mircéa, en fixant malicieusement son compagnon, nous ne serions pas là, vous et moi, à gravir laborieusement ces côtes, en suivant un vague sentier, et à travailler dur, pour arriver au sommet... Nous prendrions un bon petit chemin de fer qui, moyennant le paiement de deux tickets, nous transporteraient en quelques minutes au Varful-cou-dor.

— Malheureux! cria André avec une extrême vivacité, mais c'est inconsidéré! mais c'est fou, ce que vous dites là! Pour l'amour du ciel, par charité pour votre ami, par respect pour ces montagnes, ne répétez pas ces paroles! Comment? les Bucégi en représentation devant la horde des touristes? Les pitons numérotés, les cascades canalisées, les rocs inventoriés, les forêts soigneusement nettoyées, les chamois parqués?...

— Calmez-vous, André!

— C'est effroyable! Des placards portant défense de ceci, défense de cela, et des clôtures que l'on ne pourrait franchir, et des individus assermentés tapis dans tous les fourrés pour épier vos mouvements et vous interdire les plus inoffensifs gestes? Et l'espace mesuré, l'air dosé...

— C'est la civilisation!

— Mais je n'en veux absolument pas, de votre abominable civilisation; qui est-ce qui fait le charme de ces montagnes? C'est leur sauvagerie non encore violée par la multitude, non étranglée par les règlements, non salie par le mercantilisme. Ces Bucégi, qui n'accueillent aujourd'hui que les initiés, devraient alors subir l'affreuse banalité des conversations, et les cancans de l'immonde politique s'installeraient sur ces fiers pics et dans ces vallonnements enchantés?

— Avec les boîtes de sardines et les papiers gras, oui, mon ami, s'écria Mircéa, en éclatant de rire. Vous n'avez donc pas deviné que je plaisantais?

— C'est une mauvaise plaisanterie, répondit André hochant la tête. Mais laissons cela, nous voici au pied du Varful-cou-dor. Nous avons parcouru à peu près le chemin suivi par mon père et Vaillant en 1839, il y a trente-six ans. La croix du berger est toujours là, un peu plus enfoncée dans la terre et penchée; voyez-vous, en face, cet amas de rocs bizarres, avec, au milieu, ce champignon? C'est la « table » sous laquelle Vaillant et mon père se sont reposés, en cette même saison, et où fut racontée la légende du Varful-cou-dor.

— Nous allons faire de même et vous raconterez aussi cette légende...

— Je veux bien ; de me replonger dans le passé, cela me fera oublier ce vilain avenir que vous avez prophétisé tout à l'heure...

— Voici la légende (1).

Un berger de Transylvanie, jeune, brave et amoureux de la fille de son maître, la lui avait demandée en mariage. Celui-ci, qui voulait s'assurer s'il y avait au moins autant d'amour que d'ambition dans cette demande de son serviteur, la lui avait accordée, à la condition de passer l'hiver au sommet des Bucégi. C'était une terrible épreuve, mais le berger aimait et il accepta le défi avec joie. C'était à la fin de l'automne de 1770.

Il remet son troupeau aux mains de ses amis, monte au monastère, y fait brûler un cierge à la Vierge, un autre à saint Démètre, baise les saintes icônes et, prenant avec lui des provisions, il remonte aux Bucégi, sans autre compagnon que son chien. C'était le 28 octobre, les hauts plateaux étaient couverts de neige ; elle tombait, ce jour-là, à gros flocons. C'était pour lui un avertissement du ciel, mais rien ne put l'ébranler. Cette ascen-

(1) Nous transcrivons, à peu près, le texte qu'en a donné Vaillant. (Voir *la Romanie*, t. III, p. 297.)

sion fut bien dangereuse, mais il arriva ici et y vécut pendant cinq mois. Il s'abrita dans un bordeï où il entretint du feu nuit et jour. Comment put-il résister? Nul ne l'a jamais su.

Cependant l'hiver s'écoule. Le jour de l'Annonciation ses amis les bergers montent à sa rencontre ; toute la montagne retentit des sons de leurs chalumeaux. Un chien court au-devant d'eux, et sa joie, ses bonds, ses caresses, tout leur dit que leur compagnon les attend, qu'il a gagné son défi.

Quant à lui, il est debout sur cette « table » comme pétrifié. Dès que les bergers l'aperçoivent, ils lui jouent un air de fiançailles et lui crient : Marc! Marc! Tu as vaincu, ta bien-aimée t'attend.

Marc les voit et les entend, son cœur bat, bat à coups redoublés, il voudrait courir au-devant de ses amis, mais l'émotion le terrasse, sa tête se trouble, ses genoux ploient, il se laisse rouler au pied de ce roc; il est au milieu des bergers, il les regarde, leur tend la main, la porte à son cœur, veut parler... et rend l'âme.

Les camarades creusèrent sa tombe à l'endroit même où il s'arrêta, l'enterrèrent le dimanche des Rameaux et, le jour de Pâques, vinrent y planter cette croix en pierre.

C'est depuis, que ce sommet des Bucégi s'est appelé *Varful-cou-dor*, le pic du désir (1)...

Les deux amis, s'étant reposés, reprirent leur marche. Ils avaient tourné à droite et parcouraient la Furnica, dans la direction de l'Omul. L'herbe courte qu'ils foulaient, de couleur brune roussâtre, séparée en bandes par des ornières naturelles qui mettaient à nu la terre, ressemblait à s'y méprendre à quelque fourrure d'ours gigantesque ; des blocs en ruine dispersaient de-ci, de-là, leurs fragments de calcaires blanchâtres.

— Quand nous serons arrivés au bas de cette pente, nous quitterons la Furnica, d'où nous avons pu plonger presque tout le temps sur Sinaïa. A partir de ce moment, à moins de suivre exactement la crête des Bucégi, nous n'apercevrons plus la Prahova que par les grandes échancrures des vallées séparatrices. Nous voici dans celle du torrent du *Pélès*, nous passons sur la *Piatra-Arsa* (pierre brûlée). Voulez-vous que nous envoyions, au passage, un salut amical à ce charmant crapaud ?

André désignait sur une éminence un bloc de pierre qui, sous l'action des intempéries, avait

(1) Le mot « dor » exprime un sentiment fait de douleur, de désir, de regret ; il n'est pas traduisible en français.

pris la figure d'un fabuleux crapaud, en train de prendre son élan pour sauter.

— C'est bien cela, fit Mircéa en souriant.

— C'est une vieille connaissance ; le premier jour que mon père me fit faire ce trajet — il y a plus de quarante années de cela — j'aperçus ce roc, je le baptisai et il n'a pas bougé de place, figé dans sa posture familière.

— Ce crapaud n'est pas éphémère, il est supérieur à nous.

— Mais ne croyez pas que dans mon muséum des Bucégi, elle figure seule cette bête peu esthétique et dont l'« avenance » est discutable. Tenez, pas plus loin que là, à droite vers la crête, s'allonge, au repos, un lion fier et noble ; remarquez-vous sa forte croupe qui s'immobilise sur ces plateaux, tandis que sa tête sonde les précipices et contemple les déroulements de la Prahova? Sur les Jépi et le Caraïman vous verrez des sauriens géants qui, attachés au corps de la montagne, semblent prêts à s'élancer, terribles, sur la grande vallée, ou paraissent en garder les approches de leurs griffes et de leurs crocs formidables (1). Il y a une fan-

(1) C'est la caractéristique des Bueégi, qui sont des montagnes calcaires ; la côte de pente douce qui, à l'ouest, s'élève de la vallée de la *Jalomita*, aboutit aux hauts plateaux ondulés

taisie de ces montagnes qu'il faut signaler : c'est celle des *selles*, comme nous les appelons ici et qu'en français je ne pourrais mieux traduire que par « cambrures ».

— Cambrures ?

— Oui, c'est cela; par moments, les Bucégi ont des coquetteries de jolie femme, et s'offrent la grâce d'une taille bien cambrée. Le Caraïman en est un exemple : si vous l'examinez de profil, de Sinaïa par exemple, vous remarquez que la cime de son versant sud monte vers le ciel en une ruée superbe, puis, soudain, s'arrête et la crête aiguë qu'elle dessine est continuée par une pente douce qui au pied s'infléchit en cuvette, remonte plus doucement et se brise à la crête finale que l'on contemple de Busteni. C'est exactement l'image d'une selle et la courbe en est très harmonieuse… Quelle est cette figure chagrine que vous faites?

— Voyez cette forêt presque à hauteur d'homme de pins rampants qui ondule, à perte de vue, devant nous.

qui, à l'est, se terminent par l'immense effondrement de la vallée de la Prahova. Tantôt la crête dessine une ligne déchiquetée, mais dont les retours sont peu considérables, tantôt elle se brise en une brèche colossale, puis présente des avancées en surplomb qui prennent des formes fantastiques d'animaux préhistoriques.

— Ah! ah! repartit de bonne humeur André, vous vous sentez médiocrement tenté de traverser cette forêt… Vous avez gardé des pins rampants de la vallée Séca de cuisants souvenirs? N'ayez nulle crainte; il y a des allées que nous allons parcourir, sans aucune fatigue. Je réclame de vous un peu de patience, car nous en avons pour un bon moment à traverser cette mer de pins rampants qui couvrent le plateau des grands Jépi et vous induisent en une douce mélancolie.

Arrivés au bout de l'allée, nos amis traversèrent une dépression et passèrent sur les petits Jépi. Sur la proposition d'André, ils firent un crochet et descendirent dans le cirque des deux *Urlatore* pour, de là, gravir la *Claia maré* (la grande meule), où ils avaient l'intention de déjeuner. Ils traversèrent une espèce d'éventail dont les branches étaient formées par des ravins, encombrés de blocs, séparés par des croupes.

— C'est sur le versant sud de l'un de ces ravins que se trouve l'ouverture plus que niche, moins que grotte, d'où mon père assista à l'enfouissement d'un trésor et dont vous avez lu la scène dans ses Mémoires; c'est ce que j'appellerai, suivant une heureuse expression roumaine, le

« four ». C'est dommage que nous n'ayons pas le temps de l'aller voir.

— Pourquoi?

— Parce que vous diriez à votre père que je vous ai conduit voir son four, car c'était le four de Raduco. C'est là que mon ami passait des journées et des nuits à l'affût des chamois qui venaient s'abreuver à la petite source d'en dessous. Il y avait installé son petit ménage : une marmite pour la fabrication de la mamaliga, une *bota* (barillet pour conserver de l'eau) et une petite boîte à sel. Il arrivait dans l'après-midi avec une provision de farine de maïs et quelques morceaux de fromage. Il procédait à sa petite installation, puis, sur le belvédère d'accès, il fixait un trépied sur lequel il posait son fusil à pierre et il attendait avec une patience qui est l'apanage des seuls chasseurs de chamois. Moi-même je lui tenais parfois compagnie; nous avons fait là de beaux coups de fusil.

— Où sommes-nous? demanda Mircéa, lorsqu'ils se trouvèrent sur un piton herbu.

— Tout simplement sur la grande Meule...

— C'est curieux... La grande Meule vue de Busteni paraît inaccessible.

— Là est justement la malice des montagnes; les jeux de lumière produisent des refouillements qui vus d'un point différent deviennent des saillies; telle pointe cache des terrasses faciles au pied de l'ascensionniste, telles pentes qui paraissent d'un agréable accès aboutissent, en des replis ignorés, à des parois infranchissables.

Les deux amis, installés sur l'herbe, tout en apaisant un appétit féroce, jouissaient des bienfaits d'une journée idéale. Les ardeurs du soleil de midi étaient tempérées par une brise légère.

— Je demande la suite du programme, dit Mircéa, lorsqu'il jugea que la halte touchait à sa fin.

— Vous sentez-vous fatigué?

— Pas le moins du monde.

— Quel magicien que l'air de la montagne! Je vous propose alors une petite reconnaissance sur la sangle qui enserre les petits Jépi à mi-hauteur entre la cime et le fond de la vallée des Jépi; j'ai ma petite idée. Du reste, ce trajet n'a rien de terrifiant, nous allons parcourir le domaine du calme où rarement je m'aventure seul... Pour bien faire, tâchons de garder un silence absolu et de ne produire aucun bruit en marchant.

Mircéa intrigué suivait son ami, obéissant docilement à sa recommandation; André fouillait du regard tous les accidents de terrain.

« four ». C'est dommage que nous n'ayons pas le temps de l'aller voir.

— Pourquoi?

— Parce que vous diriez à votre père que je vous ai conduit voir son four, car c'était le four de Raduco. C'est là que mon ami passait des journées et des nuits à l'affût des chamois qui venaient s'abreuver à la petite source d'en dessous. Il y avait installé son petit ménage : une marmite pour la fabrication de la mamaliga, une *bota* (barillet pour conserver de l'eau) et une petite boîte à sel. Il arrivait dans l'après-midi avec une provision de farine de maïs et quelques morceaux de fromage. Il procédait à sa petite installation, puis, sur le belvédère d'accès, il fixait un trépied sur lequel il posait son fusil à pierre et il attendait avec une patience qui est l'apanage des seuls chasseurs de chamois. Moi-même je lui tenais parfois compagnie; nous avons fait là de beaux coups de fusil.

— Où sommes-nous? demanda Mircéa, lorsqu'ils se trouvèrent sur un piton herbu.

— Tout simplement sur la grande Meule...

— C'est curieux... La grande Meule vue de Busteni paraît inaccessible.

— Là est justement la malice des montagnes;

les jeux de lumière produisent des refouillements qui vus d'un point différent deviennent des saillies; telle pointe cache des terrasses faciles au pied de l'ascensionniste, telles pentes qui paraissent d'un agréable accès aboutissent, en des replis ignorés, à des parois infranchissables.

Les deux amis, installés sur l'herbe, tout en apaisant un appétit féroce, jouissaient des bienfaits d'une journée idéale. Les ardeurs du soleil de midi étaient tempérées par une brise légère.

— Je demande la suite du programme, dit Mircéa, lorsqu'il jugea que la halte touchait à sa fin.

— Vous sentez-vous fatigué?

— Pas le moins du monde.

— Quel magicien que l'air de la montagne! Je vous propose alors une petite reconnaissance sur la sangle qui enserre les petits Jépi à mi-hauteur entre la cime et le fond de la vallée des Jépi; j'ai ma petite idée. Du reste, ce trajet n'a rien de terrifiant, nous allons parcourir le domaine du calme où rarement je m'aventure seul... Pour bien faire, tâchons de garder un silence absolu et de ne produire aucun bruit en marchant.

Mircéa intrigué suivait son ami, obéissant docilement à sa recommandation; André fouillait du regard tous les accidents de terrain.

— Il a des allures de Peaux-Rouges sur le sentier de guerre ! pensa le jeune homme.

Ils avançaient toujours comme deux ombres ; soudain, le chasseur s'arrêta, et, retenant fixé au sol son compagnon, murmura d'une voix étranglée à son oreille : Il est là, je l'aurai !

Il désignait une corniche étroite en saillie sur un roc, au-dessous, où broutait tranquillement un chamois.

Un coup de feu partit, l'animal fit une culbute, puis roula sur des décrochements de rochers et se déroba à la vue des deux hommes.

— Je savais bien que ce versant nord des petits Jépi était fréquenté par les chamois, mais je ne m'attendais guère à en trouver à cette heure, s'écria Genépéanu, dont les yeux brillaient de plaisir. C'est vous qui m'avez porté chance... Maintenant, ce n'est pas tout, il faut le chercher, ce gracieux animal ; vous allez rester là, bien sagement, pendant que j'irai à la découverte de mon gibier.

— Vous allez vous aventurer sur ces à-pics et ces talus qui charrient des débris de pierre ? Cela me semble extrêmement dangereux.

— Oh ! ça me connaît, j'en ai fait bien d'autres. Ainsi, il y a une sangle qui fait le tour de la

grande Meule et que nous, les chasseurs, avons denommée la *Sangle subtile* (1) ; cette sangle, à certains endroits, se rétrécit au point de ne présenter au pied qu'une bande de terre de vingt centimètres de largeur ; en d'autres points, on doit franchir une série de plaques lisses bordées des deux côtés de précipices et, à quelque tournant, la muraille faisant saillie, il faut s'accroupir et ramper comme un serpent, pour passer. J'ai parcouru cette sangle fine tant de fois et je ne descendrais pas ce versant pour retrouver mon chamois ? Je vous confie mon fusil et mon sac ; à tout à l'heure, mon ami.

S'aidant des mains et des pieds, se laissant glisser, se retenant aux *pins cembros*, qui bordaient les escarpements, André tantôt dégringolait, tantôt descendait avec une lenteur calculée.

Mircéa considérait avec envie cette souplesse, cette agilité du chasseur montagnard, qu'aucun accident de terrain n'arrêtait.

La disparition d'André fut assez longue.

— C'était un beau bouc, déclara-t-il au retour.

— Où est-il donc ? Qu'en avez-vous fait ?

— Ma foi, comme il pesait dans les vingt-cinq

(1) En roumain *brâül subtire* (*subtire* signifie : fin, étroit).

kilos, je ne pouvais, raisonnablement, me proposer de le remonter ici, à moi tout seul. Aussi, j'ai commencé par le vider, et puis, à l'aide d'une cordelette que je porte toujours sur moi, je l'ai hissé à la branche maîtresse d'un pin.

— Et vous le laissez là?

— Sans aucune crainte; je reviendrai avec Negutoï pour l'enlever.

Ayant regagné les hautes chaumes, Mircéa et André côtoyaient la crête des petits Jépi qui couronnait la muraille que Genépéanu avait indiqué des terrasses de Zamura. En face, de l'autre côté de la vallée des Jépi, s'élevait la rudesse rocheuse du Caraïman ornée, à la partie supérieure, de la courbe élégante de sa cambrure.

— Qu'est cela? demanda le jeune étudiant en montrant du doigt un certain nombre de dalles de pierres posées à plat et en désordre sur l'herbe.

— Je vais vous expliquer; c'est un des endroits que les bergers nomment « aux Dalles » ; ils disposent à certains points déterminés, où les brebis doivent s'arrêter et se reposer, quelques pierres plates comme celles que vous voyez, sur lesquelles ils déposent, deux fois par semaine, du sel que les brebis lèchent avec grand plaisir. C'est là un guet-apens pour ces pauvres chamois.

— Pourquoi?

— Parce qu'ils sont très friands de sel; aussi, malgré leur légendaire sauvagerie, ils s'aventurent quelquefois à l'heure du crépuscule ou à l'aube, en ces endroits, pour y lécher ce bon condiment.

Et les chasseurs profitent de l'entraînement fatal auquel le péché mignon de gourmandise conduit l'antilope des Bucégi.

Nous voici à proximité des « Babé », allons les voir de près.

— Comme c'est curieux, on dirait des rocs sculptés de main d'homme.

— C'est le vent qui est le grand sculpteur de ces masses de pierre.

— C'est un artiste fantaisiste que le vent! Voici une « baba » qui ressemble à une toque de magistrat.

— Et plus loin une citadelle en ruines; mais leur forme caractéristique est celle d'un champignon. Remarquez l'effet singulier de ces quatre champignons accolés?

— Et de tout côté comme les ruines d'un établissement cyclopéen.

— Mais pourquoi ce nom de Babé (les vieilles)? Ces rochers aux formes architecturales n'ont rien qui rappelle de vieilles femmes...

— Je ne saurais vous expliquer l'origine de cette appellation, mais ce que je puis faire, c'est de vous raconter la légende des Babé.

— Je vous écoute.

— Il paraît que le berger du *pic au Désir* a eu des imitateurs, quoique ces hauts plateaux soient absolument inhabitables, pendant la mauvaise saison. Il y souffle notamment un vent terrible que l'on a nommé le « vent de Judas » *(vêntul lui Juda)*. Cependant deux femmes courageuses qui voulaient faire honte aux hommes vinrent se fixer à cet endroit. Elles s'étaient munies chacune de huit *cojoce* (vêtements de peau de mouton) afin de s'en vêtir à mesure que le froid deviendrait plus rigoureux. Mais le brouillard pénètre la première, le givre s'attache à la seconde, la neige couvre la troisième et lorsque, gelées sous ce triple manteau de glace, elles le rejettent afin de se couvrir à la fois des cinq toisons qui leur restaient, Judas souffla dessus, les emporta et les éparpilla dans les abîmes des Bucégi. Les malheureuses sont mortes de froid et vous voyez ce qu'il reste de leur habitation (1).

— Dites donc, André, il me semble que le

(1) Vaillant, *la Romanie*, t. III.

vent ne se fait pas faute de souffler en ce moment-ci même ?

— Il vente toujours sur cette arête, aussi nous allons la quitter, mais contemplez d'abord ce tableau à l'ouest : là-bas, dans le fond, la vallée de la *Ialomita*, de l'autre côté, la chaîne maîtresse des Carpathes qui fuit vers l'ouest, tandis qu'il s'en détache au nord cette superbe chaîne des Bucégi qui, derrière nous, court vers le sud...

Un long cri d'appel, répercuté par de nombreux échos, fit tressaillir les deux spectateurs.

— Ah ! on nous a aperçus ! s'écria André.

— Qui donc ?

— Les bergers de la *stâna* (bergerie) des sources de la Ialomita. Si nous leur rendions une petite visite ? Nous n'aurions qu'à descendre cette côte des Babé et nous ferions connaissance avec notre gîte de ce soir.

— Je vous suis.

Une demi-heure plus tard, nos amis s'approchaient de la bergerie, dont les gardiens à quatre pattes et aux crocs méchants signalèrent la présence des intrus. Un homme vint à leur rencontre, distribuant, libéralement, des coups de bâton aux chiens pour les tranquilliser.

Il était vêtu comme un riche paysan de Transylvanie, grand, bien fait, et paraissait de l'âge d'André.

— Hé ! bonjour l'ami Jean, cria joyeusement Genépéanu, dès qu'il aperçut celui qui venait à leur rencontre.

— Tiens, c'était donc toi André, répondit cordialement l'ami Jean ; qu'es-tu venu faire dans ces parages ?

— Je guide mon jeune ami que voici à travers nos Bucégi, mais du diable si je m'attendais à te trouver ici.

— Je fais la tournée de mes bergeries ; ce soir je dors dans celle-ci.

— Si ça te va, nous te tiendrons compagnie.

— Mais comment donc, mon frère, j'en serai bien aise... Venez... Venez...

Les trois hommes traversèrent un champ couvert d'orties et de Rumex-des-Alpes qui leur montaient au-dessus des genoux ; par endroit se dressaient les *xanthiums* (chardons) dont les épines, comme autant d'aiguilles très fines, leur piquaient les mollets (1).

(1) Ce sont les trois plantes caractéristiques aux environs des bergeries. Le *Xantium spinosum* a ceci de particulier qu'il a été apporté en Roumanie par les cosaques, accroché aux queues de leurs chevaux. Un beau cadeau de nos amis les Russes !

— Notre introducteur, expliqua André à Mircéa, est, pour ainsi dire, mon frère cadet. C'est le fils de Sécéloïu, le maître berger grand ami de mon père. Vous vous rappelez que mon père aida Séceloïu à reconstituer son troupeau de moutons que les Russes lui avaient enlevé ; plus tard il servit de parrain au fils de son ami auquel il donna son nom de Jean.

Jean Séceloïu a fait son bonhomme de chemin ; à l'heure actuelle il est propriétaire de plusieurs milliers de brebis et il a loué tous les pâturages des Bucégi...

Ils arrivaient devant la bergerie.

C'était une construction, sur plan rectangulaire, aux murs en troncs de sapin grossièrement équarris, s'assemblant aux angles en queue d'aronde ; par-dessus, une toiture comme un couvercle à deux pentes, se rejoignant sur une poutre qui courait d'un bout à l'autre de la construction.

Des sindrile recouvraient la toiture.

Le bâtiment était divisé en trois compartiments : au milieu, une salle spacieuse, ouverte de bas en haut du côté de l'est ; à droite et à gauche

deux chambres, dont l'une servait de dortoir aux hommes et l'autre pour la fabrication des fromages.

— Vous arrivez bien, dit Jean ; justement on trait les brebis pour la seconde fois de la journée ; vous pouvez boire du lait, si le cœur vous en dit.

Derrière la bergerie, une clôture faite de claies en branches de sapin dessinait un demi-cercle se rattachant aux angles de la Stana. Les *mânatori* (meneurs) y avaient poussé, par la petite ouverture ménagée en avant, une centaine de brebis. Dans la paroi de la maison en bois, il y avait, pratiqués au droit de la grande salle, deux trous ; auprès de chacune de ces ouvertures était posté un berger, tenant entre ses pieds une seille en bois. Aussitôt que la brebis, dirigée par un meneur de l'enceinte, arrivait au droit du trou, le berger la laissait passer à mi-corps, puis, vivement, lui empoignait de sa main gauche une patte de derrière et de sa main droite la trayait ; une fois l'opération terminée, il lâchait l'animal qui traversait la salle et sortait par la grande baie.

A mesure que les seilles s'emplissaient, un troisième *odagiu* (serviteur) les vidait dans une

espèce de grand tonneau placé à l'intérieur. Tout cela se faisait avec une prestesse qui intéressait Mircéa.

— Et, vous savez, je puis vous offrir de la bonne *urda* et du *cascaval* tout frais (1).

— Mon cher Jean, nous goûterons de vos bonnes choses ce soir, en rentrant dans la bergerie.

— A votre bon plaisir ! Je t'attends sans faute, vieux camarade, et vous aussi, monsieur, se hâta de répondre le maître des brebis.

Les deux visiteurs, après avoir donné une bonne poignée de main à leur interlocuteur, s'éloignèrent de la *stâna* et se dirigèrent vers les Babé. Il fallait se dépêcher pour avoir le temps d'aller sur la selle du Caraïman et le haut plateau de la Costila.

— A vrai dire, ce ne sont pas des plateaux que nous parcourons là, murmura Mircéa, lorsqu'ils eurent dépassé la crête des Babé.

— Aussi, je préfère la dénomination de *hautes*

(1) L'*urda* est le fromage blanc, de goût douceâtre, fait de petit-lait bouilli.

Le *cas-caval* (cacio-cavallo des environs de Rome) est le fromage blanc résultant du lait qu'on a fait cailler sous l'action de la présure et qu'on laisse fermenter et ensuite bouillir dans l'eau.

chaumes qu'employait mon père, suivant une expression en usage dans les Vosges. Elles sont hautes, ces grandes étendues d'herbes, mais elles ne sont pas plates. C'est, au contraire, le triomphe de l'ondulation du terrain : des plis et des replis, des pentes douces dont les courbes hésitent un moment et offrent une passagère surface plate, pour se relever, en dessinant quelque côte qui aboutit à une arête, d'où la descente recommence.

Une série de cirques herbus où seuls, dans certaines dépressions, les pins rampants figurent comme végétation arborescente ; des cirques qu'écorchent des rocs qui saillissent de cette peau mince de la montagne. On ne discerne aucun ordre supérieur dans ces ondulations, mais on y remarque toutes les élégances et toutes les fantaisies de la ligne courbe, dont les serpentements, les sinuosités se multiplient avec une diversité de forme incroyable ! On dirait un immense drap que des Titans se seraient amusés à déployer sur le dos des Bucégi, par un grand vent et qui aurait conservé, figés, les renflements et les creux produits par le vent de Judas.

— Et quelle impression vous font-elles, ces hautes chaumes ?

— Comment vous décrire cela ? Il faut se rendre sur ces hauteurs par un beau jour de septembre, lorsque, les brebis parties, il n'y a plus aucun mouvement qui vous distraie et que l'herbe grillée ne se pare pas de la flore de juin aux couleurs éclatantes. Sauf quelque vautour planant bien haut dans le ciel, aucun être vivant ne trouble le silence de ces solitudes. Il m'est arrivé dans ces cirques, d'où l'on ne voit tout autour que côtes court herbues, d'éprouver une impression très complexe, faite de sentiments contradictoires : une angoisse irraisonnée, car il me semble que l'un de ces creux dépourvus de vie dans lequel je me trouve est mon tombeau, et aussi une tranquillité de l'âme qui provient de ce calme infini qui enveloppe ces lieux. Le premier de ces sentiments me commande de gravir, en toute hâte, une éminence pour voir s'élargir l'horizon et le paysage prendre une figure moins austère ; je n'aperçois alors, à perte de vue, que bosses et creux, je redescends dans une de ces dépressions, et je pense à l'infinie béatitude de l'au-delà.

— En somme ?

— En somme, il est préférable de longer les précipices, comme nous faisons en ce moment,

puisque nous voilà sur la cambrure du Caraïman, il est préférable d'escalader les rochers, de parcourir les sangles, d'affronter les embûches que les Bucégi tendent à ceux qui entrent en lutte avec eux ; tandis que de ces hautes chaumes il émane un charme subtil et dangereux qui mène à un anéantissement de la volonté. Mais qu'avez-vous ?

— Je ne sais, la tête me tourne...

— Je sais, moi, ce que c'est ! Couchez-vous, étendez-vous, de tout votre long... Là... fermez les yeux... tenez-vous immobile... Ça se passe-t-il ?

— Oui, à peu près.

— C'est tout simplement le mal de montagne qui vous a surpris ; pour une première excursion sur les hauts plateaux, cela n'a rien d'étonnant. Vous vous levez déjà ?

— C'est passé.

— Allons, n'y pensez plus et allez plutôt cueillir vous-même sur le rocher cette fleur.

— Mais c'est l'*edelweiss* des Alpes.

— Nous l'appelons, nous, fleur des Bucégi, *flore de colti* (fleur des pics) ; les bergers la nomment simplement *flore* (fleur) pour bien marquer que c'est la fleur par excellence. Voyez cette collerette de feuilles en forme d'étoile, épaisses,

laineuses, veloutées, qui lui donne sa physionomie si originale et en fait l'étoile immortelle des Bucégi. Elle est fière et sauvage ; pour l'approcher et la cueillir, il faut peiner, car elle ne vit que sur des rochers généralement inaccessibles.

Savez-vous ce que raconte la légende sur son origine ? Il paraît que l'étoile qui guida les rois mages, sa mission accomplie, partit à la recherche d'un endroit tranquille où elle pût finir ses jours en paix. Elle voyageait le jour et se reposait la nuit. Elle traversa quatre-vingt-dix océans et terres, mais ne s'arrêta nulle part, car aucune de ces contrées habitées par des hommes ne lui convenaient : là il y avait un peuple qui en maintenait un autre en esclavage ; plus loin, deux nations qui, pour le plaisir de leurs souverains, se battaient et se massacraient ; partout injustices et cruautés, dévastations et assassinats, tristesse et terreur... La noble étoile poursuivit sa route, frissonnant d'horreur, n'osant descendre en de pareilles contrées où les hommes étaient pires que les plus féroces des bêtes fauves. Un beau jour d'été elle s'arrêta au-dessus d'une chaîne de montagnes très hautes dont la cime était revêtue d'une belle herbe verte ; leur front portait de

grands rochers nus, leur pied était couvert de magnifiques sapins. L'étoile reconnut les Bucégi, elle y trouva un calme qu'elle n'avait jamais rencontré dans sa longue course errante. Pas de clameurs appelant aux massacres, pas de gémissements, ni de pleurs, une paix profonde, infinie!

— J'ai trouvé mon lieu de repos, pensa l'étoile, et, se divisant en des milliers de petites étoiles, elle se laissa choir et s'accrocha aux flancs des pics acérés; chaque étoile devint une fleur des Bucégi...

Les deux ascensionnistes contournaient en ce moment la crête du Caraïman qui couronne le versant de la vallée Abba; ils passèrent sur la Costila.

— Nous côtoyons le pourtour de la *cuvette des géants,* dont je vous ai fait remarquer la forme, de Busteni.

— Quelle sauvage architecture dans cette vallée, s'exclama Mircéa... Des tours, des clochetons, des tourelles, des citadelles, des châteaux... Mais, à propos de châteaux, comment se fait-il qu'il n'y en ait pas un seul, juché sur un de ces sommets, bravant les précipices et les attaques des hommes?

— Les intempéries n'ont-elles pas sculpté dans

ces murailles les plus beaux châteaux que l'on puisse imaginer? Ils servent de refuge aux oiseaux et la méchanceté des hommes n'a qu'y faire. Mon cher Mircéa, ajouta André avec satisfaction, nous atteignons le but final de cette journée; nous voici sur la *Culméa Costileï*, un point culminant des Bucégi (1).

— Quel aspect désolé présente ce plateau!

— C'est, en effet, un désert de cailloux, de pierres et de blocs en ruines. On dirait quelque cimetière d'une religion rude et inexorable, ou, plutôt, vous avez l'image frappante de ces cœurs secs dont l'aridité n'égale que l'impuissance de concevoir le beau et le bien... J'aime, cependant, ce plateau de Costila, car s'il fut, durant les siècles, la proie des intempéries, jamais les barbares ne l'ont foulé et aucune pensée grossière n'y a pris naissance.

— La vue jouit à cette hauteur d'un magnifique panorama.

— Incomparable! Par delà les montagnes de Buzéu qui s'estompent à l'est, on croit apercevoir cette douce terre de Moldavie; à travers le défilé

(1) En ne comptant pas l'*Omul* qui, situé en arrière de la chaîne, a dix mètres de plus que le plateau de la Costila dont l'altitude est de 2,498 mètres.

de la Prahova, on se figure les rives du Danube, le grand fleuve roumain; au nord, on contemple la plaine transylvaine bordée par le Theiss...

— De quelque côté que l'on tourne, on ne voit que pays roumains et l'on se sent pénétré d'une noble fierté.

Les deux amis se turent et, immobiles, émus, ils contemplaient le tableau magnifique.

Et alors une voix s'éleva qui disait :

— Douces, saintes, admirables montagnes, ô Carpathes! De vos pics acérés, de vos crêtes « dentellées », de vos insondables gouffres, de vos défilés ténébreux, de vos clairières mystérieuses, de tous vos plis et replis, de vos entrailles et de vos sommets se dégage une idée claire et harmonieuse : le *Roumanisme!* Vous êtes roumaines, ô Carpathes, et au nord et au sud, à l'est comme à l'ouest. Sur vos hauts plateaux, dans vos profondes vallées, vous accueillez les bergers roumains, ces êtres errants qui, depuis dix-huit cents ans, de la Theiss au Pinde, ont transporté la lampe du Roumanisme, dont la flamme vacilla souvent sans jamais s'éteindre; dans vos immenses forêts vous offrîtes un clément refuge aux malheureux descendants des légionnaires romains qui fuyaient les atrocités russes, les ravages turcs,

les exactions des princes et des boïers. Bienfaisantes Carpathes, votre nom est symbole de charité, de douceur, de tendresse pour le peuple au sang noble que vous élûtes.

Vos dernières pentes, vos cols ont été, dans les siècles, profanés par les hordes barbares accourues des extrêmes limites de l'Orient, avides de carnage et d'horreur. Vous entendites les rugissements des Bachibouzouks, les sifflements des nagaïkas cosaques et les martellements des bottes du Mongol sauvage, cruel et suffisant!

Vous êtes cependant restées pures et sereines, ô Carpathes! et vous êtes majestueuses et fortes, à l'image du roumanisme qui se dégage de votre corps, franchit vos précipices, parcourt vos derniers contreforts et s'épand, en ondes lumineuses, dans la plaine jusqu'à la Theiss, au Danube et au Dniester...

L'aigle royal qui plane dans les airs, au-dessus de vos hautes chaumes, peut distinguer, de ses yeux perçants, le mouvement rythmique du faucheur infatigable qui recueille l'herbe savoureuse des collines et des plateaux, et dans la plaine transylvaine et danubienne et sur les coteaux moldaves, il aperçoit le pas cadencé du moissonneur laborieux.

Ce faucheur, ce moissonneur sont vos fils, nobles Carpathes !

C'est le *Roumanisme* qui a pris pied en Dacie, qui y persévère et n'en sera *jamais* délogé.

. . . .

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8

A LA MÊME LIBRAIRIE

Céphalonie, Naxie et Terre-Neuve. *Souvenirs de voyages :* le Mouchoir rouge; Akrivie Phrangopoulo; la Chasse au caribou, par le comte DE GOBINEAU. Un vol. in-18 . . . 2 fr. 50

Au Pays de Cocagne, par Matilde SERAO. 6e édition. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

En Smaala, par Michel ANTAR. Un vol. in-18. . . . 3 fr. 50

L'Algérie contemporaine. **Sur les hauts plateaux,** par R.-H. DE VANDELBOURG. Un vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Pages détachées. *Notes de voyage — au Sénégal — le Détroit de Magellan — Tahiti et les îles sous le Vent — îles Marquises — l'Océanie centrale,* par Paul CLAVERIE. Un vol. in-18. 3 fr. 50

Tableaux algériens, par G. GUILLAUMET. 2e édition. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

Un Été dans le Sahara, par E. FROMENTIN. 16e édition. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

Une Année dans le Sahel, par E. FROMENTIN. 10e édition. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

Barines et Moujiks. mœurs russes. Traduit du russe par N.-A. KOLBERT. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

Pays et paysages, par Émile POUVILLON. Un vol. in-18 3 fr. 50

Trinacria. *Promenades et Impressions siciliennes,* par A. DRY. Un vol. in-16. . . . . 3 fr. 50

Par delà la Méditerranée. *Kabylie. — Aurès. — Kroumirie,* par Ernest FALLOT, secrétaire de la Société de géographie de Marseille. Un vol. in-18, illustré de gravures sur bois. Prix. . . . . 4 fr.

Souvenirs et Épisodes. *Chine, Japon, Etats-Unis,* par P. DE LAPEYRÈRE, ancien attaché d'ambassade, avec gravures d'après les dessins originaux. Un vol. in-18. . . . . . . 3 fr.

Un Empire qui croule. *Le Maroc contemporain,* par L. DE CAMPOU. Un vol. in-18 . . . . 3 fr. 50

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 8552.